Mario Delgado-Aparaín
Luis Sepúlveda

Les Pires Contes des frères Grim

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI ET URUGUAY)
PAR BERTILLE HAUSBERG ET RENÉ SOLIS

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE



MÉTAILIÉ

MARIO DELGADO-APARAÍN

&

LUIS SEPÚLVEDA

LES PIRES CONTES

DES FRÈRES GRIM

Traduit de l'espagnol (Chili & Uruguay) par

Bertille Hausberg & René Solis

Éditions Métailié

5, rue de Savoie, 75006 Paris

www.editions-metailie.com

2005

Titre original : Los peores cuentos de los hermanos Grim

ISBN : 2-86424-544-2

ISSN : 0291-0154

Introduction

de José Sarajevo

Mes prédécesseurs dans l’étude de la vie d’Abel et Caïn Grim, les jumeaux légendaires, ont été pour moi d’une aide précieuse dans la réalisation de ce livre publié aujourd’hui sous leurs noms par deux écrivains indélicats sans que personne ne se demande pourquoi. Les professeurs Segismundo Ramiro von Klatsch et Orson C. Castellanos apparaissent comme de véritables pionniers en la matière malgré le nombre considérable d’ouvrages consacrés aux payadores* d’Amérique du Sud qui, même s’ils s’obstinent à proliférer comme des champignons, sont difficiles à trouver pour la plupart, à moins de pouvoir compter sur des amitiés discutables parmi les bibliothécaires, les bibliophiles et autres personnes encore moins recommandables.

Textes objectifs sur la biologie du payador, histoires de leurs pratiques sexuelles à travers les âges, traités neuro-psychiatriques concernant les payadores pourchassés, cas d’aberrations musicales, légendes noires du charango*[1] et autres sujets similaires font partie d’une interminable thématique autour de cet art éminemment solitaire et volatil. Dans un catalogue aussi abondant, on observe cependant une vaste omission : personne, à ma connaissance, n’a écrit d’ouvrage exhaustif capable de donner une image approximative des jumeaux Grim et de leur incidence fantasmatique sur le développement et la profondeur maximale du contrepoint chanté. Jusqu’à présent, trop de biographes ont exclu, passé sous silence ou se sont simplement dérobés, comptant sur la Bibliothèque argentine de la musique, le Conservatoire de musique autochtone d’Uruguay ou la Société chilienne des amis de la Scala pour rendre un jour publics certains documents secrets supposés traiter de la subversion pamphlétaire dont Caïn Grim s’est rendu coupable, allant jusqu’à s’attaquer à l’intégrité des hymnes nationaux des pays situés de part et d’autre du Río de la Plata et même celui du Chili* qu’il tenta vainement de dénaturer en lui donnant un air de boléro, en 1927, au cours d’une nuit de bamboche dans une unité militaire d’Antofagasta.

S’appuyant d’une manière aussi provocatrice qu’impudente sur ces vers d’Eusebio Lillo : “et cette terre brodée de fleurs / est l’image radieuse de l’Éden”, qu’il chanta sur le rythme du célèbre boléro Vanidad, en s’aidant de deux maracas de confection grossière, Caïn Grim tendit un de ses doigts minuscules pour montrer le vaste désert d’Atacama* aux soldats enflammés qui

passèrent alors de la naturelle euphorie militaire à la dépression que font toujours naître en eux les grandes vérités.

Au cours du fastidieux travail de compilation et de classement de ces lettres, je suis parfois tombé sur d'importantes coupures concernant des informations à caractère intime sur un gouverneur de province argentin, une reine européenne ou un génie scientifique dont les interrogations et l'absinthe empoisonnaient la vie, personnages sans rapport avec la vie des jumeaux Grim.

Ces lacunes m'ont incité à me rendre à Tortitas, en Patagonie, et à fouiller nuit et jour dans l'arrière-boutique de la pulpería* en ruines où le professeur von Klatsch rangeait les lettres du professeur Castellanos. Je dois le résultat de ce voyage aux survivants de la Coopérative des apiculteurs du Baker, mes doux mécènes, qui ont soutenu avec une générosité sans limite le travail du professeur von Klatsch en le nourrissant de miel et de luzerne pendant les deux années nécessaires à son travail. Ce sont eux qui m'ont apporté les cinq premières lettres publiées ici pour la première fois. De là, j'ai pris un vieux Piper à deux portes pour me rendre dans la ville de Mosquitos où, après une épuisante recherche dans les bibliothèques personnelles des vagabonds du village ou la réserve de bouteilles du bar Euzkalduna*, j'ai pu trouver la quasi-totalité des informations envoyées par le professeur von Klatsch dans son échange épistolaire avec Orson C. Castellanos.

J'ai pu alors comprendre qu'Abel et Caïn Grim étaient des individus vraiment particuliers dont la gémellité a permis qu'on s'en souvienne encore de nos jours dans les pulperías patagoniques sous le nom des jumeaux Grim. Le teint mat, mince et souple, Abel faisait preuve d'une incomparable bonne humeur et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Caïn, par contre, ne dépassait pas le mètre cinquante, sa corpulence était trapue, dirions-nous, et il était enclin à de longs silences interrompus par les chapelets d'injures qu'il adressait à quiconque le tirait de ses longs replis sur lui-même. Étant donné leurs différences physiques, ils recherchaient un certain synchronisme dans leurs mouvements quand ils se déplaçaient de concert ; Abel tentait de faire de moins longues enjambées et Caïn s'efforçait de ne pas ralentir l'allure de son frère en ayant systématiquement recours au petit trot. Quelqu'un a dit un jour que ces deux types avaient une démarche "à la fois calme et trépidante". Et c'est ainsi qu'ils sont entrés dans l'Histoire à Tortel, Coyhaique, Puerto Aysén, Balmaceda, Río Mayo, Comodoro Rivadavia et Tortitas. C'est-à-dire comme deux gauchos à la démarche calme et trépidante.

Mais, au-delà de leurs différences, tous deux étaient de remarquables cavaliers, des maîtres dans l’art de châtrer* les moutons avec les dents, et les mémoires s’en souviennent avec une certaine unanimité comme de maîtres queux vraiment épouvantables. Cependant, comparés aux habitudes éthyliques des bergers, ils étaient plutôt modérés dans leurs pratiques alcooliques : on ne les a jamais vus soûls plus de deux semaines consécutives.

Le lecteur se demandera fort justement quelle était leur origine et comment ils étaient arrivés jusque-là. À vrai dire, à une date que personne n’a pu préciser, les jumeaux Grim avaient sauté d’un radeau, dans les environs de Tortitas, au début du premier quart du XXe siècle. Ils étaient arrivés mouillés comme des soupes par la pluie et les eaux du Baker, ce fleuve patagonique tumultueux dans lequel ils étaient tombés en de nombreuses occasions pendant leur navigation entamée en un lieu dont ils refusaient de se souvenir et qui, si le radeau ne s’était échoué sur un rocher, les aurait jetés dans les courants mortels du golfe de Penas, dans le détroit de Magellan.

Ils parlaient un espagnol traînant, quasi archaïque, émaillé de certaines méprises considérées par les villageois comme “l’empreinte poétique et tenace” de deux payadores à qui on devait arracher leur instrument à coups de poing quand ils se mettaient à improviser des vers en s’accompagnant à la guitare.

L’origine ou la raison de leurs prénoms relève, elle aussi, de la sobriété patagonique : puisqu’il est nécessaire d’avoir un prénom, peu importe d’où il vient. Un vieux pêcheur de Puerto Chacabuco soutient qu’ils s’appelaient ainsi parce que leur père, un luthérien repenti, avait trouvé là un moyen de corriger l’infamie biblique. Une femme d’Alto Palena raconte, par contre, une version plus vraisemblable et assure que les parents des jumeaux Grim étaient des colons installés dans un terrain battu par les vents où renards, fouines et pumas leur disputaient la nourriture. La mère maintenait les fauves à distance avec un fusil et les coups dus au recul de son arme avaient fini par lui aplatir le sein droit ; après la naissance des jumeaux, elle disposait donc d’une seule source nutritionnelle pour les allaiter. Les bébés se disputaient cette unique mamelle avec toute leur rage de vivre et, en les voyant se battre ainsi, le père attendri avait commenté : “Ces garçons se comporteront comme Abel et Caïn.”

En Patagonie on ne se demande jamais si la poule est noire ou grise, l’important est qu’elle ponde des œufs. Les Patagons font preuve de la même négligence et se montrent indifférents ou peu curieux des origines des nouveaux arrivants au

point que, pour certains d’entre eux, les jumeaux Grim étaient des Allemands qui avaient fui la frénésie pédérastique de leurs compatriotes installés à Colonia Dignidad*, théorie discutable car, s’il est certain qu’au début du XXe siècle des pédérastes allemands existaient déjà dans le monde austral, il n’en est pas moins vrai que l’enclave de pédérastes et de bourreaux si bien soutenue par le Bavarois Franz Joseph Strauss* n’avait pas encore été fondée. Pour d’autres, ils étaient des Croates dupés, amenés là par des éleveurs sans scrupules après leur avoir assuré que les côtes de la Patagonie étaient aussi paradisiaques que celles de l’Adriatique. Pour d’autres encore, il s’agissait de Gallois galopant dans la pampa et les immenses forêts à la recherche d’endroits pour y planter leurs yuyos* et ouvrir des salons de thé. L’important est qu’ils étaient arrivés là et que, grâce à leurs récits, ils écourtaient les longs hivers, les nuits lentes, les jours de neige où hommes et femmes accueillent avec reconnaissance une histoire bien ficelée tandis que la calebasse de maté* circule de main en main.

Les pages suivantes, soumises à la rigueur du temps que tout efface, vont néanmoins tenter de reconstruire une période intéressante dans la vie de ces jumeaux mythiques qui abandonnèrent pendant quelques années les terres australes pour apparaître, comme par enchantement, dans les plaines orientales de l’Uruguay, enrichissant la saga des gauchos des Mines de Cuñapirú et provoquant la jalousie gominée de Carlitos Gardel*. Ce qui aurait pu n’être qu’une nouvelle tournée d’artistes itinérants eut cependant une caractéristique intéressante : un certain jour de l’année 1927, les jumeaux s’abandonnèrent au plaisir de la vie unipersonnelle et cessèrent d’être un duo, un couple ou yunta*, comme disent les gauchos. Caïn disparut, ce dont ni son frère ni personne, selon toute apparence, ne sembla se soucier mais, paradoxalement, Abel Grim se préoccupa de chercher des coéquipiers, des “partenaires” susceptibles de correspondre au piètre aspect physiologique de son frère.

Pendant ce temps, le jumeau disparu déambulait très loin, dans les profondeurs de l’Uruguay, les profondeurs du Brésil, le Paraguay profond, vivant mille aventures profondes ; curieusement, il était toujours accompagné de types douteux, artistes de “variété”, équilibristes maintenant ankylosés par l’arthrose et retraités du mont-de-piété présentant une ressemblance physique avec son frère austral.

Avec la prolixité minutieuse de Sherlock Holmes autochtones, les docteurs Orson C. Castellanos et Segismundo Ramiro von Klatsch, à partir de points aussi éloignés que Mosquitos, en Uruguay, et Tortitas, sur la côte nord glacée du

détroit de Magellan, ont soutenu un duel épistolaire, croisant les armes de leurs connaissances, de leur sagesse et de leur érudition respectives en la matière pour conclure d’une manière intempestive et sereine, comme on le verra plus avant, que la vie de ces jumeaux prodigieux était pleine d’histoires. Comme l’affirme Emerson Miteux, le pulpero*, aujourd’hui pensionnaire de la résidence gériatrique de Port Stanley dans les Malouines*, parler d’eux revient toujours à raconter les pires contes des frères Grim.

Les lecteurs s’interrogeront peut-être sur la part de vérité contenue dans ces documents relatifs au comportement humain de ces deux musiciens en état de liberté primitive, vierge de toute impureté. Il est probable que, tout comme moi, ils ne trouvent jamais de véritable réponse. Mon seul espoir est que ce livre, constitué par les lettres de ces célèbres chercheurs et présentant un portrait vibrant et achevé de toute une époque aventureuse, soit pour eux aussi éclairant que plaisant. Si ce n’était pas le cas, j’en serais désolé.

José Sarajevo[2]

Glossaire

par José Sarajevo

Pressé de demandes par les traducteurs au nombre desquels je me dois de citer Tekito Lapaga, traducteur officiel de cette œuvre en tagalog, j'ai accepté de rédiger ces notes complémentaires qui contribueront, je l'espère, à une meilleure compréhension des efforts de mes courageux collègues Orson C. Castellanos et Segismundo von Klatsch. Sans vouloir faire parade d'une sincérité sur laquelle il me serait gênant d'insister, je dois à la vérité de dire que d'autres traducteurs de ce livre, moins aguerris ou peut-être dépourvus de la rigueur philippine, ont suggéré de confier au comte Elgembert Humbert Eco de la Caverna la rédaction de ce glossaire nécessaire mais, et c'est peut-être là une preuve de l'ineffable coïncidence qui récompense les efforts académiques, la Fondation Imelda Marcos m'a octroyé une rémunération consistant en deux paires de souliers vernis – une blanche et une rose d'Alexandrie – à talons aiguilles, taille 46, que je mets à la disposition des artistes nocturnes ou des drag queens intéressés. Prix à débattre.

ALMIRANTE MENEM : Navigateur syrien que son goût pour les naufrages scandaleux a rendu célèbre. Une kleptomanie incurable le poussait de façon obsessionnelle à voler les ancres des navires placés sous son commandement.

AMÉRIQUE : Continent victime de la première vague massive d'émigrants clandestins dont on ait souvenir. Elle est actuellement divisée en trois parties : le Nord, assez ennuyeux malgré les efforts de la francophonie au Canada et la constance de Rubén Blades un peu plus bas ; le sud du Río Bravo, territoire rendu célèbre par les pérégrinations, aventures et mésaventures des jumeaux Grim ; et le territoire antarctique, une région peu propice aux célébrations du carnaval ou d'Halloween.

ATACAMA : Lieu peu propice à la pratique du golf. En le voyant pour la première fois, Francisco Pizarro a ordonné, dit-on, qu'on l'attache à son lit pour éviter le voyage et la conquête postérieure (de l'espagnol atar, attacher, et cama, lit).

BALEINES EN CHALEUR : Cétacés dotés d'un comportement occasionnellement lascif dû à l'ingestion de vieux numéros de Play Boy jetés dans l'océan Pacifique depuis les bateaux de croisière.

BAR EUZKALDUNA : Antre légendaire de la bohême de Mosquitos, une ville d'Uruguay. Il fut fondé en 1949 et dirigé depuis par le Basque du même nom. C'est dans ce bar, dit-on, que s'est organisée la résistance uruguayenne à la dictature militaire et là aussi qu'on a inventé l'œuf dur pour les ivrognes matinaux n'ayant pas encore pris leur petit-déjeuner. C'est aujourd'hui un musée.

BERBEYETE : Mot péjoratif utilisé par les Indiens Charruas du nord de l'Uruguay pour parler du cul des hommes blancs bien décidés à les exterminer.

BESTIOLE : Manière méprisante et lâche de nommer les insectes et, par extension, les grands animaux que l'homme ne peut vaincre facilement de ses propres mains, depuis les scorpions, les araignées et les morpions jusqu'aux tigres du Bengale, les généraux de division, les taureaux de combat et les dogues allemands. Par une sorte de généralisation aléatoire le terme s'applique également aux viandes comestibles : "Toute bestiole dotée de plus d'une patte est bonne pour la casserole."

BOMBO LEGÜERO : C'est l'instrument à percussion membraphone le plus ancien d'Amérique car on en a trouvé des restes correspondant à la période pré-incaïque. Commun de nos jours à presque tout le folklore des Andes, on utilise pour le construire des troncs d'arbre préalablement creusés et des peaux de chevreau ou de mouton tendues à chaque bout par une corde ou une lanière de cuir disposée en zigzag à partir des extrémités. Les baguettes sont en bois, parfois recouvertes du même cuir. Il porte le nom de bombo legüero à cause de sa tonalité puissante et grave capable de réveiller un quidam de sa sieste à une lieue à la ronde. Le fait de jouer du bombo debout a été imposé par le groupe folklorique Los Chalchaleros à partir de 1945. Avant cette date, l'exécutant était assis mais Abel Grim, pendant une tournée réalisée en 1924 à travers le Chaco argentin, réussit à jouer du bombo toute une nuit à Resistencia, couché dans un lit à ciel ouvert jusqu'à ce que Güiliam Gwendolyn Giardinelli, exaspéré par l'insomnie, le prenne par le collet et le jette sans autre forme de procès dans le fleuve Paraná. Accroché à son bombo, Abel Grim navigua jusqu'à Buenos Aires où il arriva le 3 décembre 1924 à 19 h 30, juste à temps pour la première au théâtre Colón où il présentait, avec son frère une samba-valse poignante et saisissante intitulée Mille lieues en bombo sur le fleuve Paraná, composition qui finit par rendre littéralement fous les Porteños, lesquels, c'est bien connu, détestent le bombo.

CAÑA : Alcool terroriste des Brésiliens du Río Grande do Sul qui menace les foies vierges de l'Uruguay, de l'Argentine, du Paraguay. Interdit par la Convention de Genève après que Colin Powell ait montré une radiographie du foie de George W. Bush au Conseil de sécurité de l'ONU.

CASIER À BOUTEILLE : Caisse en bois conçue par des alcooliques amateurs de menuiserie dans laquelle entrent, en fonction de l'urgence, de dix à vingt bouteilles de bière. "Container" national, on l'emploie en dehors de cette utilisation naturelle pour accompagner certaines mélodies mélancoliques telles que cuecas, resfalosas et periconas où elle remplace pianos, contrebasse et cuivres quand des conditions climatiques défavorables ou des coups d'État imprévus ne permettent pas à l'orchestre philharmonique de Berlin de se rendre sur les lieux des festivités.

CHARANGO : Instrument musical à cordes grattées originaire des régions andines. Il est fabriqué avec une carapace de tatou, animal de la famille des priodontes très répandu en Amérique du Sud. Cet instrument tire son origine de la viole à main, un cordophone introduit en Amérique au XVIe siècle pendant la conquête. Il en existe une grande variété, depuis le charango de la taille d'une guitare jusqu'au tout petit qui se perd entre les mains de l'exécutant. Selon certaines croyances, le charango serait le résultat de la métamorphose de certaines mules dangereusement attirées par la musique mais cette hypothèse n'a jamais été sérieusement démontrée. Pour finir, il me faut mentionner un document daté du 3 décembre 1922, dans la localité de San Juan de los Andes, concernant une tentative de Caïn Grim. Plein d'enthousiasme, il avait essayé de transformer en contrebasse un tatou d'un mètre de long dans l'intention louable de l'intégrer à la clique municipale du village. Malheureusement, cet animal obtus se refusa à ce genre d'expérience musicale, considérant qu'il s'agissait là d'un sale tour du jumeau et le projet tourna court.

CHTRER : Acte violent par lequel on prive de ses bourses un taureau, un cheval, un mouton ou quiconque en est pourvu afin de l'empêcher de continuer à peupler la planète. Pour exécuter avec délicatesse ce véritable travail chirurgical, en particulier chez les ovins, bon nombre d'habitants du sud de l'Amérique préféraient, pour ce faire, utiliser leurs dents, quand ils en avaient, ou un coutelas à double tranchant, un outil extrêmement utile né – comme tout en Amérique – du métissage d'un bistouri et de l'épée de Sandokan.

CHILI : C'est le pays le plus long et le plus étroit du monde. Ses habitants

marchent l’un derrière l’autre et de profil comme les anciens Égyptiens, le dos collé à la cordillère des Andes, en prenant soin de ne pas tremper leurs pieds dans les eaux glacées du Pacifique. Détail curieux, ce pays a couru, à un certain moment, le risque sérieux de se transformer en une sorte de spaghetti géographique quand l’écrivain Hernán Rivera Letelier, résidant à Antofagasta, et l’écrivain Ramón Díaz Eterovic, habitant de Punta Arenas, se sont mis à tirer comme des fous sur ses extrémités. Heureusement, Ramón Díaz Eterovic (petit-fils du capitaine Buenos Días Eterovic) vit aujourd’hui à Santiago où il se consacre à la numismatique et Hernán Rivera Letelier est resté tranquillement à Antofagasta où il s’entretient en fabriquant des souvenirs exotiques de la région tels que salières, femmes de sel, colliers de gros cristaux de sel et doigts mécaniques nickelés pour saupoudrer de sel fin la viande grillée. C’est le poète chilien Vincente Huidobro qui a trouvé la meilleure définition de son étroitesse géographique dans son poème “Les points cardinaux” quand il dit : “Les quatre points cardinaux *sont au nombre de trois* le Nord *et* le Sud.”

CHIMICHURRI : Ancien condiment pour viande grillée obtenu pour la première fois en mélangeant délicatement le souffle d’un dragon des Andes avec de la poudre à fusil de conquistador espagnol. Une des plus grandes injustices commises à propos du chimichurri est de lui supposer une racine étymologique aymara. Heureusement, Osvaldo Soriano, “le Gros Soriano” pour ses amis, a mis les points sur les i du chimichurri au cours d’une conférence prononcée dans un bar de Palermo devant quatre de ses amis au nombre desquels je me compte et un chat qui passait par là. Soriano soutient que le mot chimichurri et toute sa saveur s’expliquent par la difficulté phonétique des gauchos au service des éleveurs anglais installés sur les vastes étendues de la pampa. Les Anglais, une ethnie d’un exotisme démesuré et, de surcroît, fâchée à mort avec toute forme de bon sens culinaire, arrosaient tout ce qu’ils ingéraient d’une sauce nauséabonde qu’ils appelaient “curry”. Un jour, un Anglais doté du même visage intellectuel que celui du prince Charles décida, avec la perfidie qui caractérise son peuple, de gâter, de gaspiller, de saboter une magnifique pièce de viande argentine et ordonna au gaucho le plus proche : “Give me a curry.” Celui-ci, plus occupé à injurier l’anglais qu’à lui obéir, se dirigea vers le cuisinier et lui dit : “Ce couillon veut un truc bizarre, ça s’appelle du quimicurri, je crois.” Le cuisinier, homme contemplatif et profond comme tous ceux qui consacrent leur vie au sacerdoce de la grillade, s’en remit à ses ingrédients d’alchimistes et mélangea dans une bouteille huile, vinaigre, sel, poivre noir, thym et quelques graines de piment de cayenne. Puis il remit la bouteille au gaucho en lâchant dans l’air de la pampa ce sage conseil : “Apporte le chimichurri à machin et qu’il arrête de nous

casser les couilles.”

CHINCHULÍN : Viscère de mammifère quadrupède non domestique très apprécié par les habitants du sud de l’Amérique. Il provoque nausées, autodafés, contractions culturelles et maux de tête chez les étrangers quand quelqu’un a eu la bêtise de les inviter à y goûter.

CHINGUE ou MOUFETTE : Petit animal espiègle, sympathique à première vue, malheureusement doté par la nature d’un mauvais système de communication : dès qu’il a décidé que quelqu’un lui plaît, il l’arrose copieusement de jets d’urine dont la pestilence dure plusieurs jours. Cette attitude ne lui permet pas de créer de grandes synergies. Dans certains pays d’Amérique du Nord, on l’appelle skunk, énorme stupidité puisqu’on voit au premier coup d’œil qu’il s’agit d’une moufette.

CHIRIPÁ : Du quechua chiripá, qui signifie “pour le froid”. C’est une pièce de vêtement du gaucho qui se met comme un lange d’enfant maintenu à la taille par une bande de drap tissé terminée par des franges sur laquelle on pose une large ceinture de cuir. Les progrès sociaux liés à la consommation et l’apparition des fils barbelés ont provoqué la disparition du chiripá. Il a été remplacé par le pantalon bouffant ou bombacha – plus commode et maintenu de façon identique –, un vêtement amené par les Turcs dans le Río de la Plata. Caïn et Abel Grim abandonnèrent définitivement le chiripá car ils avaient pris dans leur enfance la mauvaise habitude de s’habiller mutuellement et finissaient toujours par se fâcher et s’empêtrer l’un dans l’autre. Un jour, sous l’effet du gin et alors qu’ils étaient des payadores reconnus, ils prétendirent s’habiller montés sur un cheval et n’y réussirent pas.

CHOCLO : épi de maïs qui perd sa forme sauvagement phallique quand on le met dans le pot-au-feu ou qu’on le moud pour en faire des plats locaux tels que les humitas ou les tamales. Les Mexicains l’appellent elote, autre incongruité pour désigner ce qui est de toute évidence un épi de maïs, un choclo.

CHULENGO : Nom donné au petit du guanaco (voir guanaco). Les Indiens Tehuelches de Patagonie utilisaient leur peau pour confectionner les quillangos, couvertures aussi chaudes que pittoresques qui permirent à ce peuple de gagner la bataille contre le climat pendant des millénaires. La peau du chulengo est blanche et presque aussi délicate que celle du renard argenté. Les peaux d’environ deux cents chulengos sont nécessaires à la confection d’un manteau

destiné à couvrir la couenne d’une vieille millionnaire européenne.

CHUPALLA : Du quechua achupalla, plante dont on découpe et tresse les feuilles pour en faire des chupallas, chapeaux utilisés par les paysans, les ouvriers, les pêcheurs et les mineurs du désert pour se protéger du soleil ou pour aller à la fête. Confectionner une chupalla est une tâche difficile et compliquée ; c’est peut-être pourquoi quand ils sont ébahis, stupéfaits, les Chiliens ne s’exclament pas “bigre” ou “fichtre” mais “chupalla !”

CHURUMBELES DE ESPAÑA : Un des orchestres à succès des années 50 au Mexique et en Amérique latine. Le groupe fut fondé par Fernández Ruiz en 1949 pour honorer un contrat à Cuba et pouvoir ainsi quitter l’Espagne franquiste. Républicain et antifranquiste, “Pepe” Fernández forma son orchestre en moins d’un mois et partit pour Cuba et le Mexique où il se rendit célèbre avec ses chansons comme No te puedo querer, El Beso, Doce Cascabeles, La Leyenda del Beso, Lisboa Antigua et El Gitano Señorón parmi beaucoup d’autres. Ils admiraient tout particulièrement le legs musical de Caïn Grim mais refusèrent catégoriquement d’enregistrer une de ses compositions.

CLOCHARD : Trimardeur, clodo, cloche, clochard, beachcombers, va-nu-pieds. Individu qui se caractérise par sa haine persistante pour les cartes bancaires et les crédits hypothécaires.

CLODO : C’est un clochard plus négligent encore dans sa manière de porter le smoking.

COCHON : Goret, pourceau. Dans les pays du cône Sud, le mot s’utilise également, sans mauvaises intentions, pour désigner le porc. Associé au bonheur dans son expression la plus tellurique : “Heureux comme un cochon dans la fange.”

GRAND COLLECTEUR : Nom donné au cloaque principal des anciens systèmes d’assainissement urbain et lieu très convoité par les clochards désireux de se fixer définitivement quelque part et de commencer une nouvelle vie.

COLONIA DIGNIDAD : Macabre résidence chilienne pour personnes âgées où d’anciens nazis trompent leur résignation en pratiquant des jeux de société tels que batailles navales, coups d’État, tortures diverses et viols sur mineurs. Augusto Pinochet y passait ses week-ends les plus agréables jusqu’à ce qu’on lui en interdise définitivement l’entrée à cause de son horrible propension à piétiner

les échiquiers depuis son fauteuil roulant et à voler les petites cuillères et les tubes pour lavements avec la complicité de son épouse.

CORONDA : Ville argentine située dans la province de Santa Fe où, entre 1975 et 1980, on enferma des centaines de prisonniers politiques dans des cellules prévues pour une ou deux personnes avec interdiction de parler, de communiquer, de partager promenades, visites et lectures. Grâce à des moyens élémentaires de survie, ces prisonniers organisèrent la résistance à la politique d'extermination mise en place par la dictature. La lutte pour communiquer, garder sa dignité et s'organiser constitua la base de cette résistance. L'invention du "périscope", petit appareil rudimentaire pas plus grand qu'un ongle changea la "logique de surveillance" en permettant aux prisonniers de surveiller les gardiens. Grâce au périscope, quand ils voyaient que le pavillon était "libre", les reclus se livraient aux activités collectives de résistance à la dictature à l'intérieur même de la prison. Un livre a été publié à ce sujet ; il s'intitule De l'autre côté de la mire. Oublis et souvenirs d'ex prisonniers de Coronda et l'auteur du prologue est Adolfo Pérez Esquivel. J'ignore si Coronda est citée dans l'échange épistolaire entre Castellanos et von Klatsch mais c'est une histoire magnifique qu'on ne doit pas oublier.

COUILLON : Expression populaire qui sous-entend un quotient intellectuel assez bas et se manifeste par une croissance métaphorique et démesurée des couilles.

CRIADILLAS (appelés aussi rognons blancs) : Testicules d'animaux, y compris ceux des hommes. Aurait pu donner "rogneugneu" mais, comme personne n'en a eu l'idée, les habitants de Buenos Aires ont créé le mot "couillon" qu'ils utilisent pour les arbitres de football, les automobilistes gênants et, par extension, toute personne qui ne leur semble pas très sympathique. Dans le cas du taureau, ces rognons blancs représentent le meilleur morceau, le plus savoureux et le plus agréable au palais. En ce qui concerne les arbitres de foot et les généraux d'infanterie, cette affirmation reste sujette à caution.

LE DINOSAURE DE MONTERROSO : Animal jurassique découvert par l'archéologue Esteban Spielberg dans les contreforts de Santa Barbara, en Californie, et revendiqué au nom de la littérature universelle par le génial écrivain guatémaltèque Augusto Monterroso qui, un jour, s'allongea pour faire la sieste et quand il se réveilla, le dinosaure était toujours là.

EMPANADA : Étaler en rond une fine couche de pâte à pain d’environ quatre doigts de rayon, déposer au centre le pino, un hachis de viande et d’oignon agrémenté de laurier et de cumin. Ajouter des raisins secs, des olives et une rondelle d’œuf dur. Replier la pâte pour cacher le tout puis faire frire ou cuire au four. Si tout se passe bien, on obtient une empanada.

FACÓN : Poignard de taille variable, à lame d’acier fixée sur un manche en argent ou confectionné avec une patte de chèvre. Son fourreau est également en argent ou en cuir repoussé incrusté de métal. Il se porte à la ceinture, glissé discrètement dans les plis de la faja et ce sans la moindre ostentation, puisqu’il s’agit d’un poignard et non d’un canif de boy scout.

FARLOPA : Poudre blanche obtenue à partir des feuilles de coca après un processus dans lequel interviennent des paysans – sa culture est plus rentable que celle de la menthe –, des narcoproducteurs – au vu et au su des gouvernements –, des narcotraficants – chefs d’entreprise du néolibéralisme économique pratiqué à outrance –, et destinée à la catégorie sociale oisive et parasitaire qui se partage quatre-vingt-dix pour cent des richesses mondiales.

FÉLIX LE CHAT : Personnage de la mythologie latino-américaine qui, tel le Phénix, renaît de ses cendres. Les Européens critiquent cette aptitude et y voient une marque de dédain ou d’incompréhension. De la même façon, quand un Latino-Américain parle de la fameuse “épée de Périclès”, ils le reprennent aussitôt en lui disant que l’épée appartenait à Damoclès sans penser qu’en ce temps-là tout le monde était armé.

CARLOS GARDEL : Le plus célèbre chanteur de tangos du monde. Il est né à Tacuarembó, en Uruguay, même si Jorge Luis Borges, dépité et méprisant, a dit un jour qu’il était né en France, à Toulouse, et était en réalité amateur de boléros. Si, comme dit l’Évangile, Dieu a fait l’homme à son image, Carlitos Gardel est d’origine divine.

GOMINA : Gélatine obtenue normalement à partir du coing. Additionnée d’eau et de quelques gouttes de lavande, elle se transforme en un formidable fixateur pour les cheveux. La gomina en tant qu’icône culturelle latino-américaine est indissociablement liée à l’image de Carlos Gardel. Le tango Te acordás hermano (T’en souviens-tu, mon frère) sous-entend que, “dans le passé, les jeunes gens n’utilisaient pas de gomina” mais ce n’est là qu’une rumeur inconsidérée.

GUANACO : Camélidé andin à l’air bonasse du fait de ses cils recourbés. Il dissimule néanmoins une rancœur millénaire qu’il exprime en crachant sur tous ceux qui s’approchent de lui.

MACHIN : Mot péjoratif utilisé dans certaines parties d’Amérique du Sud pour parler d’un individu totalement inutile. En voyant passer dans la rue un ancien président, on dit par exemple : “Tiens, voilà machin…”

ÎLES MALOUINES : à vrai dire, elles doivent leur nom aux pêcheurs de Saint-Malo ou Malouins qui furent les premiers à faire œuvre utile dans ces îles. Selon le Traité de Tordesillas (1494) elles étaient sous la souveraineté de l’Espagne et, après l’indépendance de l’Argentine, faisaient partie du territoire de cette jeune nation. Cependant, les Anglais, qui confondent tout, les appellent les Falkland de manière inexplicable, tout comme reste inexplicable la laideur des femmes kelpers et des bipèdes kelpers qui les habitent. Un chroniqueur espagnol a écrit pendant la conquête : “Hommes et femmes kelpers sont si horripilants que, pour éviter de s’entre-regarder, ils ne tournent jamais le dos à la mer et mettent à profit les nuits sans lune pour procréer.” Beaucoup de jeunes Argentins sont morts en 1982 tandis que leurs officiers se remplissaient les poches en vendant les munitions au marché noir.

MATAMBRE (de matar, tuer, et hambre, faim) : Mot né de la nécessité de mater la faim. Au Chili, on l’appelle arrollado pour enrollado (roulé). Il est composé d’une fine couche de la chair qui recouvre le tissu musculaire des bœufs sur laquelle on dispose de la viande de porc et d’agneau coupée en petits morceaux, des légumes, oignon, céleri, persil et carottes avant de le rouler comme un tapis persan. On le fait cuire ensuite à feu doux dans un bouillon aromatisé de laurier pendant quelques heures jusqu’à ce qu’il prenne l’aspect d’une savoureuse manche à incendie. On le sert avec des pommes de terre à l’eau, froid ou chaud, coupé en tranches fines comme des roues de vélo, discrètement car il s’agit d’un modeste apéritif pour mater la faim et se mettre en appétit, désir ou situation spirituelle indispensable pour faire un sort au demi-bœuf qui dore sur le gril à côté des ris de veau, rognons blancs et autres morceaux de choix.

MATÉ : Infusion préparée avec une herbe de la famille du thé dont l’ingestion nécessite : du maté, de préférence sans brindilles ; une calebasse appelée maté ou porongo de la taille du poing et généralement recouverte d’une fine peau de couille de taureau ou de bouc ; une personne sachant cebar el maté, un rituel pour lequel on commence par se mouiller la paume de la main avant d’y déposer

le maté en le secouant avec délicatesse pour qu'il perde tous ses résidus et se poursuit par l'introduction précise de la bombilla, sorte de paille métallique le plus souvent en argent dont on utilise un des bouts pour aspirer ou téter le maté. La température de l'eau ne doit jamais être supérieure à 90° ni inférieure à 50° car, dans ce cas, le produit obtenu ne serait plus un maté mais un tereré, boisson des Paraguayens pendant les heures de canicule. Il faut aussi un thermos pourvu d'un bec verseur et des dessous de bras robustes pour transporter le tout.

MILONGA : Mot d'origine africaine qui signifie embrouille, sac de nœuds, rififi, chahut. Par extension, il servait à désigner les dancings des quartiers périphériques de Montevideo et de Buenos Aires et les femmes qui y travaillaient. Elle a coexisté avec la habanera mais ses liens avec la musique afro-américaine sont plus étroits et elle était appréciée des catégories sociales plus modestes. Ce genre musical a pris ce nom quand il a fait partie du répertoire des dancings ou milongas vers 1870. La milonga a eu une très nette influence sur le tango mais reste un genre indépendant qui a évolué parallèlement. Il y a même eu une variété hybride qui a survécu sous des formes diverses – certains spécialistes la considèrent comme disparue – appelée le tango milonga et utilisée quand les compositeurs ont voulu donner au tango un rythme plus soutenu. En 1920 pendant son court passage dans le Montevideo des années folles, Caïn Grim a vainement essayé de créer une version énergique et contondante pour charango et bombo legüero mais il y a renoncé en constatant avec quelle facilité ce rythme et cette énergie détruisaient les bombos.

MILICO : Terme populaire employé dans le sud de l'Amérique pour désigner indistinctement et de façon péjorative les policiers et les militaires, particulièrement les officiers supérieurs qui ont joué un rôle de premier plan dans les dictatures entre 1960 et 1980. Ils sont considérés par beaucoup d'anthropologues comme une sorte de maillon manquant dans l'évolution entre l'amphibie et le singe et sont très appréciés par les Indiens Sansécrit du sud du Brésil quand ils les prennent en otage et les échangent contre des babioles au marché du village. D'après ceux qui ont pu les voir de près, ils manquent totalement d'imagination, sont tous habillés de la même manière, marchent du même pas, sont furieusement catholiques. Dans un monde naturel dialectiquement lié à l'éternelle dépendance qui donne lieu à la vie, ils ne servent absolument à rien, confirmant ainsi que l'exception confirme la règle.

MINA : Synonyme de femme dans le cône Sud de l'Amérique. S'applique essentiellement à la femme de son prochain. Dans le jargon chilien, le mot a

d’intéressantes connotations historiques avec l’univers de la mine. Comme on le sait, les Espagnols qui traversèrent le désert d’Atacama et pénétrèrent au Chili en 1542 cherchaient des mines d’or et d’argent. Ils n’en trouvèrent pas mais transmirent à leurs descendants une frustration qui s’est transformée en obsession au fil des années. C’est pourquoi, quand un Chilien voit passer une belle femme à la démarche incendiaire, il remonte à la genèse de la conquête et voit l’Eldorado. Il voit une mine d’or ou d’argent, inaccessible, impossible à conquérir, et tombe dans cette euphorie dépressive qui fait des Chiliens un peuple extrêmement gai.

MOULE (ou choro, du mot quechua choru qui désigne une personne élégante ou audacieuse) : Avec ses espadrilles Kelvin Klein, son chiripá de soie moirée et ses éperons d’argent gravés de motifs puérils, Abel Grim était aussi appelé Moule de la Pampa. En Patagonie, région où les Incas n’ont jamais pu arriver car les Mapuches les ont renvoyés au Pérou d’un formidable coup de pied dans le derrière sur les rives du fleuve Maule, deux mille kilomètres au nord, le mot choro est le plus souvent employé pour parler de la moule, y compris celle de grande taille appelée choro zapato (moule soulier). Dans l’argot chilien, il est synonyme d’infantile, de provocateur et, par association avec ce mollusque, il s’applique à tous les individus “noirs et renfermés”.

NABOT : Homme de petite taille mais un peu plus grand qu’un nain. Grand nain pour les nains.

ÑANDOU : Autruche très répandue en Argentine, en Uruguay et dans le sud du Brésil. Plus petits que leurs congénères africains, ils possèdent des cils plus longs et plus recourbés. Leurs œufs pèsent entre mille et mille cinq cents grammes. Voir une femelle ñandou pondre un œuf est un spectacle capable de vous briser le cœur.

OEA : Littéralement Organisation des États américains, mais c’est, en réalité, une sorte d’école de secrétariat où les dirigeants du continent apprennent des rudiments de dactylographie, sténographie, manucure, coupe et confection budgétaires, disciplines qui leur donnent la possibilité de bénéficier d’une bourse à la Maison Blanche. La directrice actuelle s’appelle Monica Lewinsky.

PAYADA ou PAYA : Manière de communiquer de façon savante, agréable et formatrice, antérieure à la télévision, aux informations de CNN et à la danse du gato. La payada est une sorte de dialogue rimé et chanté entre deux poètes

populaires qui se répondent en improvisant en dizains, octosyllabes et quatrains et en s'accompagnant à la guitare. Ils utilisent généralement le contrepoint. Cet art s'est particulièrement développé dans le cône Sud de l'Amérique à partir de la fin du XVIIIe siècle à travers le payador qui, en échange du gîte et du couvert, partageait avec ses amphitryons ses expériences vécues et, en même temps, à travers la saine comparaison des lieux qu'ils visitaient, confirmait l'appartenance de tout un chacun à l'espèce humaine. Pour certains de ces tournois, les estancieros, les fermiers, invitent les meilleurs payadores, paient des juges – le plus souvent les maîtres d'école du coin – pour qu'ils estiment la précision des rimes et l'efficacité des vers. Avant de commencer, on décide si la payada traitera de "l'humain" ou du "divin" selon qu'on parlera des hommes, des femmes, de la société ou de sujets plus transcendants puis on décide si le dialogue se fera en octosyllabes ou en dizains. On cite des payadas qui ont duré des jours et des nuits et où les paris sur l'un ou l'autre des payadores ont atteint des centaines de moutons ou de gros bétail. L'histoire populaire du cône Sud mentionne une payada entre un estanciero de la Terre de Feu, don Javier de Larosa, et un mulâtre venu d'Uruguay, et Mulato Taboada. Au départ, don Javier avait parié six vaches Holstein contre les éperons de Taboada. Deux nuits plus tard, les enjeux étaient montés et le mulâtre était propriétaire de la moitié de l'estancia, soit deux mille têtes de bétail avec maisons et dépendances. Pour essayer de se refaire, don Javier joua son prestige de payador – il faisait partie des meilleurs – et lui proposa un ultime et sauvage défi : s'il gagnait, il récupérait ses biens et emportait ses éperons de mulâtre, s'il perdait, Taboada gardait tout et lui se suicidait. Il perdit et se pendit à un arbre avec les cordes de sa guitare. L'Argentin Gabino Ezeiza fut l'un des payadores les plus célèbres du XIXe siècle et, pour lui rendre hommage, on a donné son nom à l'aéroport de Buenos Aires. D'une certaine manière, les jumeaux Grim ont essayé de révolutionner l'art des payadores en introduisant le charango dans la musique et l'aïku dans la métrique. Malgré cette intéressante tentative d'innovation, ils n'ont jamais réussi à chanter plus de deux vers avant d'être jetés dehors.

POMAROLA :

Que peut bien faire une tomate

Tranquillement accrochée à son pied

Si un fils de pute la met en boîte ?

Le contenu de la boîte s'appelle Pomarola.

PONCHO : Vêtement de laine que ses franges et l'incision pratiquée en son milieu différencient d'une simple couverture. C'est par cette ouverture qu'on passe la tête, sans chapeau, scaphandre ou tout autre couvre-chef. Poncho est aussi le chien de l'écrivain argentin Miguel Bonasso et terreur des aéroports européens.

PULPERÍA : Épicerie rurale dotée de dépendances fonctionnelles utilisées au gré du pulpero comme bar, centre social pour troisième âge, restaurant spécialisé dans la viande, dispensaire vétérinaire, cabinet de dentiste, centre de réunion, bureau de poste, casino, théâtre et salle de cinéma à partir de 1920.

PULPERO : Propriétaire ou gérant de la pulpería. Le pionnier Sancti Spirit Wayne, père de don Juan de Dios Wayne veuf Silver, a écrit en 1877 : “The pulpero was the gaucho who helped in a pulpería. Most of these men were very little learned. He not only sold wine, food and other alcoholic drinks, but sold coffee during winter. In the summer he wore a shirt without vest, calzoncillos cribados and chiripá made of sheets or other ligth material. He sometimes wore flip-flop. The pulpero helped the servants who went for the necessary goods for the house like yerba, sugar or the ones who went for a drink.”

PUTAS PARIÓ : Sauce à base de piments forts utilisée avec un enthousiasme tout particulier dans les terres sèches du nord du Chili et surtout dans les environs de la très noble et très célèbre ville d'Ovalle. Les Chinois et les Mexicains se targuent d'être les plus grands consommateurs de mets très relevés mais ils évitent le putas parió en s'abritant derrière leur dignité nationale ou des indispositions gastro-intestinales passagères, prétextes que les habitants d'Ovalle ne gobent pas.

QUILOMBO : Déformation portugaise du mot kilombu qui signifie “campement” en dialecte quimbundo. En Angola, les quilombos constituaient une forme de résistance à la conquête portugaise. Leur tactique était très semblable à celle de la guérilla. Comme la plupart des esclaves brésiliens étaient originaires d'Angola, ce genre de révolte ne tarda pas à se manifester dans les zones rurales où vivait la plus grande partie de la masse prolétaire du système et on a appelé quilombos les communautés constituées par les nègres marrons. Situés dans des terres inexplorées, au milieu des montagnes et dans les profondeurs des bois, hors de portée des attaques, beaucoup de ces quilombos

ont été découverts vingt, trente ou même cinquante ans après leur fondation et, aujourd'hui encore, plusieurs de ces communautés solitaires et primitives subsistent dans des coins perdus à l'intérieur du Brésil. Il y eut d'immenses quilombos mais celui de Palmares est sans doute le plus populaire.

À Bahia, les luttes pour l'indépendance ont donné lieu à une prolifération de quilombos extrêmement belliqueux où Noirs, mulâtres et Indiens se retrouvaient. Ces derniers, poursuivis sans trêve et menacés d'extermination, recherchaient généralement la protection des quilomberos, mieux organisés. Les relations entre Noirs et Indiens étaient excellentes. Dans les quilombos, il n'était pas rare de trouver des Blancs en délicatesse avec la justice esclavagiste. Le mot quilombo, popularisé par les esclavagistes puis par la société en général, est devenu synonyme de lupanar mais aussi de désordres, d'embrouilles, de bagarre. Certains journaux de Patagonie des années 20 font état “de nombreux quilombos imputables aux jumeaux Grim pour avoir offensé et irrité des caudillos bien connus dans la région avec leurs payadas impudentes et libertines”.

REPÚBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY : C'est la plus petite puissance du monde, fichée comme un coin entre deux pays grandiloquents : le Brésil et l'Argentine. Personne n'ayant eu l'idée de donner un nom à cette République établie à l'est du fleuve Uruguay, ses habitants se sont contentés de cette caractéristique et se dénomment eux-mêmes “uruguayens” ou “orientales”. En fait, ils préfèrent s'autodénommer “orientales” pour ne pas être confondus avec les Paraguayens. Curieusement, à l'autre bout du monde, les habitants de la Chine préfèrent s'appeler des Chinois pour ne pas être confondus avec les Uruguayens, ce qui n'arrive pas très souvent, disons-le. Malgré l'énorme poids de ses voisins, l'Uruguay a été champion du monde de football en 1930 et 1950 en battant l'Argentine 4 à 2, et le Brésil 2 à 1 chez lui, au stade de Maracaná. L'aspect général des Uruguayens ne diffère pas de celui des Argentins, des Paraguayens ou des Chinois à part un étrange appendice en forme de thermos qui leur pousse sous le bras. Un des héros nationaux – la place me manque pour citer les autres – s'appelle Juan Alberto Schiaffino, “Pepe el Diablo”, joueur de foot à qui on doit la victoire de l'Uruguay sur le Brésil en 1950 ; si quelqu'un prononce son nom en territoire brésilien, il provoque une série de suicides successifs.

JERICÓ SÁNCHEZ : Trompettiste cubain qui impressionna agréablement Louis Armstrong alors qu'il jouait au cours d'une démolition, dans la ville de Louisiana. Caïn Grim ayant entendu son histoire essaya d'adapter une

embouchure à son charango mais il eut beau souffler, le résultat fut un échec.

SOPAPO : Coup porté avec le dos ou la paume de la main selon votre choix, l'important étant que ça fasse mal.

FRANZ JOSEPH STRAUSS : Homme politique bavarois (1915-1988). Grand ami d'Augusto Pinochet et de tous les dictateurs latino américains amoureux de la marche de Radetzky. Au Chili, il s'est occupé personnellement du bien-être et de l'impunité d'une bande de vieux nazis installés à Colonia Dignidad, un centre de torture spécialisé dans la disparition des personnes et premier club mondial de pédophiles doté d'une représentation juridique légale.

SURUBÍ : Énorme poisson, savoureux et contemplatif, qui nage tranquillement dans le fleuve Paraná en évitant toutefois de s'approcher de trop près de Paso de la Patria car le risque d'être capturé par l'écrivain argentin Mempo Giardinelli (petit-fils de l'universitaire Güiliam Gwendolyn Giardinelli, “GGG” pour les intimes) le paralyse de terreur, lui hérisse les moustaches et c'est avec un air littéralement dérouté qu'il finit ses jours sur le gril.

TABA : Astragale des bovins, utilisé pour le jeu du même nom dans le cône Sud de l'Amérique. Ces osselets sont le plus souvent recouverts d'une couche d'or ou d'argent côté pile et face. Jeu rural et clandestin, il n'a jamais été légalisé depuis sa création, au XVIIe siècle, et se joue à deux sur un terrain de préférence mou et humide appelé cancha ou queso. La cancha est divisée en deux parties par une démarcation bien visible à partir de laquelle les joueurs doivent lancer l'os de l'autre côté de la ligne. S'il n'y parvient pas, il doit recommencer. La taba peut tomber de différentes manières : on gagne quand la partie lisse est tournée vers le haut.

TATOU ou QUIRQUINCHO : Animal de la famille des mammifères édentés xénarthres dont une vingtaine de variétés vivent dans les plaines des États-Unis et au sud de l'Amérique. Ils peuvent mesurer de vingt centimètres à un mètre de long selon les espèces et leur chair est très appréciée. Ils se nourrissent d'herbes et d'insectes, vivent dans les prés où leurs puissantes griffes leur permettent de creuser de profondes excavations, ce qui rend leur chasse difficile. Le plus gros d'entre eux est le tatou Carreta (priodonte géant), un descendant des glyptodontes arrivés en Patagonie il y a soixante-dix millions d'années ; son poids peut atteindre soixante-dix kilos. Le tatou Carreta existe encore dans le nord-est de l'Argentine et le sud du Brésil ; dans le Red Data Book de l'Union

internationale pour la protection de la nature, il figure dans la liste des soixante-dix espèces en voie d'extinction de la région. Le modeste apport du tatou Carreta à l'histoire du transport mérite d'être signalé pour terminer. Les caractéristiques de sa morphologie rapportées par Alexander von Humboldt ont été très utiles à Ferdinand Porsche, mécanicien et mouchard d'Hitler, pour inventer cent ans plus tard la Volkswagen sans trop se fatiguer.

TUNA : Figue de barbarie qui, par la violence de ses éruptions épidermiques, n'est pas sans rappeler la bobine boutonneuse d'un adolescent. Les habitants du cône Sud découvrirent qu'elle était parfaitement comestible après l'avoir épluchée.

TWIN TOWERS : En espagnol Torres Gemelas ; l'expression n'émeut pas outre mesure les Latino-Américains car, par association d'idées, ils pensent immédiatement aux jumelles Torres – Maruja et Leonor Torres –, deux jeunes et jolies Latino-Américaines sans-papiers qui furent elles aussi démolies et ravagées par des Yankees dans un cabaret de Las Vegas sans que personne n'élève la moindre protestation.

VIEUX BOUC : Expression péjorative pour qualifier un vieillard qui, après avoir fait beaucoup de bêtises et de méfaits, s'obstine à vouloir passer pour un type sympa.

VIGOGNE : Camélidé des Andes qui crache comme le guanaco mais avec une certaine élégance, peut-être due à l'arrogance de se savoir couvert d'une laine très prisée.

YACARÉ : Ceinture, sac, mallette ou portefeuille pour les artisans du cuir, c'est pourtant un reptile de la famille des crocodiles mais plus petit. Il vit de préférence dans le Pantanal ou le bas Mato Grosso en petites colonies et se nourrit principalement de mormons et de prédicateurs de l'Église des Derniers Jours. Contrairement au crocodile du Mississippi, très présent dans les films américains montrant des bagnards en fuite à travers les marais de Floride, le yacaré n'aime pas le cinéma.

YUNTA : Couple de bœufs réunis sous le même joug. S'applique également aux prisonniers partageant une cellule, aux amis très proches à condition qu'ils soient deux, comme par exemple Castellanos et von Klatsch, et de façon péjorative aux policiers quand ils font la paire.

YUYOS : Plante sauvage utilisée en cuisine mais aussi pour soigner, aromatiser, favoriser l'érotisme, *etc.* Se différencie des autres plantes sauvages précisément parce que ce sont des yuyos.

ZAMPOÑA (flûte de Pan) : instrument musical inspiré de l'orgue à soufflets, en version portative. Même si les cultivateurs et interprètes de la mélodie El Cóndor pasa – qui pourrait bien avoir été créée par Caïn Grim – s'étouffent d'indignation en lisant ce qui suit, je prétends que le mot zampoña n'a pas de racines quechuas ou aymaras mais vient du latin symphonia.

LETTRE N° 1

Cher professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Cher professeur,

J'ai pris la décision de vous écrire et de faire appel à votre générosité proverbiale – à laquelle j'espère être en mesure de répondre dignement – pour solliciter de vous des informations au sujet des frères Grim, également connus dans cette partie du monde sous le nom de jumeaux Grim.

Grâce à un pécule accordé par la Coopérative des apiculteurs du Baker, je me propose d'écrire une bibliographie indiscrète, ou plutôt une chronique des "aventures" des jumeaux Grim, et j'ai recours à vous qui, dans votre brillante introduction au nouvel annuaire téléphonique de Mosquitos, citez et évoquez le destin des deux frères. Vous dites avec une sobriété digne d'envie : "Et dire qu'il y eut des hommes comme les jumeaux Grim qui ne reçurent jamais d'appel[3]." Une telle allusion m'a rempli d'inquiétude car c'est l'unique référence connue du passage des Grim dans la patrie d'Artigas[4].

Cher professeur Castellanos, je me permets donc de vous envoyer les premières pages de mon œuvre en herbe pour la soumettre très respectueusement à votre savante considération. Je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir me répondre le plus vite possible. Mes mécènes, les apiculteurs du Baker, sont très doux quand ils donnent mais très collants dans leurs exigences.

J'espère que cette lettre parviendra vite entre vos mains, que le bateau du courrier lèvera l'ancre sans difficulté et que rien ne le détournera de sa route car,

à cette époque de l’année, les eaux australes sont brassées par le comportement agaçant et peut-être blâmable des cétacés poussés par un désir frénétique d’accouplement. Autrement dit, et pour paraphraser les gens du crû : “Vous n’imaginez pas combien ces baleines en chaleur* peuvent être enquiquinantes.”

Recevez les salutations cordiales de votre ami et admirateur reconnaissant,

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 2

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Distingué collègue,

Heureuse, heureuse fut ma surprise de recevoir une lettre de vous, vous dont l'immense prestige d'anthropologue arpentant des terres où les cartes sont superflues vous tient si éloigné de moi. En réalité, pour être tout à fait franc, le seul fait d'avoir reçu une lettre a provoqué chez moi, au-delà de la surprise, un véritable choc ; depuis l'époque de la dictature militaire, je suis l'ennemi mortel du facteur qui, honte à la démocratie dont nous jouissons à présent, n'a pas encore été démis de ses responsabilités postales. Il s'agit d'un pervers fasciste qui prétend punir ma liberté de penser en jetant systématiquement ma correspondance à la décharge municipale, m'obligeant à demeurer ignominieusement isolé du reste du monde. De sorte que lorsqu'il m'arrive de recevoir une épître, c'est parce qu'un chiffonnier obligeant, tel celui qui a aujourd'hui frappé à ma porte, la retrouve parmi les ordures du village et me l'apporte à la maison, en échange d'une poêlée de pommes de terre, d'oignons de mon jardin et de ces petits œufs que je mitonne toujours avec la plus extrême onction.

Lorsque deux heures plus tard je me suis enfin remis du choc, le chiffonnier était toujours dans ma cuisine, semblable au dinosaure de Monterroso*, en train d'engloutir le ragoût que je lui avais préparé et de lire votre passionnante missive envoyée de Patagonie, avec votre question complexe à propos des jumeaux Grim.

Inutile de dire que j'ai réagi en arrachant la lettre des mains de ce fainéant effronté et en le renvoyant aussitôt dans la rue, lui et ses poux, seule façon de me placer dans les conditions requises pour examiner, avec tout le calme que le sujet exige, certains des éléments par vous mentionnés et qui, sans que je les estime moins intéressants ou que je les ignore, fournissent tout de même, avec tout le respect que je vous dois, matière à controverse.

Cependant, avant d'en venir au grain, je souhaite préciser que mon intérêt pour les jumeaux Grim à l'occasion de leurs séjours éclairs sur le territoire uruguayen découle directement d'un détail bien particulier, qui constitue le seul motif de mon intérêt pour la vie malheureuse de ces deux garçons.

Je dois à mon oncle regretté Rupert Castellanos d'avoir pour la première fois attiré mon attention sur eux lorsqu'il me raconta les avoir connus durant une représentation du cirque Créole des frères Podestá en 1929. En sus de séduire le public avec leurs milongas* et leurs concours de chant et de guitare, m'expliqua-t-il, ils hypnotisaient un anaconda de l'Amazone qu'ils parvenaient à faire larmoyer tout en le maintenant endormi et dressé droit, tel un poteau de quatre mètres de haut qui touchait presque le toit du chapiteau.

L'oncle Rupert racontait que la bête se réveillait brutalement et s'écroulait tel un vulgaire World Trade Center lorsqu'un acrobate répondant au nom de Pancho Lancaster lui envoyait un coup de pied dans la tête depuis le trapèze où il se balançait, le réveil soudain du reptile coïncidant avec l'ultime accord de Caïn Grim.

Cette scène ridicule, très honoré professeur von Klatsch, n'aurait guère éveillé d'intérêt en moi pour les deux payadores patagons, n'était, comme je vous l'ai déjà dit, un petit détail : c'était toujours Abel Grim qui utilisait la guitare pour chanter ses défis improvisés. Caïn qui, comme vous devez le savoir, avait à peu près autant d'humour qu'un chien errant, était quant à lui devenu au fil des spectacles sous chapiteau de plus en plus adepte du charango. Mon oncle Rupert dont je conserve encore le témoignage oral comme une relique me raconta qu'au cours d'une de ses conversations avec Abel Grim au bar Euzkalduna, le jumeau lui avait expliqué la raison de l'utilisation de cet instrument, qui à l'époque nous semblait tout à fait exotique.

Cette conversation se déroula un 2 novembre, devant la porte du cimetière de Mosquitos, car mon oncle Rupert se sentit toute sa vie concerné par la célébration de la journée mondiale de la tristesse. Ce jour-là, il semblait acquis que les jumeaux ne chanteraient nulle part, en signe de respect des morts. Cependant, par un exaspérant paradoxe, il se trouva que ce jour-là Caïn Grim, en dépit de son humeur atrabilaire, se promena dans les rues du village en faisant rire, sans aucune raison apparente mais avec le charango dans les mains, ce qui généra des désordres et provoqua des réactions de violence intempestive chez tous les transis de douleur.

Il me faut préciser, professeur von Klatsch, que cet intéressant charango n'était pas le fruit du hasard mais de la nécessité. Lassé que son frère Abel lui fasse porter durant leurs tournées les guitares, marmites, calebasses à maté, bouilloires, bottes en vernis blanc indispensables au spectacle et ponchos* en

poils de huigogne*, tandis que l’autre avait les mains libres pour saluer les femmes en chemin, Caïn Grim s’était forgé une obsession qui finit par porter ses fruits : trouver un instrument d’un poids limité, facile à porter, dont on puisse jouer en extérieur et à cinq mille mètres d’altitude, mais qui en même temps conserve le caractère majestueux de la guitare. Il trouva la solution non pas en territoire chilien, argentin ou bolivien mais ici même, en Uruguay, dans les montagnes de Mines pour être exact. Or donc, un jour il tomba en chemin sur un tatou* – ou une mulita ainsi qu’on l’appelle sous nos latitudes –, et ce petit animal dont la ressemblance avec une coccinelle Volkswagen avait tant étonné Humboldt abandonna brutalement sa vie sauvage pour se consacrer, ad vitam aeternam, à la musique. C’est-à-dire que Caïn Grim eut l’heureuse idée de trancher la tête du tatou, de vider la carapace et de placer des cordes de guitare à l’endroit auparavant occupé par son ventre.

C’est à partir de là, de cette retentissante disparité dans leurs critères instrumentaux pour aborder l’art des payadores, que j’ai commencé à m’intéresser discrètement aux jumeaux Grim, persuadé que j’étais le seul à manifester de la curiosité envers les traces de leur passage dans l’univers. Fort heureusement, votre très fraternelle et cordiale missive me prouve qu’il n’en est rien, et je relève avec plaisir le défi consistant à confronter nos connaissances mutuelles à propos de ces personnages de légende.

Pour finir, je voudrais vous demander de ne plus faire état de mon travail autour de ce qui, en des temps heureusement caduques, constitua le révolutionnaire annuaire téléphonique de Mosquitos car, en plus de la frustration intellectuelle, cet exténuant travail s’est révélé être un véritable fiasco sur le plan de la communication humaine, qui m’a coûté un long et douloureux exil intérieur dans ma propre maison. S’il me fallait résumer les raisons de ma frustration d’une seule phrase, je vous dirais que, suite à cet harassant labeur, si vous tentez de joindre au téléphone n’importe quel habitant de Mosquitos, aucun ne vous répondra.

Je reste bien sûr à votre disposition et me trouve tout disposé à poursuivre ce très stimulant échange chiantifique.

Bien à vous,

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 3

Cher professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Éminent professeur,

C’est avec un immense plaisir que j’ai reçu votre diligente missive ; elle m’est parvenue quelque peu humide et délavée à cause de la conduite scandaleuse des cétacés qui s’obstinent à vouloir s’accoupler en barbotant dans les eaux originelles du golfe de Penas. Elles ne s’exécutent pas avec la circonspecte retenue décidée par la nature pour les mammifères supérieurs mais de manière fébrile, frénétique et j’ajouterai même, si vous le permettez, avec une impudeur insistante et opiniâtre. D’ailleurs les baleines ne sont pas les seules à foutre un quilombo*, comme vous dites si sympathiquement dans vos contrées orientales, il y a aussi les pingouins, oiseaux flegmatiques s’il en est, qui ont abandonné leur monogamie proverbiale pour se livrer à toutes sortes de galipettes amoureuses au cours desquelles ils ne font plus de différence entre plumes et écailles, offensant ainsi l’honneur de plus d’un congre ou d’un colin.

Ces langues de vipère de villageois prétendent que c’est là une conséquence du naufrage de l’Amiral Menem*, un vapeur navigant sous pavillon syrien qui s’est abîmé dans les eaux idylliques du golfe il y a quelques mois. Il ne transportait pas seulement du maté taragüi comme son capitaine l’avait déclaré à la capitainerie du port mais aussi, semble-t-il, quelques deux cents tonnes de farlopa* qui ont coulé à pic avec le bateau. C’est bien possible car j’ai moi-même contemplé avec une légitime indignation le spectacle aussi lamentable que condamnable de deux crabes enlacés sur la plage, levant deux pattes chacun en une triste parodie du symbole de la paix ou du V de la victoire. C’est bien possible, mais la rigueur scientifique m’interdit de faire confiance aux ragots de la populace.

Comme je vous le disais précédemment, votre lettre tant attendue m’est parvenue humide et délavée mais néanmoins lisible car les cétacés ont fait chavirer par deux fois la chaloupe du courrier. Le malheureux Miguel Strogoff – c’est le nom donné au noble facteur par les grossiers habitants de nos contrées – a contracté une pneumonie dont il se rétablit, allongé sur un lit de peaux de moutons improvisé à son intention dans la pulpería. Le pauvre homme répète

inlassablement dans le délire de sa fièvre qu'un pingouin aux longs cils s'obstinait à lui picorer les lèvres.

Mais trêve d'anecdotes insignifiantes, vénéré professeur. Passons maintenant au brillant contenu de votre missive, à ces mots qui sont pour moi comme une sorte de phare dans la longue nuit australe.

Les renseignements précédemment réunis à propos des jumeaux Grim m'incitent à supposer, et je sollicite là-dessus votre avis circonspect, que le fait d'avoir toujours à transporter les ustensiles, instruments et autres caprices de son frère, a pu créer chez Caïn, le nabot*, une certaine rancœur cachée qui le confinait dans les voies du silence qui l'ont rendu célèbre. Les gens d'ici les plus malveillants et les plus mauvaises langues assurent que Caïn passait son temps "à ruminer sa colère" et que son frère Abel, en le voyant ainsi, plongé dans la mélancolie, la tête enfoncée entre les épaules, jeter des pierres dans le Baker, lui disait : "Te voilà encore à échafauder des contes."

Comme vous devez parfaitement le savoir, éminent professeur Castellanos, Caïn Grim était, disons, l'auteur de la plupart des compositions chantées par Abel mais, malheureusement, il ne put jamais les interpréter jusqu'au bout car les sifflets, les objets humiliants qu'on lui lançait, des bouses de vache de préférence, le faisait passer de l'échec scénique aux railleries fraternelles ; il s'acharnait alors sur le pauvre nabot, l'accusant de créer des compositions sans intérêt pour la populace cruelle.

Ont-ils obtenu les mêmes résultats quand ils présentaient leur numéro d'anaconda hypnotisé au cirque des frères Podestá ? Votre vénérable oncle Rupert Castellanos, dont je déplore sincèrement le décès, ou un client du célèbre bar Euzkalduna se souviennent-ils, si l'on peut dire, d'une des chansons qu'ils roucoulaient pour le silencieux anaconda ?

Je vous le demande, vénéré professeur, car les gens d'ici ont la mémoire courte et se rappellent vaguement des bribes d'une composition de Caïn Grim faisant allusion à "une bête longue comme un jour sans pain" qu'il réussit presque à interpréter avec son frère dans l'estancia de don Juan de Dios Wayne veuf Silver[5], au bord du lac Cochrane. L'événement eut lieu le 20 mars 1937, journée internationale de la gomina* selon la défunte Société des nations.

Don Juan de Dios Wayne veuf Silver ne s'était, en vérité, jamais marié mais, à la

mort de Silver, sa jument gris tourdille à la croupe altière, il se déclara sous le coup d'une douleur infinie et signa sous ce nom jusqu'à la fin de ses jours. À une occasion antérieure à la date qui nous occupe, don Juan de Dios veuf Silver réalisa une affaire extraordinaire avec un trio d'Anglais et décida de donner une fête à la mode du pays pour célébrer l'événement. Homme accoutumé à la frugalité et à l'ascétisme propres aux pionniers patagoniques, il donna l'ordre de mettre sur le gril six vaches et aussi quelques moutons pour s'ouvrir l'appétit. Fidèle aux commandements de l'esprit qui réclamaient la présence incontournable de la poésie, il décida d'inviter les meilleurs payadores du pays. Mais l'homme propose et d'autres forces disposent, cher professeur : deux jours avant la fête, le rigoureux hiver s'installa avec ses chutes de neige persistantes et pas un payador de Río Gallegos, Río Mayo, d'Aysén ou de Palena ne put s'ouvrir un chemin dans la neige tenace, si bien que Juan de Dios Wayne veuf Silver exigea qu'on "attelle les jumeaux Grim pour les conduire jusqu'à lui".

C'est ce que firent les garçons de ferme, brutes inconditionnelles et obtuses qui, sans les égards et privilèges réservés aux artistes, les conduisirent avec des éclats de rire grossiers et des coups de fouet sur l'échine jusqu'au lieu de la fête.

Dans la Taberna del Guanaco*, un établissement douteux sans la moindre comparaison avec le bar Euzkalduna de renommée mondiale, j'ai eu l'occasion de parler avec un individu au passé de toute évidence peu recommandable qui se refusa à donner son véritable nom, préférant se présenter sous son atrabilaire pseudonyme de Moule de la Pampa*. Comme vous pouvez le supposer, mon cher maître et ami – vos connaissances en matière d'ichtyologie ayant franchi les Andes –, le surnom doit son origine au fait que ce mollusque est noir et peu enclin à s'ouvrir.

Le fameux Moule de la Pampa m'assura avoir été témoin de la transhumance des jumeaux Grim jusqu'à l'estancia de don Juan de Dios Wayne veuf Silver, paix à son âme. Dès leur arrivée, les deux payadores furent confinés dans un enclos lugubre où on jetait les os du festin. Pas une empanada*, pas un chinchulín*, pas une tranche de pis de vache ou de ris de veau, encore moins un bout de criadillas* ou un rognon ne leur fut offert. Abel Grim se cramponnait à sa guitare pendant que son frère Caïn rongeait vainement un reste de côtelette carbonisée. Il portait sur son dos un étrange instrument resté mystérieux y compris pour moi pendant des années jusqu'à ce que votre lettre circonspecte ne vienne élucider la chose. Ce n'était pas un bombo legüero* déformé par l'humidité, ni un balai brosse essayant de se faire passer pour un violoncelle ; c'était un charango

fabriqué dans les contrées orientales de l’Uruguay après avoir sacrifié le sympathique animal qui avait fasciné Humboldt, je veux parler du tatou ou du quirquincho comme on l’appelle ici.

Si vous le permettez, cher professeur, ce piquant animal a suscité l’admiration de nombreux Européens. On sait qu’à une époque de sa vie, Abel Grim s’est couvert la tête d’une carcasse de tatou. L’ovale aplati de sa forme s’adaptait au crâne de l’homme et, comme couvre-chef, l’animal revenait beaucoup moins cher qu’un béret basque, un feutre mou de San Juan ou une chupalla* de Chillán. Le hasard voulut qu’un cycliste belge de passage dans le coin demandât à Abel Grim la permission de l’essayer ; il put en expérimenter les vertus aérodynamiques en pédalant et la lui acheta. Des années plus tard, Abel Grim put voir la carcasse de son tatou dans une publication sportive. Elle couvrait la tête d’un certain Eddy Merckx et était ornée d’une publicité pour la bière Stella Artois.

Moule de la Pampa m’a assuré qu’au moment où les braises des foyers commençaient à languir et où la canaille cruelle s’abandonnait à l’alcool et au maté, don Juan de Dios Wayne veuf Silver avait appelé les payadores, les jumeaux Grim, et leur avait intimé l’ordre de “se rendre intéressants” s’ils voulaient manger quelques cuillerées de pot-au-feu.

Le moment fut sublime, éminent professeur : l’illustre Démosthène face à la plèbe spartiate. Abel Grim tâta les cordes de sa guitare gelée, son frère Caïn mit dans sa poche l’os qui gardait encore quelques lambeaux de viande et brandit son charango. Cette nuit-là, et c’est semble-t-il une des rares fois où cela se produisit, ils annoncèrent qu’ils interpréteraient l’histoire d’un pauvre cordonnier à qui on avait commandé d’extrême urgence une paire de souliers. Là, les premiers sifflets commencèrent à se faire entendre et les premières boules de neige cachant des bouses de vache imméritées se mirent à voler. Quelle expérience des souliers pouvait avoir la plèbe grossière habituée aux espadrilles ?

Les jumeaux Grim, comptant naïvement sur les vertus apaisantes de la prose sublime, continuèrent à égrener leurs couplets attendrissants et racontèrent comment, pendant la nuit, deux gentils nains tout nus avaient confectionné avec diligence les souliers que le cordonnier trouva prêts à son réveil. À ce stade de l’improvisation, ils obtinrent un certain silence car leur public de bêtes libidineuses lâchaient à voix basse leurs remarques vulgaires à propos des “nains

à poil”. Mais ensuite, quand les voix des jumeaux Grim décrivirent avec un accent bien de chez nous le matin où le cordonnier et sa femme, ayant découvert les nains, avaient décidé de leur prouver leur reconnaissance en leur confectionnant de petits vêtements pour couvrir leur nudité. Cela permit au côté le plus détestable de la populace de se manifester et aussitôt boules de neige, os et bouses de vache se mirent à pleuvoir, on vit même rebondir deux tacones* sur le solide charango.

“Châtrez-moi ces deux merdes !” cria don Juan de Dios Wayne veuf Silver.

“Il faut dire que leurs rimes n’avaient ni queue ni tête”, m’a assuré Moule de la Pampa en se donnant des airs d’expert en métrique.

Votre lettre si explicite, cher et estimable savant, m’a apporté diverses réponses et fait naître en moi d’autres incertitudes, béni soit le sine qua non de la rigueur scientifique. D’après Moule de la Pampa, un des gauchos les plus cruels de cette soirée si néfaste pour la poésie populaire était un certain Pancho Lancaster. Il s’agit sans doute du trapéziste qui suivait Caïn Grim et auquel vous faites allusion, un célèbre châtreur de moutons du sud du Chili, responsable de l’entretien des poteaux télégraphiques de la région. Lancaster était un de ces deux étrangers qui, malgré la tempête de neige, avaient pu se rendre à la fête sur une motocyclette conduite par un inconnu aux cheveux blonds. Celui-ci s’était présenté sous le nom de Esteban Mac Cuín. Savez-vous quelque chose à propos de cet individu ?

J’espère, ami savant et admirable maître, que cette lettre vous parviendra rapidement. Emerson Miteux, le triste individu qui tient la pulpería, annonce qu’il procédera demain à l’expulsion du facteur pour cause d’insolvabilité. Comptons sur l’abnégation de ce fonctionnaire des Postes et Télégraphes du Chili pour lui donner la force de nager au beau milieu des débordements voluptueux des cétacés, de comprendre que le pingouin aux longs cils était une hallucination et d’arriver jusqu’à la vedette du garde-côte Comodoro Brisemenu qui l’attend au large du golfe.

Pour terminer, cher professeur, au cas où cela pourrait vous servir de consolation, sachez que l’ingratitude avec laquelle a été reçu votre formidable Prologue à la gloire du Nouvel Annuaire téléphonique de Mosquitos est égale à celle que j’ai obtenu après la publication de ma Présence Dalmate en Amérique* du Sud : étude comparative des annuaires téléphoniques de Santiago et de

Montevideo[6]. Patience et abnégation, éminent professeur Castellanos. C'est le prix de la lumière dans un siècle à 25 watts.

Avec ma plus grande considération et toute ma gratitude,

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 4

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Cher ami,

Aujourd'hui, trente et un jours après avoir reçu votre dernière lettre et alors que je m'étais déjà résigné à ce que notre relation ne soit qu'une éphémère hallucination intellectuelle partagée, Roswell Aldao, l'émouvant chiffonnier, vagabond ou "clochard* sud-américain" ainsi que l'a surnommé un étudiant imbécile de l'Alliance française de Mosquitos, a frappé à ma porte juste à l'heure du dîner, alors qu'en fait je m'apprêtais à me coucher car je n'avais nulle envie de faire la cuisine. Cependant, conscient de la difficulté qu'il y a pour identifier à neuf heures du soir le pingouin violet du tampon postal de Tortitas au fond de la décharge où le batracien fasciste de la poste centrale jette ma correspondance, j'ai décidé de préparer au malheureux Roswell quelque chose de léger pour le dîner (cette fois un râble de lièvre aux oignons), en lui demandant en échange de me laisser seul avec le contenu inquiétant de votre enveloppe de papier kraft.

Je dois vous avouer, cher professeur, que dès avant son ouverture, j'étais déjà ému et littéralement glacé face à l'incroyable abnégation avec laquelle vous menez vos recherches sur la vie des jumeaux Grim. Ému car j'imagine facilement toutes les difficultés que vous réserve votre itinéraire au milieu des neiges éternelles et des bourrasques sur les traces effacées des jumeaux légendaires, alors qu'en même temps vous prenez des notes sur votre cahier à la tranche dorée, pour ensuite retranscrire vos réflexions dans cinq feuilles semblables à celles que je viens de recevoir. Et littéralement glacé, parce que trente et un jours après avoir été envoyée depuis vos terres lointaines, l'enveloppe conservait encore des traces du froid régnant en Patagonie. À tel point que j'ai dû aller chercher une paire de vieux gants en laine de bouc tricotés par ma sainte mère pour atténuer la maladresse de mes doigts engourdis et pouvoir lire votre lettre avec un minimum de confort.

Mais venons-en à la seconde dimension, celle qui, docteur von Klatsch, vous intéresse particulièrement : l'héritage musical des jumeaux Grim, si mince et dont le souvenir parmi les survivants de cette époque de gloire semble presque effacé. C'est d'autant plus regrettable qu'il aurait pu en être autrement, si nous

considérons que le seul enregistrement microsillon longue durée que nous connaissons d’eux fut écrasé comme une merde (vous me pardonnerez, professeur, le terme scatologique que je suis forcé d’utiliser car c’est celui qui résume le mieux la violence de cette scène) par Caïn Grim en personne, saisi d’un accès de fureur dont il était coutumier en répondant à son frère, écrasé donc contre un bloc de marbre blanc au pied du plus haut sommet du massif de las Animas, plus connu sous le nom d’Aconcagua de l’Uruguay en raison de ses six cents mètres d’altitude ou peu s’en faut.

Rien ne justifie l’action du plus petit des jumeaux, mais elle s’avère compréhensible si nous prenons en compte que la réaction malencontreuse qui nous a privés de cette relique survint alors qu’il venait d’apprendre que, derrière son dos et qui plus est avec son propre instrument emprunté sans son autorisation, Abel Grim avait enregistré en solo la magnifique Suite des bottes en vernis blanc en sol majeur pour charango et orchestre, allegro vivace, de Caïn Grim, enregistrement effectué en direct par la RCA Victor H. De Lafuente, en décembre 1931, dans un ravin ténébreux de la Sierra de las Animas, à la frontière entre les départements de Lavalleja et Maldonado.

Cependant, grâce à quelques fanatiques prévoyants qui eurent la chance de les entendre chanter à chaud – ils le firent en une occasion, de façon aussi téméraire que désintéressée, au profit du premier camion citerne des pompiers du village voisin de Solís de Mataojo en 1933, durant un dévastateur incendie allumé intentionnellement dans le but de faire pression sur le ministre en poste à l’époque –, un exemplaire de l’édition du soir datée du 3 février 1933 du journal El Heraldo de Mosquitos a été conservé. Et vous serez content, professeur von Klatsch, d’apprendre que j’ai pu y recenser plusieurs références enthousiastes consacrées aux frères Grim, et à Abel Grim en particulier, qui, étant d’un naturel aimable, jovial et bavard, a toujours apprécié de s’entretenir avec les journalistes et de raconter sans qu’on lui ait rien demandé ses aventures et ses virées sur les scènes, pistes et estrades du continent sud-américain.

Je suppose que la vie errante et hasardeuse d’Abel a dû souvent être racontée en détail dans de nombreux journaux de province. En revanche, si j’en crois les minuscules allusions que j’ai pu trouver dans mes archives, Caïn semble par moments une entéléchie de mythomane ou peut-être la caricature d’un vague inconnu qui n’aurait jamais rien fait de sa vie, chose fort éloignée de la réalité ainsi que vous et moi le savons. Je déduis ce qui précède de l’enthousiasme démesuré avec lequel le chroniqueur se réfère à Abel Grim, qu’il qualifie de

“géant débonnaire de la lignée des troubadours provençaux, capable d’improviser de façon imperturbable et sans une hésitation une suite de strophes subtiles, ainsi qu’il l’a prouvé hier sous le chapiteau des Démons de Sibérie. Plus impérial que jamais, Abel Grim, le troubadour de la pampa humide, arborait une lumineuse casaque de couleur verte et pourpre, tandis qu’il chantait debout sur la croupe d’un cheval percheron gris lancé au grand galop, en même temps que la belle écuyère[7] Rosita Hepaminondas se tenait miraculeusement en équilibre sur ses robustes épaules”.

Pendant ce temps, en un très mauvais jeu de mots, le petit Caïn est qualifié ironiquement par le chroniqueur Pedro Maitía de El Heraldo de “Farinelli du Río de la Plata” pour être entré en scène la bouche encore toute blanche de la cuillerée de farine de manioc qu’il venait de dévorer avec la voracité propre aux musiciens. Mais c’est précisément au fil de ces impressions méprisantes que le chroniqueur déjà mentionné, après avoir osé la comparaison avec “un rudimentaire André Breton du surréalisme patagon”, cite un couplet dont l’insignifiance n’empêche pas de percevoir, entre les lignes, jusqu’où pouvait mener l’audace du créateur circonspect qu’était Caïn Grim. Je le recopie pour vous, cher docteur von Klatsch :

Écume de lait bouilli

La voiture a freiné,

Le soleil dort la nuit…

Pauvre mère adorée !

Malheureusement, professeur, si nous en croyons les témoignages d’anciens policiers du commissariat de Mosquitos et même la page des faits divers de El Heraldo daté du lendemain, la nuit étoilée du 3 février 1933 et le chapiteau des Démons de Sibérie furent ce soir-là témoins d’une inflexion dramatique dans la vie des frères Grim.

Vous feriez bien de vous demander ce qui est advenu durant cette représentation, cher docteur, car c’est là que se trouvent l’origine et la raison de la première séparation prolongée des frères Grim, qui dura près de trois ans et fut d’une violence insoupçonnée. Selon le témoignage de l’ancien commissaire Roy Paredes, recueilli lors d’une conversation informelle et souvent interrompue à l’occasion de la tombola organisée pour le commissariat avec la musique des

Churumbeles de España*, tout a commencé lorsque l'artiste Zino s'appropria de façon indue le cachet reçu par Caïn Grim en paiement de ses prestations pour le mois de janvier 1933. L'artiste Zino était le féroce avaleur de sabres sicilien de la troupe des Démons de Sibérie, un individu à l'inquiétante beauté méditerranéenne aux cheveux bouclés et dorés connu de tous sous le nom d'artiste de Zino le Frisé et qui prit la fuite à minuit en emportant la ceinture en argent où le jumeau conservait ses honoraires bien mérités. Loin de pardonner, Caïn Grim ne resta pas impassible face à pareil forfait. Il profita du moment où son frère était descendu du percheron gris pour s'accrocher au lit en fer forgé de la belle écuyère Rosita Hepaminondas, attiré par-dessus tout par les effluves de "Folie de Chèvre", le parfum favori de la belle écervelée, pour glisser son charango dans l'étui de velours rouge que lui avait offert la naine qui ramassait les couteaux, glisser dans sa ceinture son Colt patagon .45 et se lancer à la poursuite de Zino le Frisé sur la route des Mines de Cuñapirú, proches de la frontière brésilienne, endroit où est mentionnée sa première prestation en solo.

D'anciens mineurs de l'endroit racontent que lors de cette première représentation, Caïn Grim avait l'air si en colère que le charango en pâtit. Ils prétendent qu'en raison des pincements cruels infligés aux cordes, l'instrument termina la première partie de la soirée musicale avec de visibles entailles endodermiques sur la caisse, de sorte que seule l'application d'un puissant anti-inflammatoire par le vétérinaire de l'endroit lui permit de mener à bien la dernière partie du spectacle improvisée. Mais il est bon de relever un détail qui, par la suite, cher professeur, prendra toute sa signification dans la reconstruction que vous entendez mener à bien de la vie des frères Grim : cette colère nourrie d'un désir de vengeance obsessionnelle lui attira la franche antipathie des habitants, animosité si forte qu'elle finit par altérer définitivement le rapport avec le public que tout artiste recherche, puisque le jumeau débuta son spectacle avec une phrase rimée, répétée à deux reprises, qui disait : "Cuñapirú des mineurs / Terre de vicieux et de voleurs…", tout en cherchant avec un air de défi au milieu de la foule rassemblée dans la pulpería les yeux de l'avaleur de sabres sicilien en fuite qui lui avait dérobé ses honoraires.

Vous me consultez à propos d'Esteban Mac Cuín, et je peux vous dire que cet effronté expert en évasions est connu en Uruguay comme le loup blanc. Il avait pour terrain favori les environs de Chuy, Yaguarao et Río Branco qu'il parcourait juché sur une motocyclette allemande, et il n'est pas un hôtel, pension, bordel ou pulpería dont il ne se soit enfui sans payer la note.

Mais cela forme déjà la matière de références à venir, cher professeur von Klatsch. J'ai pour le moment simplement essayé de tirer au clair les éléments dont vous avez bien voulu me faire part, de sorte que je n'ai plus à présent qu'à espérer sincèrement que vous en serez satisfait.

Avec ma considération la plus distinguée,

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 5

Cher Prof. Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

C'est en tissant mes doutes telle une Pénélope australe que j'ai attendu votre réponse ; elle m'est finalement parvenue grâce à la constance et au dévouement de Miguel Strogoff, ce fonctionnaire des postes plein d'abnégation qui, une fois de plus, reprend des forces dans un coin de la pulpería. Cette fois, cher maître et collègue, le pauvre facteur n'a eu à supporter ni les galipettes des cétacés impudents qui, par bonheur, ont transporté leurs orgies spumescentes dans les eaux froides de la mer de Wedel, ni le siège amoureux si ridicule des pingouins. Mère Nature régule et met un terme aux comportements abjects, éminent professeur : un groupe d'orques s'est manifesté dans les eaux diaphanes du golfe de Penas et des centaines de ces impudiques oiseaux portant frac ne sont plus maintenant que des filaments agaçants dans les molaires de ces implacables cétacés.

Cependant, l'arrivée providentielle des orques n'a pas mis fin aux difficultés de Miguel Strogoff car le capitaine du garde-côtes Comodoro Brisemenu qui apporte le courrier, le maté et le vin “Sourire de lion”, ainsi appelé à cause des horribles onomatopées lâchées par les gens d'ici après leurs libations, un type trop soucieux, disons-le, des intérêts de sa compagnie de navigation, a décidé de ne plus mettre en péril d'autres chaloupes et, sans plus de cérémonies, a donné l'ordre au facteur de rejoindre la côte à la nage.

Une orque, probablement myope, a confondu son impeccable uniforme bleu avec l'échine savoureuse d'un pingouin et lui a arraché la jambe droite.

Quel honteux spectacle, cher professeur, que celui de la populace cruelle et

obtuse, rassemblée sur les galets pour parier sur l’état dans lequel le facteur atteindrait la plage paisible et salvatrice. Pendant ce temps, le noble fonctionnaire de l’État, fidèle à l’hymne des facteurs qui proclame :

Ni vent ni terrible tempête,

Danger ou mortification

Ne changeront ma décision

De glisser dans ta boîte une lettre.

Cours, réunis le peuple et dis-lui

Voici le courrier du Chili[8].

multipliait les brasses vigoureuses, la sacoche du courrier entre les dents.

Quand Miguel Strogoff est enfin arrivé sur la plage, un bref éclair de pitié a illuminé un instant les cœurs égoïstes des gauchos. Les tacones ont brillé à la lumière du jour afin de débarrasser le moignon de ses lambeaux de chair avant de cautériser les veines avec un disque de charrue chauffé au rouge, pareil à celui dont on se sert pour “l’agneau grillé au disque”, et Noé Azpegoitía, le fabricant de cercueils, s’est engagé à lui façonner une jambe de bois pourvue d’une extrémité palmée afin que la perte de son membre inférieur n’entame point son talent natatoire. “Nager, c’est résister”, a commenté un gaucho du Nord dénommé Rosa.

Croyez-moi, illustre professeur, lui faire quitter la plage n’a pas été chose facile, l’homme ne s’y opposait pas mais, parmi les individus les plus agités, se trouvait Carloto Heston, un gaucho sur le retour, “un vieux de la vieille” comme on dit par ici, un débris humain sénile qui se présente sans être invité, armé d’une antique pétoire, et défie l’assistance de la retirer “de ses doigts morts”, expression toujours considérée par les gauchos comme une plaisante invitation à s’acharner sur lui à coups de pierre, croyant ainsi obtenir un bon prix de cette pétoire. Ce déchet humain, mû par son étrange générosité anglo-saxonne, prétendait éliminer le noble facteur pour lui épargner des souffrances.

Une fois de plus, votre lettre tant attendue m’est donc arrivée humide mais, comme votre talent prévoit les difficultés et vous conseille d’écrire à la mine de plomb, j’ai pu la lire sans problème après l’avoir fait sécher à la chaleur du poêle.

Heureux homme que ce Roswell Aldao qui bénéficie de vos indéniables déploiements culinaires. Si un jour la générosité de mes mécènes, la Coopérative

des apiculteurs du Baker, me le permet, j'offrirai à Miguel Strogoff une gorgée d'ambroisie pour le récompenser de ses efforts.

J'ai découvert de bien étranges et insondables coïncidences en lisant et relisant votre lettre dans un recoin de la pulpería, tandis que les gauchos, inconscients de la grandeur toute proche, s'adonnaient aux débordements du truco[9]. Pauvre racaille que je suis malheureusement obligé de fréquenter, mes mécènes ayant décidé de ne pas couvrir mes frais de chandelle, m'obligeant ainsi à rechercher la lumière des lampes à carbure dont la flamme vacille sous les coups de poing que mes concitoyens assènent sur la table entre deux éclats de rire sauvage quand ils jouent une carte gagnante.

Coïncidence et mystère, honorable professeur, les gauchos locaux décrivent en effet Esteban Mac Cuín comme un homme râblé et blond qui parcourait la pampa en motocyclette pour chasser guanacos, bouquetins, cerfs et autres quadrupèdes en s'aidant seulement de boleadoras, ou lassos à boules, confectionnés non pas avec nos galets d'une livre mais avec trois balles de base-ball enveloppées, précisons-le, dans les traditionnelles peaux de couille de guanaco. La nuit, il charmait les habitants dipsomanes en racontant de fougueuses histoires dont il était invariablement le protagoniste.

C'est là un sujet que je dois approfondir avec ardeur et impétuosité car ici certaines mauvaises langues parlent également d'un certain Francisco Sinatra comme d'un possible compagnon de voyage d'Esteban Mac Cuín et, comme vous le savez, on ne voit pas beaucoup de motocyclettes dans nos parages.

Une autre des grandes coïncidences si joliment rédigées par vous à la mine de plomb est l'allusion à la séparation momentanée des jumeaux Grim dans les terres orientales. Vous devez savoir, noble maître, qu'en un jour exceptionnellement gravé dans la mémoire de mes amnésiques concitoyens, à savoir le 13 juillet 1947, journée mondiale du camphre selon l'éphéméride de l'almanach Bristol, nos chers jumeaux Grim se sont rendus à la grande fête célébrée à l'occasion de la castration des moutons dans l'estancia de don Genaro Kelly, un Anglo-Saxon particulièrement détesté par les irascibles gauchos car, chaque fois qu'il pleuvait pendant trente, quarante jours ou davantage, l'exotique propriétaire terrien parcourait les chemins sans autre compagnie que celle d'un parapluie et réalisait en pataugeant dans la boue une gigue qualifiée d'efféminée par la plèbe insensible à la sublime beauté de la danse.

Don Genaro Kelly avait engagé les meilleurs artistes du cirque Les Aigles humains ; le fameux Pancho Lancaster en était le trapéziste vedette, et son jeune partenaire, Antonio Curtis. Les jumeaux Grim se joignirent à la troupe car il est inconcevable de châtrer mille moutons sans poésie. C'est la grandeur d'âme de cet idyllique monde rural que vous et moi défendons avec la même virulence.

En ce jour mémorable, Pancho Lancaster et Antonio Curtis attachaient bout à bout des lassos pour confectionner une longue corde sur laquelle, après l'avoir tendue à une hauteur considérable, ils projetaient de réaliser un numéro de funambulisme. Pendant ce temps, les ploucs vidaient des sacs de crottes de mouton avec une persévérance olympique et les femmes pétrissaient des centaines d'empanadas ; Abel Grim, avec la sympathie et le charme dont il a toujours fait preuve, mit alors en vers une histoire qu'il présenta comme le fruit de son inspiration.

Vil plagiat, honorable professeur, fleur vénérée de la banda oriental[10], que l'histoire se chargea plus tard de rendre à son véritable auteur : Caïn Grim, le nabot.

À l'époque, ce dernier accompagnait son frère au bombo et son caractère réservé, son laconisme proverbial étaient à peine entrecoupés par les "c'est parti", les "deuxième couplet" des zambas ou les "demi-tours" de la cueca, cris qu'il proférait d'un ton désabusé en fixant d'un regard mélancolique le pupitre où il disposait les peaux tannées sur lesquelles il écrivait ses partitions.

Moule de la Pampa, une de mes sources d'information déjà citée, m'a raconté cette scène traditionnelle digne de Ricardo Palma. Je la retranscris fidèlement à votre intention à partir d'une bande enregistrée par mes soins avant que cet individu peu recommandable ne me vole mon magnétophone.

"Les jumeaux Grim sont arrivés de ce pas si bizarre, à la fois calme et trépidant, qui les avait rendus célèbres comme le loup blanc. Le maigre (Abel) s'est arrangé pour trouver une cuisse de poulet et a annoncé, la bouche pleine, qu'il allait chanter une romance. Aussitôt, un tas de tripes ensanglantées a commencé à pleuvoir sur la scène : on n'a pas toujours le coup de main, le coutelas nous échappe parfois, et la bestiole* est éventrée. Quand le maigre (Abel) a dit qu'il était l'auteur de cette composition, le nabot (Caïn) a crevé la peau du bombo d'un coup terrible. On l'a fait descendre à coups de pied et on l'a enfermé dans la porcherie. Il foutait sans arrêt le bordel et, de l'endroit où il se trouvait, il a dû

certainement entendre chanter son frère. C’était l’histoire d’un patron qui avait trois fils. Un jour, il leur demanda de lui rapporter un linge assez fin pour passer par le chas de son aiguille d’argent. Les jeunes gens partirent et l’un d’entre eux, le plus idiot, ne sachant pas où chercher le linge en question, s’en alla traîner au bord d’un étang où il se lia d’amitié avec un crapaud qui lui donna un bout de tissu, un lambeau de poncho ou je ne sais trop quoi. Le maître leur demanda ensuite de lui apporter un chiot si petit qu’il pourrait dormir commodément dans une coquille de palourde. Et les jeunes gens partirent de nouveau. Le plus idiot se rendit directement au bord de l’étang où vivait le crapaud. Ce que celui-ci lui donna, personne ne l’a compris car le maigre (Abel) ne s’exprimait pas très bien et les gauchos ont commencé à prendre la mouche. Enfin, le maître demanda à ses fils de lui apporter des minas*, enfin des nanas, vous voyez ce que je veux dire, n’est-ce pas ? Ils partirent chacun de leur côté et le plus idiot s’en retourna au bord de l’étang.

Comme personne n’a compris ce que lui a raconté le crapaud à propos d’une citrouille à roulettes, nous l’avons donc lui aussi fait sortir de scène à coups de pied et enfermé dans la porcherie. Là, nous avons découvert que le nabot (Caïn) avait disparu.”

Infâme populace, misérable racaille qui, aveuglée par son ignorance atavique, n’a pas su apprécier cette preuve du talent de Caïn Grim quand bien même elle était déclamée par son félon de frère. Caïn Grim disparut donc de la porcherie pour s’enfoncer dans l’inconnu de la nuit patagonique sans avoir pu goûter une cuisse de poulet, une tranche de matambre* ou une humble galette frite. Ce qu’il est advenu de sa vie et de son œuvre pendant les trois longs mois qui suivirent constitue un des nombreux mystères des terres orientales. Certains jurent l’avoir vu dans le gigantesque wagon de la Guanaca, une dame aux mœurs légères qui, dans sa maison roulante tirée par vingt paires de bœufs, parcourait en compagnie d’autres femmes du même acabit les estancias de Patagonie et de la Terre de Feu pour adoucir la terrible solitude des journaliers ou changer de nom en épousant des estancieros lesquels, non sans avoir réfléchi aux inconvénients des liens sacrés du mariage, chassaient de leur couche leur brebis favorite pour la remplacer par une femelle à deux pattes.

D’autres révèlent sa présence chez les chercheurs d’or du haut Baker et certains vers bien tournés encore chantés de nos jours dans les ténébreuses cantines sont probablement de son cru. En voici un échantillon :

Neige qui brûle les pattes

Amour sans télégraphe

La bergeronnette peut chanter

Ce qui nourrit ne peut tuer.

L’émotion s’empare de moi à l’instant où j’écris ces vers, anonymes selon la populace, mais que vos oreilles habituées à la plus sublime des poésies ne manqueront pas d’attribuer à son auteur légitime : Caïn Grim, le nabot.

On le perd ensuite pendant trois mois mais les poètes se perdent-ils quand ils parcourent les sentiers que les muses réservent à leur seul usage ? Ô savant ami, lumière orientale, vous connaissez mieux que moi les mérites du poète. Ce n’est pas en vain que vous avez accepté de vous soumettre au fameux “week-end sabbatique de Castellanos”, ces quarante-huit interminables heures où vous avez vécu en ermite sur les hauteurs de las Animas, dans la solitude céruléenne des six cents mètres qui vous préservaient des bruits de ce monde pour y rédiger brillamment vos Notes pour la compréhension de la poétique himalayenne[11].

Cependant, éminent professeur, il est impératif de reconnaître aussi le talent et le mérite d’Abel Grim comme interprète et soliste de nombreuses suites composées par son frère. Vous citez “Bottes en vernis blanc” sans faire référence, je l’espère, à la version lamentable d’Herbert von Karajan mais plutôt à celle de Serge Celibidache. Il faut y ajouter Coutelas et ceinture de flanelle, suite pour charango, bombo et zampoña* en sol mineur allegro ma non troppo ou celle à la popularité si bien méritée, Empanada et flatulence, suite pour bombo, charango, guitare et peineta (peigne) en la majeur molto vivace. Et ma préférée, si vous le permettez, Ris de veau et crépuscules, suite pour casier à bouteille*, scie à main et claquement de mains en do dièse, andante veloce.

Ô collègue magnanime, Caïn Grim a-t-il finalement trouvé Zino le Frisé ? Et l’amitié de Pancho Lancaster pour Antonio Curtis est-elle vraiment connue dans les terres orientales ?

Je dois, bien malgré moi, interrompre cette lettre car les cruels gauchos essayent en ce moment d’immobiliser le malheureux Miguel Strogoff pour lui essayer sa jambe de bois. Très sincèrement, je ne la trouve pas mal du tout. Elle est de style Louis XVI et le fabricant de cercueils s’est appliqué pour la sculpter ; il a cloué à la base une palme de nageur, seuls restes d’un scaphandrier découvert il y a trois ans flottant sur les eaux idylliques du golfe.

Dans l’attente de votre aimable réponse recevez l’expression de ma haute considération.

Prof Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 6

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Cher et vaillant collègue que j'admire,

Je m'apprête à répondre à votre austère missive après un fertile échange d'idées survenu hier soir jusqu'à très tard avec Roswell Aldao. Tous deux nous sommes sentis très concernés par la dramatique situation que subissent les héroïques ouvriers de l'enveloppe, qu'ils soient professionnels comme Miguel Strogoff, le martyr des cétacés, ou simples amateurs comme Roswell lui-même, téméraire plongeur sans scaphandre dans les dépôts d'ordures de Mosquitos.

Cela a un rapport avec ce que je vous raconte, mon cher professeur, parce que hier à neuf heures du soir, alors que je m'apprêtais à sculpter un masque africain des plus expressifs dans une carotte, dans le but de rajouter une note esthétique à la simple soupe de légumes qui devait me servir de dîner, est venu frapper à ma porte au beau milieu d'un ouragan inattendu au printemps le vagabond Roswell Aldao, porteur de votre dernier message en provenance de la mer de Wedel.

Il fallait voir le pauvre homme. Il a fait irruption avec à mes yeux l'aspect d'un déchet humain – dois-je préciser que nous sommes ici dans l'un des rares endroits au monde où l'on ne fête jamais Halloween ? –, la barbe touffue parsemée de restes de tallarines verts, des écorces d'orange collées à son cou, des boîtes de conserve accrochées par une ficelle à son pantalon et une coquette capote anglaise usagée de marque Loewe accrochée au revers de son manteau et totalement tachée d'huile de vidange, sans doute lâchée par l'un de ces camions brésiliens décrépis qui traversent souvent Mosquitos sans crier gare.

"Quelle tornade !" s'est joyeusement exclamé Roswell Aldao, la nuque dégoulinante d'eau, tandis que le tonnerre et les éclairs découpaient la nuit en quatre et lui donnaient une fantomatique silhouette d'un bleu électrique, ce qui me poussa à l'inviter à passer sans plus attendre dans la salle à manger. Non, bien sûr, sans lui avoir auparavant demandé d'accrocher au portemanteau de l'entrée les tallarines, les écorces d'orange et les vieilles boîtes de conserve qu'il portait, car quiconque a lu mon autobiographie connaît mes petites manies et sait fort bien que je déteste avoir chez moi des choses mouillées par la pluie.

En le voyant en si mauvais état, cher professeur von Klatsch, j'ai maudit une

nouvelle fois le Gros Provisorio, détestable individu commis à la poste centrale et cauchemar de ma résistance à l'oppression. Je crois vous avoir déjà fait part de la rancœur maladive accumulée contre ma personne par ce batracien fasciste, surnommé ironiquement ainsi par la population depuis que la dictature militaire l'a nommé chef du bureau de poste de Mosquitos "à titre provisoire". Et ce, bien que deux décades plus tard l'énergumène soit toujours en place sans le moindre indice qui pourrait porter à croire que les démocrates vont le relever de ses fonctions, ce qui fait que rien ni personne ne l'empêche de jeter à la poubelle la correspondance des irréductibles libertaires du village. J'avoue, cher professeur, que l'on finit par s'habituer à des situations pareilles. Et ce qui est pire encore, à accepter avec une certaine indifférence qu'un homme tel que Roswell soit contraint de plonger à une profondeur de trois mètres au milieu des immondices de la décharge rien que pour sauver la correspondance internationale qui, de par la nature de ma profession, me parvient de façon irrégulière de différents points de la planète. Cependant, hier soir après manger, tandis que nous fumions un délicieux Partagás que mon bon ami avait trouvé dans la poche intérieure d'une vieille veste de communiste jetée dans cet endroit repoussant, ce tableau désagréable a dépassé les limites de ma tolérance. En effet, lorsque je me suis enquis avec curiosité de la façon dont il était parvenu jusqu'au précieux envoi postal qui nous relie fraternellement, Roswell Aldao m'a raconté que cela s'était avéré beaucoup plus facile que ce que l'on aurait pu croire, car tout ce qu'il avait eu à faire avait été de suivre la trace des rats pétrifiés par la brutale brume glacée qui les enveloppait, plus caractéristique du glacier Perito Moreno que de l'enveloppe en papier kraft envoyée par vos soins depuis la mer de Wedel.

Ému, je me suis dit qu'un jour les sacrifices de Roswell Aldao devraient faire l'objet d'une honorable compensation de la part de l'État, et je me suis promis de m'occuper sérieusement d'entamer les démarches bureaucratiques, peut-être dès que nous aurons terminé notre recherche sur la vie des frères Grim. Il m'arrive, je ne sais s'il en est de même pour vous, bien cher docteur, dans les brefs moments d'oisiveté dont je dispose, de me mettre à rêver que nous signons tous les deux une lettre à l'intention de l'Organisation des États américains* pour solliciter deux bourses de perfectionnement postal dans l'une de ces îles des Caraïbes où l'on a l'habitude d'organiser des congrès sur les sujets les plus variés. Afin surtout que Miguel Strogoff et Roswell Aldao fassent connaissance, s'apprécient, se regardent dans les yeux, progressent et se débarrassent pour un temps de cette redoutable couleur bleutée qui caractérise tous ceux qui défient imprudemment les glaces du Sud et finissent par contracter le désagréable symptôme d'Admunsen.

Mais revenons au sujet qui nous tient éveillés, cher docteur von Klatsch, et poursuivons notre tâche. À savoir l'histoire des trois mois de douloureuse séparation des frères Grim, provoquée par le comportement condamnable de l'avaleur de sabres sicilien Zino le Frisé, acrobate au regard magnétique et kleptomane de cirque à l'heure de la sieste.

D'après ce que j'ai pu savoir, Rosita Hepaminondas tenta en vain de convaincre Abel Grim d'enfourcher le percheron gris et de partir sans plus attendre à la poursuite de son frère, avant que l'irascible payador ne provoque un massacre dans les Mines de Cuñapirú.

En fouillant dans de vieux documents concernant le cirque, il m'a semblé évident qu'aussi bien pour Rosita Hepaminondas que pour toute la troupe des Démons de Sibérie, les conséquences devaient être néfastes, parce qu'il n'y a rien de pire pour des artistes itinérants que d'arriver quelque part et de se rendre compte qu'il ne se trouve même pas une douzaine de personnes pour d'abord acheter un billet et ensuite applaudir, uniquement parce qu'un psychopathe doué en musique les a exterminés dans un accès de rancœur aveugle. Cependant, l'accommodant Abel Grim renonça à l'idée saugrenue de partir à la recherche de son frère car il savait pertinemment que s'il le retrouvait, il serait aussi inutile de le convaincre de renoncer à la poursuite de Zino le Frisé que de discuter avec un mandrill sauvage du Mines Gérais, qui, comme vous devez le savoir, cher professeur, d'après la description qu'en a faite Charles Darwin, est un petit animal faible, affectueux et même obséquieux avec lequel il est très difficile d'entrer en conflit.

De toutes façons, d'après le témoignage de l'ancien commissaire Roy Paredes, un homme très violent mais doté d'une enviable harmonie intérieure qui lui a permis d'atteindre l'âge de cent quatre ans sans avoir jamais été battu par personne, Abel Grim n'abandonna pas pour autant son frère jumeau à la dérive. Au contraire, il s'enferma presque jusqu'à l'aube sous le chapiteau pour s'y entretenir avec le redoutable gaucho Pancho Lancaster, un chasseur de primes qui châtrait les chevaux avec ses dents et faisait du trapèze sans filet. Là, après un diagnostic approfondi de la réalité psychosociale des cirques d'alors (il serait d'ailleurs intéressant que vous jetiez par vous-même un coup d'œil à ce document, extrait des mémoires abandonnées dans sa fuite par l'avaleur de sabres sicilien[12]), tous deux décidèrent que Rosita Hepaminondas était la mieux placée pour suivre la trace de Caïn Grim et ramener au bercail l'irascible jumeau égaré, qu'il ait ou non récupéré les honoraires du mois de janvier

dérobés par Zino le Frisé.

À propos du gaucho Pancho Lancaster, très estimé docteur, vous-même, dans votre merveilleuse dernière lettre, faites de façon voilée allusion à la relation sentimentale et professionnelle très tourmentée – un trapèze au milieu et pas de filet – qu'il a eue avec le tondeur de moutons Antonio Curtis, jusqu'à leur séparation définitive à la date fatidique du 13 juillet 1947, durant les fêtes de marquage et de castration – ou yerras comme on les appelle ici – organisées dans l'hacienda du caudillo Genaro Kelly. Je regrette de devoir vous contredire, estimable docteur et professeur, mais l'allusion que vous faites, à la fois à l'audace supposée du numéro de trapèze, et à la férocité et la rudesse de Pancho Lancaster comme châtreur légendaire de moutons et de jeunes bovins sauvages, n'était plus guère pertinente en 1947. (L'une des raisons pour lesquelles je garde en mémoire cette année historique est très personnelle, car c'est en décembre 1947 que j'ai dû renoncer à me rendre à la fastueuse cérémonie au cours de laquelle vous avez été nommé docteur honoris causa de la Chaco for Ever University of Resistence.) Je dirais même qu'en 1947, Pancho Lancaster était déjà en pleine décadence physique, refusant absolument de prendre sa retraite, alors qu'il était déjà atteint de la névrose incurable connue sous le nom de "vieillesse inacceptable".

Durant longtemps et avec une dévotion bien partagée, les habitants de la région ont gardé le souvenir de l'action dépourvue de toute gloire dont ce jour-là, durant la grande fête de Genaro Kelly, le trapéziste vétéran fut le protagoniste. Sans aucun doute, cela fut une tentative aussi émouvante que pathétique pour démontrer à l'exigeant Antonio Curtis que lui, Pancho Rashomon Lancaster Moreira, était toujours, à cent lieues à la ronde, le meilleur châtreur de Patagonie. Cependant, sous les regards insupportablement moqueurs des amis de Genaro Kelly, notre homme dut supporter héroïquement l'humiliation que lui infligea un taurillon Hersey de deux ans, de telle façon qu'il est impossible ne pas en sourire. L'histoire de cet incident – magnifiquement racontée par Antonio Curtis en personne dans un petit joyau de la littérature créole de la province d'Entre Rios[13] – montre qu'après avoir renversé le taurillon dans les herbes et lui avoir fait subir la double opération de déchirer avec ses dents d'abord le scrotum puis de planter ses canines dans les testicules, l'animal se releva fou de rage et partit au galop se perdre dans les lointains pâturages, le dentier de Pancho Lancaster accroché à ses couilles. Et ce fait, qui peut vous sembler, professeur von Klatsch, un détail mineur, eut aussi pour conséquence la fin brutale de sa vie d'acrobate, car le numéro qui maintenait en haleine le public était celui où

Pancho Lancaster, pendu au trapèze par les pieds, maintenait Antonio Curtis accroché au bout d'une corde de huit mètres de long qu'il tenait de façon téméraire entre ses dents. C'est-à-dire que grâce au noble taurillon de Genaro Kelly, Antonio Curtis comprit que Pancho Lancaster n'avait plus grand-chose à partager avec lui et que l'heure décisive avait sonné où les sentiers bifurquent. En d'autres termes, Antonio Curtis avait totalement perdu l'indispensable confiance qui doit exister entre deux artistes lorsque l'un dépend de l'autre. Mais ceci est une autre histoire qu'il ne vaut pas la peine d'approfondir professeur, car elle ne ferait qu'ajouter une dose de confusion a posteriori, qui nous éloignerait inutilement du retour de Caïn Grim dans l'orbite de son frère et des nombreux exploits réussis par le duo musical. En particulier celui, jamais répété par aucun artiste de leur temps, de gagner le très prisé Quirquincho de Oro au Festival du sifflet de Belho Horizonte, et quarante jours plus tard, le Chiripá d'Argent pour les meilleures voix du Concert d'été pour charango libre à Saint-Paul, Minnesota, où les jumeaux Grim durent affronter sans avoir été prévenus une douceâtre composition country faite par Juan de Dios Wayne veuf Silver, connue en espagnol comme Je te donnerai de la luzerne au petit-déjeuner seul avec à toi à l'aube dans l'étable, oh ma jument et dont fort heureusement personne ne se souvient. De sorte que j'arrête ici, mort cher renommé ami docteur von Klatsch, les réflexions élaborées à cet effet. En attendant, espérant sincèrement que la prothèse en bois de l'héroïque Strogoff soit bien ajustée et qu'aucun obstacle ne viendra s'opposer à ce merveilleux métier, je me permets de vous envoyer mon admiration la plus manifeste,

Professeur Orson C. Castellanos

LETTRE N° 7

Cher professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Vénérable maître et ami,

Une fois encore trente-cinq jours et leur suite de nuits obscures ont dû s'écouler avant que votre lettre tant attendue n'arrive entre les mains de Miguel Strogoff avant de finir dans les miennes. Comme votre infaillible mémoire de chroniqueur s'en souvient sûrement, après le désagréable incident dont le facteur, ou the postman, comme persiste à l'appeler Emerson Miteux pour se

targuer d’un cosmopolitisme hors de mise, a été victime d’une orque, myope de toute évidence, incident qui a entraîné la perte regrettable de son extrémité inférieure droite, ce noble fonctionnaire des Postes a pu poursuivre son importante mission grâce à la jambe de bois de style Louis XVI à terminaison palmée confectionnée avec un soin particulier par Noé Azpegoitía, le menuisier des pompes funèbres de Tortitas.

À dire vrai, magnanime professeur, et comme pour démontrer que même dans ces solitudes australes la vie est un interminable capharnaüm de douloureuses coïncidences, les mauvaises langues du coin utilisent les mêmes termes pour qualifier la démarche de Miguel Strogoff que ceux employés pour celle de nos héros, objets de tant de nos nuits blanches, les incomparables jumeaux Grim, et osent prétendre que le loyal facteur a une démarche calme et trépidante.

Quand, à l’occasion de mon avant-dernière livraison postale, les gauchos qui fréquentent la pulpería ont décidé d’expulser ce fonctionnaire diligent, les mains attachées dans le dos pour l’empêcher d’abîmer ce bijou orthopédique en s’obstinant à tenter d’arracher sa terminaison natatoire, le Gros Concertado – cet individu, comparable au détestable Provisorio, vit dans l’amertume les jours paisibles de nos contrées (le gouvernement de transition démocratique lui a confié la mission de nous expliquer que nous passions de l’atroce silence imposé par la dictature au libre arbitre, c’est pourquoi nous lui avons donné ce surnom), le Gros Concertado, disais-je, avait décidé que la meilleure solution était de le jeter sans tarder dans les eaux diaphanes et originelles du golfe de Penas.

Avec quelques personnes providentiellement présentes sur les lieux, parmi lesquelles votre humble serviteur, nous avions l’intention de faire remarquer que les eaux paradisiaques du golfe étaient prises par les glaces depuis trois jours mais nous n’avons rien dit. D’abord parce que c’était évident et ensuite parce que depuis quelque temps le Gros Concertado s’est mis en tête d’accuser de fondamentalistes islamiques tous ceux qui le contrarient. Et voilà pourquoi, mon très illustre ami, à cause du zèle qu’il déploie pour appliquer les instructions reçues par radio, nous sommes depuis quelques mois dans la pénible obligation de fixer nos boutons à la colle forte car, dans un élan d’orgueil occidental et chrétien, il a décidé d’infliger un blocus économique et commercial à la barque de Panchito Feres, le sympathique Palestinien qui nous approvisionnait en fil, boutons et caleçons de flanelle garantie irrétrécissable.

“Garde la tête froide mais les roupettes au chaud”, conseille Feres en déployant

les pièces de sa prodigieuse lingerie.

Suivant les ordres du Gros Concertado, les gauchos cruels et sans pitié se sont réunis sur la paisible plage de galets. Certains ont protesté car des pierres coupantes traversaient leurs espadrilles mais personne n’a épargné ses efforts quand il a fallu balancer Miguel Strogoff en le tenant par les bras, le fond de la culotte, la jambe humaine et la jambe de bois pour le jeter sur la surface durcie par le gel.

Miguel Strogoff a rebondi trois fois sur la glace avant de glisser avec une douceur sublime vers la colonie d’éléphants de mer qui, avant l’arrivée tapageuse des gauchos, s’abandonnaient aux profondeurs de la sieste. Ces mammifères informes ont contemplé la glissade du fonctionnaire des Postes sans cesser de bâiller, d’agiter leurs moustaches et leurs défenses non sans quelques démonstrations d’agacement quand les pierres lancées par l’insensible populace sont venues rebondir sur leur corpulence, disons flasque.

Quel spectacle, ô maître bienveillant, que celui de Miguel Strogoff glissant comme un mythique dragon des glaces. La prothèse natatoire traçait des signes énigmatiques sur la surface gelée. Parfois, il lâchait un court instant la sacoche du courrier, proférait quelques mots, peut-être des phrases d’adieu fraternel qui, bien que couvertes par le vacarme de la populace, ne ternissaient en rien son épopée, puis rattrapait sa sacoche avec les dents et continuait à ramper vers le Comodoro Brisemenu, la vedette qui nous relie au monde pendant nos éternels jours d’hiver.

Trente-cinq jours plus tard, vénérable maître, Miguel Strogoff est revenu de la même manière.

L’équipage du Comodoro Brisemenu lui a donné l’élan de départ mais, nous le savons, la vigueur des hommes de mer ne connaît pas de mesure et le courageux facteur est passé comme un éclair bleu devant les éléphants de mer, les phoques, les morses et autres animaux aux mœurs polaires totalement déconcertés avant de venir se fracasser contre la digue naturelle construite par les castors du Baker, nos voisins, une espèce semblable à celle de Gualeguaychú que vous avez étudiée avec tant de rigueur dans les deux tomes de votre Étude odontologique du castor de Gualeguaychú : un animal incisif[14].

Transporté dans la pulpería sur un ordre express du Gros Concertado, nous avons

réussi à lui ouvrir la bouche au bout de deux heures, non sans quelque dommage pour ses dents, pour avoir accès à la sacoche du courrier tant attendue et finir de la dégeler à l'aide d'un fer à repasser. Après quoi, tandis que je m'adonnais à l'immense plaisir de lire votre missive, Miguel Strogoff décongelait près du poêle à l'intérieur d'un tonneau pour ne pas mouiller le sol.

Votre lettre si joliment écrite sur papier kraft m'a aussitôt conduit à deux importantes conclusions : a) la sacoche du courrier est effectivement imperméable ; b) vous êtes, cher et admirable ami, non seulement un remarquable chef spécialisé dans la cuisine frugale mais aussi un passionné de sauce tomate. Cela m'a été révélé par deux petites taches rouges symétriques qui, malgré le voyage long et mouvementé, gardent l'arôme du laurier et de notre Pomarola* nationale.

Mais trêve d'élucubrations, aussi affectives soient-elles. Le travail nous attend, répondons à son appel avec une humilité socratique.

La séparation que, fidèle à la dualité de leur nature, les jumeaux Grim ont doublement maintenue est curieusement inquiétante. Mes récentes enquêtes auprès des gauchos de Palena indiquent effectivement que Caïn Grim s'est enfui de la porcherie où les journaliers brutaux de don Genaro Kelly l'avaient enfermé grâce à l'aide d'Antonio Curtis, ni plus ni moins.

Le jeune artiste du trapèze commençait, semble-t-il, à se méfier des capacités dentaires du gaucho Pancho Lancaster mais cela n'avait rien à voir avec les événements survenus dans l'estancia de don Genaro Kelly si bien racontés dans votre superbe lettre. Pareille méfiance, selon les mauvaises langues de Palena, été née l'après-midi où le cirque Les Aigles humains donnait une représentation dans l'estancia de don Benigno Mengele, un courageux éleveur d'origine allemande qui avait su se faire aimer des gauchos obtus. Son insistante manie de vouloir mesurer les crânes avec une vis millimétrique l'avait rendu sympathique bien qu'il n'ait jamais offert de béret à personne.

À cette époque-là, ils faisaient leur numéro de trapèze à trois : Pancho Lancaster, Antonio Curtis et un certain Juanito Weissmüller, un artiste excentrique qui fuyait visiblement ses congénères et ses collègues, préférant s'entretenir pendant des heures avec une naine noire et poilue, très différente de l'autre naine, digne d'éloges celle-là, chargée de ramasser les couteaux lancés par Fajardo le Démoniaque dans l'inoubliable Cirque créole des frères Podestá.

À ce propos, permettez-moi une ellipse, ô maître plein d'abnégation : Fajardo le Démoniaque a fini ses jours de gloire artistique dans ces contrées du bout du monde. Tout avait commencé au cours d'un spectacle de bienfaisance au cours duquel, à cause d'un Parkinson gênant bien qu'imperceptible, les vingt-quatre couteaux lancés les yeux bandés atteignirent leur cible, à savoir le corps du gaucho qui s'était porté volontaire pour participer à ce numéro où les couteaux étaient censés l'entourer. Après cet incident longtemps critiqué par le public, Fajardo le Démoniaque prit la fuite et, aux environs du glacier Perito Moreno, tomba sur un avant-poste de quakers. Décidé à commencer une nouvelle vie, il se joignit à eux, disons plutôt à elles, et se consacra à l'art prophylactique de la circoncision. Je n'ai malheureusement jamais rencontré un seul quaker susceptible de témoigner du talent de cet artiste extraordinaire.

La naine noire et poilue, tourment de Juanito Weissmüller, ne faisait rien, si le fait de pousser des cris hystériques n'est pas considéré comme une expression artistique. Mais trêve de divagations qui vous font perdre un temps précieux et requièrent de votre part une attention imméritée. Revenons à cet après-midi dans l'estancia de don Benigno Mengele où tout était prévu pour qu'Antonio Curtis réalise un triple saut périlleux sans filet et à vingt mètres du sol. Le numéro devait se dérouler comme suit : Antonio Curtis et Juanito Weissmüller montaient sur un trapèze, Pancho Lancaster sur un autre. Antonio Curtis glissait le long des bras de Juanito Weissmüller, la tête en bas et accroché au trapèze par les jambes pour prendre l'élan nécessaire avant de se lâcher, de faire les trois pirouettes du triple saut périlleux et d'être rattrapé par les mains fermes de Pancho Lancaster qui l'attendait, lui aussi, la tête en bas. Tout se déroula comme le trapéziste l'avait soigneusement prévu jusqu'au moment où Antonio Curtis découvrit, pendant sa seconde pirouette, que Pancho Lancaster ne tendait pas vers lui des mains responsables prêtes à recevoir les siennes mais les avait dans la bouche. En effet, ami plein de sagesse et de perspicacité, Pancho Lancaster replaçait son insouciante prothèse dentaire obligeant ainsi Antonio Curtis à rater sa première pirouette en l'air, à rater l'ensemble du saut périlleux et à gesticuler comme un beau diable pour chercher les mains de Juanito Weissmüller qui ne l'attendaient pas elles non plus car cet irresponsable se balançait nonchalamment sur son trapèze en observant d'un œil ravi les allées et venues de la naine noire et poilue vendant des rillons de porc aux spectateurs.

Au bord de la catastrophe, Antonio Curtis s'agrippa à la première chose qui lui tombait sous la main, l'entrejambe de Juanito Weissmüller, en l'occurrence. L'homme poussa un cri déchirant, équatorial, sauvage, africain, d'après les

gauchos imperturbables qui mirent à profit l'échec des trapézistes pour se livrer à leur passe-temps préféré, à savoir lancer des insultes, des pierres, des bouteilles, des bouses de vache, des boleadoras et des poignards à double tranchant.

Comme vous pouvez en juger, mon très cher ami, la méfiance justifiée d'Antonio Curtis est antérieure à la nuit tragique du 13 juillet 1947, journée mondiale du sirop pour la toux selon l'infaillible éphéméride de l'almanach Bristol. Permettez-moi donc cette cardinale et fraternelle divergence.

Mais faisons maintenant un nouveau flash-back comme dit toujours ce crétin d'Emerson Miteux quand il veut jouer les cinéphiles et revenons à l'estancia de don Genaro Kelly. Là, Caïn Grim, le nabot, notre admirable Caïn Grim, écoutait la tête basse son frère Abel déclamer lamentablement sa romance en s'accompagnant d'infâmes accords de guitare et de coups de pied dans le bombo legüero qui gisait sur la scène.

Étant donné sa personnalité et son naturel enclin à des silences mystiques, il se blottit dans le coin le plus sombre de la porcherie, prêt à ruminer sa peine ainsi qu'un trognon de choclo* délaissé par les porcs. C'est ce à quoi il s'employait quand il sentit un pied amical heurter ses côtes et, levant les yeux, il découvrit le charmant visage baigné de larmes d'Antonio Curtis.

Bienveillant, généreux et toujours compatissant, Caïn Grim lui demanda ce qui lui arrivait, quel injuste chagrin dessinait ce rictus de martyr sur son visage d'ange, quelle injustice infâme sculptait les marques de la douleur sur ce minois né pour les bonheurs princiers.

— Ces fils de pute ont mis du putas parió* dans le chimichurri* ! dit alors le jeune éprouvé en avalant sa morve.

Comme un prince blessé laisse tomber son mouchoir de soie, Antonio Curtis lui jeta un bout de viande grillée que le nabot, avec la délicatesse propre à ceux qui se sentent concernés par la douleur des autres, avala sans mâcher et ses yeux se remplirent également de larmes.

— Ça arrache la gueule, assura-t-il avant de se mettre à courir vers le ruisseau le plus proche.

Cher professeur, ce que j'ai pu découvrir quant à la mystérieuse fugue de Caïn

Grim et à l'aide inespérée qu'il reçut d'Antonio Curtis s'arrête là. La suite m'a été racontée par mon informateur, Moule de la Pampa dont j'ai déjà fait mention, c'est pourquoi je vais adopter votre mesure proverbiale et classer cette information dans la rubrique des témoignages à confirmer.

Selon le susnommé Moule de la Pampa, cette nuit-là Caïn Grim parcourut environ cinq kilomètres au galop jusqu'au moment où la fatigue lui fit découvrir qu'il avait oublié le cheval et où les brûlures lancinantes dues au putas parió qui lui tiraillaient les tripes lui conseillèrent de s'arrêter pour boire. Après s'être abreuvé à quatre pattes pendant plus d'une demi-heure, il découvrit qu'il n'était pas seul : Antonio Curtis l'avait suivi et ils savourèrent ensemble la cristalline magnificence d'un ruisseau. Après quoi les deux hommes s'étendirent sur la pampa altière pour contempler les étoiles en se tenant la main, coutume gauchesque par excellence, lapsus filial dans la dure vie des pionniers qui permit au jeune Antonio Curtis d'ouvrir son cœur et de confesser l'amour qui lui dévorait les entrailles.

Il était follement amoureux de la naine noire et poilue et la certitude que Juanito Weissmüller jouissait injustement des faveurs de ce laideron le tenait au bord du suicide. Avec des hoquets de consternation, Antonio Curtis ajouta que le fait de rester sans nouvelles de Pancho Lancaster rendait sa douleur d'autant plus insupportable et corrosive car depuis le malheureux incident survenu dans l'estancia de don Benigno Mengele, l'autre acrobate s'était volatilisé.

Comme vous l'avez sans doute déjà remarqué, maître plein de sagesse et ami avisé, il est fort possible que cette confession nocturne ait inspiré quelques années plus tard à Caïn Grim son étrange et inquiétante Pavane pour une infante velue dont je ne peux me défendre de retranscrire à votre intention les derniers vers :

Ma capillarité me tracasse

À l'arrière du bateau, la poupe

Pas de cheveux dans la soupe

Et chaque chose à sa place.

Je tremble d'émotion devant les fulgurances de cette poésie que je qualifierai de caïnesque, mon vénérable maître, et suis pris en même temps d'une juste

indignation à l'idée que deux ans plus tard, pour être exact le 13 juillet 1949 – journée internationale de la polenta – à Guadalajara, Jalisco, ce félon d'Abel Grim tenta publiquement de se faire passer pour l'auteur de la Pavane pour une infante velue.

Comme vous le savez, très cher docteur Castellanos, les jumeaux Grim avaient été engagés dans le show mexicain de Tony Sarabia et la banda de Moebius, un groupe de mariachis qui servit plus tard de support esthétique au "théâtre panique" d'Arrabal car, à la moindre réprobation, Tony Sarabia et les Moebius se mettaient à tirer sur le public. Parmi ces mélomanes infâmes Abel Grim se sentait à l'aise, il était pour ainsi dire dans son jus, mais l'esthétisme primitif de ces musiciens de province était une souffrance pour l'esprit sensible de son frère Caïn. Néanmoins – bénies soient les muses protectrices –, le génie du nabot ne se laissa pas décourager et donna très rapidement ses plus beaux fruits.

Pendant leur séjour à Guadalajara, les jumeaux Grim occupaient la vaste et confortable entrée du garage de l'hôtel Sheraton, habitation qu'ils quittaient à l'aube avec une promptitude spartiate pour éviter les jets d'eau froide utilisés par les employés pour célébrer le début de la journée. Dans ces dépendances si représentatives de l'american way of life, le petit Grim écrivit son unique œuvre post-moderne, le célèbre Corail humide appelé aussi Augusta prostática dont je dois absolument vous rappeler les vers du quatorzième mouvement :

Mieux vaut laisser aux oubliettes

L’eau que tu ne dois pas boire

Arrière bouteille coquette !

Évitons la douleur au pissoir.

Le nabot Grim, guide éminent et cher ami, reçut cette nuit-là des confessions plus émouvantes et plus importantes encore d’Antonio Curtis. Entre deux hoquets dramatiques, il lui raconta que la naine noire et poilue n’était pas fanatiquement fidèle à Juanito Weissmüller et qu’il soupçonnait même une certaine affinité indécente entre elle et Carloto Heston. En effet, avec une familiarité bien cavalière, ce vieillard sénile disait en parlant d’elle “mon monde, ma planète”. Enfin, au paroxysme de la douleur, Antonio Curtis lui confia que Pancho Lancaster, don Juan de Dios veuf Silver, le motard Esteban Mac Cuín, son frère Abel et les quatre-vingt-six recrues du Régiment des hussards de la patrie dont les manœuvres avaient coïncidé avec la tournée en Patagonie du cirque Les Aigles humains avaient été vus sortant de manière individuelle, furtive mais néanmoins douteuse, de la roulotte de la naine noire et poilue au rythme préoccupant de tous les quarts d’heure.

Après cette nuit de confidences déchirantes, le petit Grim et Antonio Curtis se quittèrent sur une rude accolade d’hommes et de gauchos qui se prolongea deux bonnes heures dans l’ombre sévère d’un ombu. Le jeune et malheureux trapéziste retourna à l’estancia de don Genaro Kelly l’esprit soulagé, débarrassé de sa rancœur et prêt à tordre le cou de la naine noire et velue.

Ignorant les cruels gauchos qui se délectaient en lançant des injures en plusieurs langues, croate, mapuche, gallois, galicien et italo-lombard invariablement destinées au patron, ce brave don Genaro Kelly qui dansait depuis trois heures son malambo sous la pluie, il s’approcha des grilles fumantes sur lesquelles on faisait cuire les centaines de rognons blancs obtenus après avoir châtré les bêtes toute la journée. Il en mit une paire sur un morceau de galette cuite sous la cendre et fut aussitôt pris d’une nouvelle crise de larmes. Il avait encore une fois touché à la bouteille de chimichurri très chargé en putas parió et c’est peut-être pourquoi il ne put voir le spectacle blâmable du patron dansant avec la naine noire et poilue.

D’après Moule de la Pampa, ils dansaient une triste parodie de malambo car don Genaro ne suivait pas le rythme, ne marquait pas le traditionnel crescendo à coups de boleadoras mais avec le bout d’un ridicule parapluie écossais ; quant à la naine, c’était encore pire : elle frappait le sol du dos de ses mains velues.

Grim le nabot, par contre, ne revint que trois mois plus tard, comme nous le savons. Où se trouvait-il pendant ce temps-là ? Voilà l’inconnue, estimable et cher ami.

La confession d’Antonio Curtis était-elle trop dure pour sa sensibilité ? Cherchait-il, disons la lumière ? Moule de la Pampa assure en effet que pendant tout ce laps de temps il était chargé d’allumer et d’éteindre les réverbères de Punta Arenas. La Patagonie me fournira-t-elle une réponse à cet insondable mystère ?

Ami tolérant et attentif, j’ai l’impression de m’étendre trop longuement sur le sujet, aussi, pour me préparer à mettre des points de suspension à cette correspondance continentale, je me permets de vous rapporter quelques menus détails sur la vie simple de mon entourage : mes mécènes, la Coopérative des apiculteurs du Baker, m’ont remis les provisions correspondant au mois dernier, deux sacs de luzerne sèche et un petit tonneau de miel qui, si vous me permettez cette métaphorique digression, rendront mes incertitudes moins amères. Noblesse oblige, cher docteur Castellanos, je vous remercie d’avoir fait mention de mon titre de Docteur honoris causa décerné par la Chaco Forever University of Resistence, récompense en aucun cas aussi méritée que le Cum Laude que vous a attribué avec tant de discernement l’Université catholique pontificale de Roubignolon del Obispo, cette ville idyllique des confins où je n’ai pu me rendre, étant à l’époque trop occupé par l’édition revue et corrigée de votre formidable et dramatique roman de guerre intitulé Les militaires et la syntaxe : une bataille perdue[15].

Très cher ami, je suis parfaitement d’accord avec vous sur la nécessité de récompenser sans délai ces deux serviteurs publics, ces maîtres en matière de communication qui rendent possible notre échange intellectuel. Roswell Aldao et Miguel Strogoff doivent recevoir une aide quelconque afin d’avoir la possibilité de se connaître avant qu’il ne soit trop tard. En effet, la populace cruelle et néfaste de la contrée s’obstine à voir dans la jambe de chair du facteur une gêne pour le talent natatoire de sa jambe de bois et propose au Gros Concertado un plébiscite pour décider du moment où ils vont l’amputer. Nous pourrions peut-

être les inscrire pour qu’ils puissent faire une croisière dans les eaux paisibles de la mer Égée où, comme chacun sait, n’importe quel jobard peut rencontrer une ex-première dame nord-américaine. Un détail de ce genre changerait totalement la vie de ces deux jeunes gens. En conséquence, j’accepte votre proposition d’écrire à l’Organisation des États américains, cette magnifique école de secrétariat où nos notables apprennent la sténographie, la dactylographie, les massages et les techniques de relaxation, matières qui, plus tard, servent de manière indiscutable au développement de nos peuples.

Pour finir, ami plein de sagesse, je voulais vous faire part d’une réflexion à propos de l’intérêt, disproportionné à mon sens, accordé par Charles Darwin au mandrill de Minas Gerais. Vous devez savoir, cher maître, que lors du passage du biologiste anglais dans la région, il fut victime d’une forte conjonctivite et ne put donc se pencher sur la remarquable faune autochtone parmi laquelle on peut distinguer des animaux intéressants : le “monogame”, primate ennuyeux et détesté de tous ; le “rouéssignol”, oiseau palmipède au chant lamentable ; l’espiègle “ornitorinolaryngologiste”, oiseau minuscule qui pond des œufs dans les yeux, les oreilles et la gorge, ou “l’octopus dei”, un céphalopode non comestible du fait de son caractère enclin à la pitié et à la contemplation.

Recevez l’expression de ma plus haute considération avec mes salutations distinguées.

Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 8

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Cher professeur de mes pensées,

Vous n’imaginez pas l’émotion que j’ai éprouvée en lisant vos descriptions si instructives et dépouillées de l’accident dont a été victime votre postman heroe – ainsi que l’on nomme sur les lointaines côtes de Terre-Neuve les facteurs qui perdent leurs jambes entre les mâchoires d’un orque –, et en imaginant l’allure et la prestance avec lesquelles il porte sa jambe en acajou sculpté style Louis XVI, sans que rien ni personne n’ait pu abattre ou entailler son admirable vocation postale.

Nous y avons réfléchi en silence avec Roswell Aldao qui, pure coïncidence, est lui aussi en convalescence, se remettant de la pneumonie contractée suite à son contact avec la dernière enveloppe de papier kraft que vous avez envoyée et qui gardait des traces importantes de la violente tempête de neige qui a frappé Punta Arenas il y a environ vingt-cinq jours.

Je suis sûr que l’agressivité de ce puissant microclimat a surpris mon ami alors qu’il ne portait pas le passe-montagne bleu ni les jambières grises et l’écharpe rouge qui auraient été indispensables pour se protéger du froid terrible émanant de l’envoi postal de Patagonie.

Au fait, cher docteur von Klatsch, je ne peux m’empêcher de penser qu’il ne serait pas mauvais pour mon protégé Roswell d’être équipé de l’un de ces puissantes motoneiges avec une radio grandes ondes pour écouter le bulletin météo et connaître les dernières évolution du climat patagon à cinq heures du matin, heure à laquelle, admirable ami dévoué, vous avez l’habitude de glisser vos lettres dans l’enveloppe.

Hier, quand je suis passé chez Roswell Aldao, j’ai accepté sa chaleureuse invitation et suis entré à l’intérieur du gigantesque collecteur d’égout où il vit, et même si j’ai pu constater que de sa chambre à coucher il jouit d’un beau panorama dominé par une montagne de sacs en plastique, de ferraille, de matelas éventrés, de boîtes de conserve et de bouteilles de la décharge de Mosquitos, je l’ai pourtant trouvé visiblement déprimé et découragé face à une réalité qui ne laisse point de place à ses rêves. Finalement, après bien des détours, il a fini par

m’avouer qu’il ressent depuis un certain temps la forte envie d’émigrer en Europe pour se perfectionner dans ce qu’il a toujours rêvé d’être : un chiffonnier du premier monde, une sorte de Mad Max qui aurait un libre accès aux puantes décharges atomiques de France et d’Allemagne, où l’on peut trouver aussi bien quelques grammes de plutonium à offrir aux enfants qu’une petite salière remplie de poudre d’anthrax très utile dans les travées du Conseil de sécurité de l’ONU, ou un petit flacon de bioxyde de deutérium à revendre dans un bordel de Hambourg.

Cependant, cher docteur von Klatsch, nous savons tous que les sévères dispositions de l’Europe xénophobe empêchent l’entrée de visionnaires tels que Roswell ou le malheureux Miguel Strogoff, à moins qu’ils y entrent subrepticement en descendant l’Amazone depuis Manaus. J’imagine déjà l’une de ces rapides et confortables embarcations munies d’un moteur hors-bord de quarante chevaux, avec trois vaches et un chien de garde qui donne l’alerte dès qu’il voit un imbécile de milico* brésilien sur la rive, des embarcations capables de filer jusqu’à l’océan Atlantique et de mettre ensuite le cap droit sur les côtes portugaises de Póvoa de Varzim, où il convient de débarquer après le coucher du soleil, à cette heure crépusculaire où les libertins de cette localité, après avoir ôté les strings portés durant la journée, les mettent à sécher sur leurs superbes balcons en azulejos et s’adonnent au rituel de la soûlerie au vinho verde, jusqu’à s’écrouler ivres morts, les veines plus remplies d’alcool que de sang.

Je me vois ici obligé de suspendre brièvement notre récit, car Roswell Aldao m’a momentanément transmis sa dépression ainsi que quelques sympathiques parasites sauteurs, ce qui m’amène à penser, cher ami grégaire, que l’indignité avec laquelle nos compatriotes sont reçus sur le continent décrépit, mériterait un rapport sévère devant les Nations unies, où nous leur rappellerions opportunément tous ces Européens entrés illégalement sur notre continent à partir du 12 octobre 1492.

Vous semble-t-il pertinent, cher docteur von Klatsch, de faire passer notre colère par ce canal ? Donneriez-vous tout son prestige à ce document en y apposant votre signature ? Je pense qu’il serait également nécessaire d’en remettre une copie au sympathique garçon basané qui distribue en toute innocence le café que nous produisons dans les réunions du Conseil de sécurité de l’ONU.

Bien, cher professeur, alors que je venais de passer six heures à essayer de raisonner en pure perte Roswell Aldao afin qu’il renonce à ses projets

migratoires, me sont fort heureusement revenus en mémoire de merveilleux vers de Caïn Grim, fort bien tournés et providentiellement dédiés à son oncle Roswell Delano Grim, écrits pour un charango parnassien et la guitare acoustique du frère absent, et que je lui ai récités tout simplement a capella, à l'entrée du collecteur d'égout :

Roswell de partir pour l'Europe il n'est plus temps.

Bien triste est l'homme qui dans la fleur de l'âge

De cueillir les fruits de la vie toujours attend.

De l'existence les biens et les hommages,

Ne nous arrivent que lorsqu'il n'est plus temps.

Restez donc, Roswell… et montrez du courage.

Comme la poésie est irrationnelle et quel effet ne produit-elle pas sur l'esprit rationnel d'un bon sauvage ! En effet, estimé docteur von Klatsch, mon protégé non seulement a renoncé à son aventureux voyage transocéanique mais encore, pour éviter de futures tentations, a rejeté dans la décharge le passeport périmé qu'il y avait trouvé et a raccroché au clou le sac en toile de serpillière où il pensait mettre ses effets.

Ce geste m'a rassuré et j'ai pu dès lors rentrer à la maison pour m'occuper de ce qui fonde notre relation : les jumeaux Grim.

Je déduis de votre missive, docteur de mon cœur, que vous êtes fort inquiet de connaître le sort de Caïn Grim lancé à la folle poursuite de Zino le Frisé, l'avaleur de sabres sicilien, qui contrairement à l'exaspérant nabot subjugua le public stupéfait des Mines de Cuñapirú, de retour d'une longue cavale qui prit la forme d'une tournée dans l'État du Río Grande do Sul, alors qu'il pensait ne plus avoir personne à ses trousses.

En effet, illustre docteur von Klatsch, le journal Zero Hora de Porto Alegre daté du vendredi 4 août 1929 raconte que ce garçon à l'ensorcelante chevelure dorée fascina les Brésiliens de cette infâme décade, non seulement en se livrant à la téméraire démonstration d'avaler jusqu'à la poignée un cimeterre courbe de Bornéo tout en battant de ses pieds la mesure d'un vertigineux malambo des

Andes, mais encore en pratiquant l'art de perdre connaissance par l'application d'un retentissant coup de boleadoras entre les deux yeux. Ce fut précisément au cours de la représentation de ce sombre vendredi de 1929 que le malheureux Sicilien reçut la visite de Caïn Grim, alors qu'il gisait sur la scène, victime d'un évanouissement aussi profond qu'explicable devant le public stupéfait des Mines de Cuñapirú.

Avec vigueur et détermination, le petit Caïn Grim s'agenouilla près de lui, lui vida les poches et se remboursa les honoraires des trente et un jours de spectacle que Zino le Frisé lui avait dérobés, plus les sommes versées à la Banque de protection sociale, les intérêts et amendes correspondants, augmentés de la taxe de 10 % prévue par la loi sur la retraite des artistes de cirque et de variétés qui s'applique aussi aux mineurs.

Le petit Caïn Grim était justement en train de procéder à cette ultime déduction lorsque l'avaleur de sabres sicilien commença à retrouver ses esprits et à pousser des cris de protestation. Fort de la longue expérience qui lui avait toujours permis de résoudre les situations scéniques les plus imprévues, Caïn salua d'une sobre révérence le public stupéfait des Mines de Cuñapirú, tout en avançant une botte vernie blanche munie d'un éperon en argent terminé en étoile qu'il appuya sur la gorge réduite au silence de Zino le Frisé. Il parvint de cette manière à transformer un inquiétant hurlement en doux ronronnement de chat abyssin, à peine audible à trente centimètres. Mais comme tôt ou tard, tout pied doit bien bouger de place si l'on veut rester vivant, Caïn se dit qu'une bonne façon de faire durer ce moment de violence sourde dont les autres ne devaient pas se rendre compte était de ne pas soulever la botte du cou du Sicilien, d'empoigner le charango et d'exécuter deux ou trois de ses compositions les plus renommées. Et il suivit ce programme. Il interpréta tout d'abord El cóndor pasa, puis Pasan las cigüeñas et enfin El tiempo pasa, un répertoire qui finit par déclencher une insupportable angoisse existentielle collective chez le public stupéfait des Mines de Cuñapirú.

Caïn Grim, qui n'avait pas son pareil pour parcourir les mille et une gammes des états d'âme trouva le moyen de mettre rapidement fin à l'émotion générale et se lança dans la répétition du numéro de boleadoras qu'avait présenté Zino le Frisé, sans atteindre cependant le niveau de ce dernier. Ce qui s'explique, docteur von Klatsch, par le fait qu'au lieu de danser simultanément le malambo des Andes, Caïn Grim fut obligé de réaliser les exercices sans décoller la botte vernie blanche de la gorge du Sicilien, jusqu'au moment où, enfin, il décida de mettre

un terme au spectacle d’un formidable coup de boleadoras appliqué pratiquement sur le même point névralgique qu’avait choisi Zino le Frisé pour s’endormir lui-même la première fois. C’est ainsi, cher docteur von Klatsch que notre payador, égaré par la rancœur et le désir de se venger du dommage infligé par le Sicilien à ses finances personnelles, termina sous les applaudissements triomphaux même si stupéfaits du public des Mines de Cuñapirú et mit un terme à l’exténuante poursuite de Zino le Frisé.

Curieusement, si l’on tient compte de son caractère plutôt ascétique, Caïn Grim eut une réaction de faiblesse et, tel un demi-dieu grec qui s’enivre de vanité et de désir de reconnaissance parmi les mortels, pensa sérieusement, dans la soirée de ce même vendredi noir de 1929, à continuer sa route à travers le Río Grande do Sul avec son numéro de boleadoras. Il aurait sans doute été englouti pour toujours dans l’étrange tourbillon des cirques brésiliens sans l’abnégation de Rosita Hepaminondas, qui le persuada de retourner à son chapiteau originel, pour participer au programme que Tararara Ruas, le directeur artistique des Démons de Sibérie, avait élaboré pour cette année.

Malheureusement, cette relation sentimentale naissante, qui, si elle avait prospéré, aurait évité au nabot irascible les incidents désagréables qu’il dut subir dans les années qui suivirent, dura à peine plus que le temps que l’on mettait à l’époque pour effectuer le trajet entre la frontière brésilienne et Mosquitos. Quatorze jours environ. Sitôt arrivés au chapiteau des Démons de Sibérie, Rosita et Caïn s’insultèrent mutuellement pour une vétille et ne s’adressèrent plus la parole jusqu’à l’automne 1932. Le dialogue fut renoué accidentellement lorsque, par une nuit constellée d’étoiles, tandis qu’il nourrissait de rêves son charango posé sur une assiette émaillée, elle s’assit sur l’échelle de la roulotte pour y brosser, nettoyer, polir et vernir les dents de Pancho Lancaster, jusqu’à ce que, le dentifrice épuisé, elle n’ait d’autre solution que de demander de l’aide à Caïn Grim.!

Bien loin de moi l’idée, très respectable professeur von Klatsch, de vous noyer sous des détails qui n’ont que peu d’intérêt pour notre recherche. Je dois ajouter que je n’ai jamais rien trouvé d’intéressant dans la biographie de Rosita Hepaminondas, excepté sa tendance naturelle à offrir son cœur à tout couple de jumeaux qu’elle croisait en chemin. Quoi qu’il en soit, je dois relever que cette faiblesse pourrait éventuellement, et d’un point de vue anthropologique, nous aider à comprendre le comportement mystérieux et peut-être même pervers de la psyché d’un jumeau lorsqu’il décide de partager une femme avec un frère, voire

avec l’un de ses cousins à elle.

Mais je ne vous retiendrai pas plus longtemps aujourd’hui, docteur von Klatsch de mes pensées. Je sais trop à quel point votre temps est précieux et je sais aussi que vous attendez tout simplement cette lettre.

Pour finir, honorable universitaire, je prends congé de vous avec joie, car la magie a recouvert ce matin les arbres de mon patio ; comme si vous-même en personne leur aviez indiqué qu’en ce lieu demeure le meilleur de vos amis, une bande d’ornitorinolaringologues au plumage vert fantassin s’est posée dans mes paisibles branchages. Dommage que leur seule occupation consiste à conchier les fruits et le sol du patio, sans le moindre égard, comme s’ils étaient venus à Mosquitos rien que pour cela. Mais cela m’importe peu, je vous jure que cela m’importe peu et j’en suis même heureux car l’un de ces petits oiseaux a surpris le batracien fasciste, le Gros Provisorio alors qu’il faisait la sieste la bouche ouverte et, fidèle aux commandements de la nature, a pondu dans ses oreilles, son nez et sa gorge. Et ce qui me réjouit par-dessus tout, au-delà des petits désagréments domestiques, c’est que ces magnifiques oiseaux, reproducteurs émérites, soient aussi un pont pour l’amitié et la tendresse, pour la bonne entente entre deux ambassadeurs des sciences et des arts, deux virtuoses de l’algèbre et de la philosophie, deux cultivateurs silencieux de la théologie et des lettres. Vous êtes l’un d’eux, quant à l’autre, vous le nommerez lorsque vous le jugerez bon.

Bien à vous, et toujours au-delà du froid,

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 9

Cher professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Illustre maître et ami,

Nous avons attendu l’arrivée du courrier dans la plus grande expectative et je dis nous car la foule obtuse des gauchos de la contrée s’était rassemblée hier devant les eaux calmes et diaphanes du golfe de Penas afin de contempler, au milieu des vivats, des exclamations grossières et de quelques cris d’encouragement, les efforts déployés par Miguel Strogoff, ce martyr des communications postales –

ou the postman comme hurle ce crétin d'Emerson Miteux faisant chorus avec les mugissements bovins du Gros Concertado – pour atteindre la rive et échapper à l'incompréhensible colère des éléphants de mer, des phoques et même d'un morse à l'air indéniablement dictatorial, décidés à lui arracher non pas la sacoche du courrier – ces informes mammifères marins sont, on le sait, d'une insensibilité éhontée à l'égard des événements postaux et c'est peut-être pourquoi ils se montrent aussi indifférents à la passion philatélique – mais un morceau de son anatomie.

Miguel Strogoff, véritable martyr de l'entendement qui, au cours de son dernier et agréable séjour dans ces idylliques terres australes, avait été amputé de son unique jambe valide par la foule prophylactique des gauchos afin de la remplacer par une nouvelle œuvre de Noé Azpegoitía, notre concepteur d'éternelles demeures, a dû une fois de plus affronter le destin toujours prêt à s'acharner sur ces humbles membres du service public.

Avant de vous raconter l'arrivée de Miguel Strogoff, permettez-moi, chère alma mater, de faire un nouveau saut en arrière pour vous narrer très brièvement ce qui est arrivé à la dernière jambe valide du dévoué facteur. Pendant son dernier séjour dans la pulpería administrée par Emerson Miteux associé au Gros Concertado, tandis qu'il décongelait dans le tonneau qui est devenu pour lui une sorte de second foyer et l'empêche de mouiller le sol, la foule indolente des gauchos, après avoir écouté ses râles, a commencé à se dire que l'existence d'une seule jambe de bois à terminaison palmée diminuait sérieusement les possibilités natatoires du facteur somnolent. Ces hommes enclins à la réflexion (une caractéristique des gauchos brillamment exposée dans votre Critique de la loquacité dans "Martín Fierro" publiée par vous avec une humilité qui vous honore sous le pseudonyme de Martín C. Castellanos[16]) examinèrent pendant deux minutes le tranchant de leurs lames, piquèrent ensuite de la pointe de leurs coutelas la jambe congelée et réalisèrent une des amputations les moins sanglantes de la chirurgie gauchesque. Après quoi, mettant à profit les effets anesthésiants de l'hypothermie, Noé Azpegoitía entra en action et, sous les ordres précis du Gros Concertado, sculpta dans du bois de chêne une extrémité de style Louis XIV. Un dissident de dernière minute fit remarquer que l'autre jambe était, à l'évidence, de style Louis XVI et que si le mélange des styles convenait aux Français cela pourrait, dans nos contrées austères, entraîner certaines confusions.

Après l'avoir écouté, Noé Azpegoitía ôta son béret, prit un air philosophique

pour gratter sa touffe de poils hirsutes et venir à bout de la proverbiale désobéissance de quelques lentes avant de déclarer : tout cela n’a aucune importance, c’est une affaire entre Louis.

Les extrémités Louis XVI et Louis XIV possédaient la même terminaison palmée, mon cher maître et ami, des palmes trouvées sur le corps des plongeurs et des hommes-grenouilles déposés sur nos plages paradisiaques et nos pittoresques récifs par le généreux courant sans rien demander en échange. Ceci, vénérable maître, m’incite à citer les vers immortels de Caïn Grim :

J’ose déclarer avec audace

Que je dois manger cette tuna*

Car je suis un gaucho tenace

Le canard nage dans la lagune.

Arrière, poésie ! Délivre-moi de tes sortilèges ! Mon cher conseiller et ami, il vous faut connaître cette preuve de l’ingéniosité locale pour l’appliquer le cas échéant dans vos contrées ; peut-être soulagerait-elle les besoins de votre protégé Roswell Aldao. Noé Azpegoitía, aidé par Emerson Miteux, l’Asturien arrivé dans ces contrées australes pour étudier une possible application du guano dans l’industrie du nougat, a doté les deux prothèses d’un système musculaire mécanique très efficace : une jolie petite pièce en forme de S prélevée sur un tricycle d’enfant. Ainsi quand les marins du Comodoro Brisemenu balancent Miguel Strogoff par-dessus bord, il lui suffit de contracter puis de relâcher les cuisses pour engendrer un mouvement régulier et rythmé, assez pratique quand il est dans l’eau mais un peu incommode quand il doit glisser sur la couche de gel hivernal recouvrant le scintillement de la mer du golfe de Penas, comme cela s’est produit à son arrivée.

Heureusement, l’indomptable facteur a les ongles très durs et, en griffant la glace telle la chatte sur un toit de zinc brûlant, il a réussi à éviter les odieux mammifères marins sans trop de dommages si ce n’est une insignifiante morsure à la fesse droite qui, soit dit entre nous, lui fait légèrement donner de la bande à bâbord.

Cela a fort heureusement permis à Miguel Strogoff de ne pas finir au beau milieu de la furie rongeuse des castors du Baker mais sous les coups de bec affolés des

cormorans, vilains oiseaux s’il en est, exhibitionnistes dévergondés qui passent leurs journées les ailes ouvertes, découvrant ainsi leur intimité emplumée et faisant obstacle au souffle mélancolique des brises polaires.

Plus tard, tandis que la populace cruelle le fourrait dans son tonneau habituel pour le faire décongeler sans mouiller le sol de la pulpería, je me suis placé à distance respectueuse des regards torves réservés par les gens d’ici aux hommes d’esprit. Ils préfèrent s’adonner à leurs penchants ludopathes et jouer à la taba* mais, comme ils ignorent les règles de ce sport castillan, ils suivent les conseils d’Emerson Miteux et ont remplacé l’innocent astragale bovin jeté en l’air en pariant à grands cris qu’il tomberait “pile” ou “face” par une écoutille de sous-marin russe abandonnée sur notre petite plage par la houle.

Cette innovation est la cause du regrettable décès de don Juan de Dios Wayne veuf Silver, paix à son âme. Il était devenu à l’époque un paisible vieillard dont la seule distraction consistait à provoquer des esclandres pour se faire jeter à la porte de la pulpería à coups de pied. Un funeste après-midi, chargé de marquer à l’aide d’un bâton trempé dans la suie les limites du terrain de jeu, il ne vit pas Emerson Miteux lancer l’écoutille pour se faire la main. L’objet atterrit côté “pile” et la populace salua par des grognements le talent de l’Asturien. Ils lancèrent plusieurs fois l’écoutille du sous-marin Tovarich Mordzinski et c’est seulement quand il retomba côté “face” qu’ils y découvrirent les restes compacts de don Juan de Dios Wayne veuf Silver.

Ce que je vous écris là brièvement, cher maître et ami, est très bien raconté dans les pages du supplément sportif de l’Austral News du 19 juillet 1977. Dans l’une de ses traditionnelles chroniques olympiques, le journaliste Byron Fornaro, plume célèbre et dompteur de chevaux de bois, a relaté en détail “l’écrasante victoire” d’Emerson Miteux[17].

Avant d’entrer dans le vif du sujet qui nous passionne et nous unit, à savoir la vie et l’œuvre des jumeaux Grim, permettez-moi de vous dire que je partage stoïquement votre juste indignation face au comportement actuel des Européens. À la liste de leurs déplorables actions, j’ajouterai ce qui suit : les rives paisibles et poétiques du détroit de Magellan fourmillent de navires européens mal garés, de préférence espagnols. Ils les ont laissés là, accrochés gratuitement aux récifs, échoués sur les confortables bancs de sable ou sur des îles où la houle les a gracieusement fracassés et ce sans jamais demander combien ils doivent pour le parking. Je souscris donc, ô mon ami juste et sûr, à la lettre du sympathique Noir

de l’ONU, avec copie à l’OEA*, cette aimable société dont la mission méritoire est de faire passer des examens linguistico-prostatiques aux délégués nord-américains.

Avant d’entrer en matière, je ne veux pas manquer de vous féliciter avec une grande admiration et une saine émulation pour l’article que vous m’avez envoyé dans votre dernière missive si parfaitement rédigée avec votre gros crayon de menuisier. Votre Travaillisme britannique et Fête des mères[18] constitue une merveilleuse réflexion sur les bontés de l’avortement, de l’euthanasie, de l’homicide nocturne avec préméditation et perfidie. Cet ouvrage, j’en suis convaincu, enrichira les bibliothèques de tous les médecins, sages-femmes, pédiatres et juges de la planète.

En attendant impatiemment votre lettre, ô illustre maître, je me promenais avec inquiétude sur les rivages du golfe de Penas ou admirais le gazouillis du torrent de Baker car on ne me laissait pas entrer dans la pulpería avant d’avoir réglé le prix des rations d’agneau grillé dont je me nourris et celui de ma nouvelle paillasse sur laquelle je mets en ordre mes meilleures idées. À cette occasion, j’ai bénéficié de la douteuse compagnie de Moule de la Pampa, antérieurement cité, cet individu avait en effet accepté de suivre mes efforts pour échanger le tonnelet de miel généreusement envoyé par mes mécènes, la Coopérative des apiculteurs du Baker, contre les quelques pesos dont j’ai besoin pour affronter la désinvolture du Gros Concertado et d’Emerson Miteux.

Ces deux grossiers personnages ont fixé sur la porte de la pulpería l’haïku suivant : “Aujourd’hui pas de crédit, demain oui”, texte dont le contenu et les auteurs ne laissent aucune place à la réflexion contradictoire sur la temporalité ou la syntaxe.

Tandis que je trottais allégrement à travers le paysage enneigé en recevant les coups fraternels prodigués par Moule de la Pampa chaque fois qu’il me voyait à demi congelé, j’ai appris qu’après la disparition de Caïn Grim, son frère Abel s’était consacré avec une détermination singulière à une ignoble tâche : s’attribuer le véritable génie de son frère, détenteur incontestable du talent créatif que Mère Nature lui avait marchandé pour le prodiguer avec tant de générosité au nabot. Il s’était pour cela associé au gaucho Humberto de las Mercedes Bogart, un individu laconique presque aussi petit que Caïn Grim, arrivé dans la contrée dans l’intention d’ouvrir une pulpería-karaoké. Cette entreprise connut un échec retentissant après que la naine noire et poilue du cirque des Aigles

humains eut appris à jouer du piano-forte, un instrument vétuste acheté à la dernière famille de quakers amenée par le vent du sud et qui, après avoir soumis leur progéniture à l'art circoncistoire de Fajardo le Démoniaque, disparut inexplicablement. Encore un de ces mystères patagoniques, ô admirable maître.

D'après Moule de la Pampa, ce déplorable spectacle se déroulait plus ou moins comme suit : ils arrivaient tous deux dans les estancias à l'occasion d'un mariage, d'une veillée mortuaire, quand on faisait saillir les vaches ou châtrer les moutons. Ils montaient sur l'estrade et là, imperturbables sous les bouses, les boleadoras, les bouteilles et les poignards lancés sur eux, Abel Grim graillonnait les airs de son frère disparu. Humberto de las Mercedes Bogart, assis à ses côtés sur un bombo legüero, esquivait les objets d'un air méprisant en fumant avec une négligence étudiée. Quand Abel Grim avait donné les coups de griffe et poussé les hurlements marquant la fin du morceau, le gaucho Humberto de las Mercedes Bogart secouait les cendres de son mégot, tournait légèrement la tête et lui disait : "Remets-nous ça, Abel."

Ce duo d'imposteurs, pour les appeler par leur nom, parcourut les estancias de Chile Chico, Lago Cochrane, Río Mayo, Coronel Las Heras en recevant partout des contusions, juste reconnaissance réservée par les gauchos malveillants aux choses qu'ils ne comprennent pas. Jusqu'au jour où le nostalgique Humberto de las Mercedes Bogart changea d'expression, son visage énigmatique s'illumina et une légère et imperceptible moue d'espoir se dessina sur ses lèvres. La naine noire et poilue lui avait donné rendez-vous dans la porcherie du gaucho Carloto Heston. Tout comme leur maître, les cochons* portaient tous de grossières imitations de Winchester accrochées à leurs flancs. Dans cet endroit plein de romantisme patagonique, Humberto de las Mercedes Bogart lui offrit sa "Pamplona" de vin que la naine noire et poilue s'envoya sans la moindre hésitation avant de lui briser le cœur en lui avouant que le piano-forte ne l'avait jamais intéressée et que, de surcroît, elle était amoureuse d'un autre homme dont elle ne pouvait lui donner l'identité.

Non loin de la terrible confession, Emerson Miteux récemment arrivé dans la région, jouait joyeusement de la flûte champêtre, remplissant la nuit australe de mélodies celtiques (Celtas était la marque de cigarettes qu'il fumait sans discontinuer).

"Remets-nous ça, Miteux", ordonna sans élever la voix Humberto de las Mercedes Bogart tout chagriné tandis que la pointe souple de son coutelas

caressait la gorge de la naine noire et poilue.

Oui, maître, vous l’avez deviné. Cette histoire a plus tard inspiré à Caïn Grim un de ses plus tristes prodiges littéraires :

Nuit noire de sous-entendus

Point de perles en collier

Ou de ciseaux à élaguer

Il n’y a pas de sirène poilue.

Seuls les porcs peuvent savoir ce qui s’est passé dans la porcherie de Carloto Heston mais, d’après la description sèche et laconique de Moule de la Pampa, les choses se sont déroulées comme suit : “Cette nuit-là, l’éclat d’un poignard blessé masqua la lumière de la lune, et le reflet des étoiles sur son terrible tranchant disparut, baigné d’un rouge plus fort que l’amour.” Excusez, ô cervantesque maître, cette citation textuelle des paroles de Moule de la Pampa mais il convient parfois d’utiliser les tournures grossières de la populace.

Fidèle aux préceptes des gauchos, Humberto de las Mercedes Bogart dépiauta la naine noire et poilue avant de clouer sa peau sur un des murs de la porcherie. Après quoi, il entra dans la légende. Pour certains, il est monté en croupe sur la motocyclette d’Esteban Mac Cuín à qui il avait avoué son crime avant de lui demander de l’aide pour sa grande évasion en Patagonie. Pour d’autres, il a traversé la Terre de Feu et ouvert là-bas la pulpería de ses rêves, remplaçant le piano-forte des quakers par un juke-box. Mais voici le seul fait connu et établi : l’année suivante, Juanito Weissmüller est passé par là avec le cirque Les Aigles humains et, ayant appris la fin tragique de la naine noire et poilue, il s’est mis à courir vers les immenses forêts de la Patagonie, à peine vêtu d’un joli petit cache-sexe en peau de guanaco. Et c’est là qu’il est resté pour toujours, hurlant sa douleur et sautant de branche en branche pour éviter l’hypothermie.

Caïn Grim réapparut un après-midi. Il portait sur le dos un grand mystère et aussi don Benigno Mengele dont la haridelle préférée s’était blessée à la patte. Éperonné sans pitié par l’estanciero distrait, il se laissa attacher en face de la pulpería d’Emerson Miteux, pencha sur l’abreuvoir sa prodigieuse tête, but l’eau fraîche du Baker et demanda après son ignoble frère.

Quand Abel Grim répondit fraternellement à cet appel, les deux hommes tombèrent dans les bras l’un de l’autre. Ils tombèrent enlacés, se relevèrent toujours enlacés et retombèrent, incapables de couper le lien du sang qui les unissait jusqu’au moment où Emerson Miteux réussit à les séparer de deux coups de poêle à paella également répartis.

Après avoir repris connaissance, Abel Grim montra les cicatrices laissées par le coutelas de son frère et Caïn chercha désespérément le bout d'oreille que l'autre n'osait pas cracher car, malgré leurs différences évidentes, cet homme obtus éprouvait du respect pour le talent de son frère.

Voilà, ami et maître vénéré, ce que m'a raconté Moule de la Pampa. Après une semaine d'efforts infructueux pour vendre le tonnelet de miel, mon compagnon de malheur a subtilisé la flûte du commerçant asturien et le celtique instrument enrichit maintenant la collection d'armes de Carloto Heston. Il a facilement réussi à lui démontrer les qualités de cette mitrailleuse écossaise – c'est ainsi que Moule de la Pampa la lui a présentée – et, avec l'argent ainsi obtenu, j'ai pu récupérer dignement mon petit coin, tout près du poêle bienveillant.

C'est de là, bien à l'abri des rigueurs de l'hiver, que je vous écris, cher ami et confident.

Miguel Strogoff reçoit en ce moment une écuelle de bouillon de viande. À voir les ampoules se former sur ses lèvres, je crains qu'il ne soit aussi réconfortant que brûlant mais l'émule dévoué de votre protégé Roswell Aldao a fait sienne la force des paysans et avale sans protester. Il consacre toute son attention à garder l'équilibre car on lui a enlevé ses palmes natatoires pour les remplacer par une roue de tricycle d'enfant, ce qui lui permettra de se déplacer comme un monocycle sur la terre ferme. Le brave homme sourit, heureux d'être le premier facteur amphibie.

N'ayant rien d'autre à vous raconter pour le moment, recevez, mon très cher ami, l'expression de ma plus haute estime et de ma considération.

Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 10

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Merveilleux professeur,

Depuis votre première lettre, je sens que tous les trente-deux jours, je resurgis tel Félix le chat* d’un tas de cendres, lorsque par la fenêtre de ma pièce de travail j’aperçois la silhouette épuisée mais bien droite de Roswell Aldao qui s’avance à pas redoublés, avec la discrète et timide prestance de qui sait qu’il marche au rythme de la musique du Pont de la rivière Kwaï, exécutée par les trompettes de Jericó Sánchez*, le maître incontesté de Luis Armstrong.

Le grand ambassadeur du dépôt d’ordures s’avance vers moi en serrant sous son bras avec le plus grand soin l’enveloppe gelée et presque morte qui va tendre pour moi un pont fraternel avec le reste du monde. C’est-à-dire avec vous, cher docteur von Klatsch.

Lorsque je vois Roswell venir à moi sur le chemin de terre qu’est ma rue, soulevant de petits nuages de poussière rouge avec ses crasseuses sandales Kelvin Klein, je vous assure que ce bon chrétien m’apparaît tous les jours plus grand ; comme une statue de marbre du facteur légitime victime de l’usurpateur, le sept mille fois fils de pute Gros Provisorio, ce batracien fasciste qui s’acharne à pervertir la noble fonction qu’assume à sa place et au service sacré de la communauté humaine Roswell Aldao, tout cela me confirmant par ailleurs que Dieu n’existe pas et que l’homme est son prophète.

Cependant, insistant professeur, bien que la seule vision à distance de Roswell Aldao suffise à me rendre euphorique, voici deux fois déjà que je l’ai par erreur salué avec la joie exubérante d’un chien errant à deux queues, en supposant qu’il m’apportait des lettres de vous retrouvées dans la décharge où le sinistre crapaud jette systématiquement mon courrier. En fait, il s’agissait la première fois d’un message aussi simple qu’impersonnel envoyé par le ploutocrate[19] qui me sert d’éditeur en Italie, le prince Agonie du royaume de Naples, qui me fait savoir que mon essai sur Les ducs de Hazard et le médiéval pervers[20] non seulement ne m’a pas encore rapporté le moindre droit d’auteur, mais qu’au contraire, c’est moi qui dois lui envoyer dix pour cent des droits d’éditeur pour cause d’invendus, ce qui ne cesse de m’étonner et me semble quelque part un abus. En fait, j’hésite encore entre lui envoyer une réponse bien sentie et poursuivre ma

collaboration avec lui (on a toujours besoin d'un éditeur en Italie, comme vous pouvez sans doute le supposer, auguste professeur) ou bien essayer de publier mes prochaines recherches chez un éditeur macédonien, qui a gentiment mis à ma disposition une puissante machine à polycopier à pédale et qui, je ne puis le nier, me tente beaucoup avec ses combines de survie d'après-guerre.

La deuxième lettre retrouvée dans la fange et les boîtes de conserve il y a moins d'une semaine provient du spécialiste en violence génétique, l'anthropologue et jésuite portugais Quintiliano Xico Valente Guedes, qui réside à présent à Os Morros do Laurinha de Boa Manhá, en plein Matto Grosso.

En compagnie de ce "dévoué chapelain des colériques", ainsi que le surnomment les collègues brésiliens, (auquel je suis redevable d'une bonne partie de l'épuisante recherche sur l'inimitié entre Zino le Frisé et le rancunier Caïn Grim), j'ai vécu voici vingt-six ans une passionnante aventure anthropologique, si mémorable qu'à chaque date anniversaire, je reçois une missive fraternelle, qui me permet de revivre notre périple scientifique et de le raconter à des amis tels que vous.

En effet, très cher professeur von Klatsch, aujourd'hui une nouvelle année s'est écoulée depuis ce fameux 30 novembre 1976, date à laquelle, par l'une de ces étranges ironies du hasard, nous nous sommes retrouvés mêlés, en compagnie de Quintiliano Xico, à l'énigmatique et pratiquement inconnu destin des Indiens Sansécrit, petit peuple furieux déjà à l'époque en voie d'extinction en raison de l'ingestion imprudente de capsules de Coca-Cola jetées intentionnellement sur leur passage par les constructeurs de l'autoroute ouest du Matto Grosso. Je dois vous préciser, cher docteur von Klatsch que la très singulière ethnie des Sansécrit a sérieusement attiré l'attention de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss qui fut très surpris de constater à quel point ces irréductibles guerriers rejetaient, d'emblée et sur un mode belliqueux, le spectacle de danses anciennes de Bavière qui s'offrait à leurs yeux vers trois heures de l'après-midi, horaire inconcevable sous les tropiques.

Lévi-Strauss attribua ce rejet à la taille serrée et à la démarche équivoque exhibées sans pudeur par certains des ingénieurs allemands en charge de la construction de la route occidentale, surtout quand ils se mettaient à danser entre eux à l'heure de la sieste, au lieu d'aller se reposer comme il est d'usage sous les tristes tropiques.

Dans cette dernière lettre, Quintiliano Xico Valente Guedes me racontait les téméraires expéditions armées des Sansécrit durant la dictature du général Castelo Branco, une époque où ils n'hésitèrent pas à attaquer par surprise de nombreux postes militaires enclavés au pied de la forêt de la cordillère d'Amambay, à la frontière paraguayenne.

D'après l'enquête effectuée par mon collègue Quintiliano X. Valente Guedes qui a recueilli les témoignages de quelques officiers survivants de la caserne de Os Morros do Laurinha de Boa Manhá, les Sansécrit insoumis parvinrent à mener la bagatelle de soixante assauts sans enregistrer une seule perte dans leurs rangs. La façon dont ils s'organisaient sans jamais jouer du surnombre est admirable. Ils formaient des commandos de douze hommes encagoulés, entièrement nus et silencieux, avec pour seules armes une sarbacane stylisée et une redoutable AK Remington portable noire X15, sans doute la meilleure machine à écrire disponible à l'époque. Profitant de la frayeur du commandement pris par surprise, ayant eu soin de neutraliser les hommes de troupe en les tenant sous la menace de leurs sarbacanes empoisonnées, les Sansécrit s'emparaient de la table de travail du commandant de la caserne, la traînaient au milieu de la cour ; le chef rebelle, le visage recouvert d'un passe-montagne noir et nu comme un vers, posait dessus avec beaucoup de précautions son AK-R-X15 PN, selon l'abréviation en usage à l'époque pour les Remington. Tout de suite après, sous la brûlure d'un soleil aussi implacable qu'une huile de friture, le grand chef, durant trois, quatre et parfois cinq heures, se plongeait, au rythme d'une dactylographie primitive, dans l'écriture d'une longue et absconse proclamation révolutionnaire en guaraní dans laquelle il intimait aux forces militaires d'abandonner leurs postures réactionnaires, belligérantes et dévastatrices pour la biodiversité de la région afin de se consacrer une fois pour toutes à l'organisation de cours de billard dans les casernes, de safaris où généraux et colonels tiendraient le rôle de gibier, et d'ateliers de peinture de paysage dont on offrirait les fruits aux épouses des officiers. Lorsque le document était écrit, et alors qu'il manquait encore quatre heures avant le coucher du soleil, le grand chef sansécrit procédait à la lente lecture à voix haute du document. Inutile de dire, très estimé docteur von Klatsch, qu'au quatrième des douze chapitres en guaraní archaïque, les soldats et les officiers brésiliens étaient au bord de l'apoplexie et finissaient par s'écrouler au sol, écarlates, tels des fruits pourris, moment où les guerriers sansécrit leur tombaient dessus par surprise, leur attachaient pieds et mains et les prenaient en otages.

Plus tard, quand la lune se levait, les prisonniers, repeignés et remis de la

proclamation, étaient emmenés sur la place de Os Morros do Laurinha de Boa Manhá où les attendait une foule de commerçants rendus furieux par l'oisiveté et l'absence de projets. Là, entre cris de joie et cantiques de victoire, on procédait au marchandage et à l'échange des militaires prisonniers contre des rasoirs électriques, des cassettes de Caetano Veloso, des banderoles de l'équipe de Santos portant la signature de Pelé, des poèmes écrits sur des serviettes de café par Chico Buarque, des capsules de Coca-Cola, des almanachs de Sonia Braga et des douceurs à la banane, entre autres bricoles. Ensuite, muni de ce merveilleux butin, les Sansécrit retournaient à la forêt en chantant de vieilles mélodies guaraní, traversaient la cordillère d'Amambay et retournaient sur leurs antiques terres paraguayennes au bord du lac Ypacarai, où le grand chef Aguará Guazú Chamamé-e Kirschner, qui jouissait d'un cerveau vigoureux et bien organisé, gagnait sa vie en travaillant comme figurant dans les films d'Isabel Sarli, la légendaire diva, mi-déesse, mi-panthère, qui perdait toujours son savon quand elle prenait sa douche.

Cet épisode de la vie des anciens Sansécrit a été magnifiquement consigné dans un travail non encore traduit en espagnol de Quintiliano Xico Valente Guedes[21], écrit alors qu'il n'avait pas encore été déclaré persona non grata au Paraguay. Je peux vous dire au passage que cette mésaventure est survenue à Quintiliano après la diffusion d'un bref et très amusant essai où il réfléchissait sur l'amour confus et non partagé que nourrissait la diva argentine à l'endroit du cacique Sansécrit mais qui, en réalité, était purement et simplement entre les lignes un appel au peuple pour appuyer un plan d'attaque, avec la traditionnelle AK Remington, contre l'hacienda où le dictateur Alfredo Stroessner avait l'habitude de faire la sieste. Plan qui, selon les prévisions de Quintiliano Xico dans sa dernière lettre, s'il avait été réalisé ainsi que l'avait prévu le chef sansécrit Aguará Guazú Chamamé-e Kirschner, aurait provoqué la chute beaucoup plus rapide et spectaculaire du dictateur que celle grise et indolore survenue des années plus tard.

Le reste est de l'histoire connue, puisque tous les détails de cette saga rocambolesque sont contenus dans mon livre Stroessner : singe vociférant ou ermite frivole ?[22] Un manuel réservé à des lecteurs universitaires mais devenu involontairement très populaire en raison du chapitre qui évoque les cauchemars qui réveillent en sursaut ce vieillard de merde durant les nuits d'exil à São Paulo. Et où je raconte toutes ses apparitions au balcon de son appartement tranquille, situé en face de l'aéroport de Guarulhos, où le dictateur décrépit tout nu et portant un ours en peluche en uniforme sous le bras déclare persona non grata, à

grands cris et dans un guaraní teinté d'un fort accent allemand, jusqu'à cent cinquante personnes par nuit, dont les noms ont été pris au hasard dans l'annuaire téléphonique de São Paulo.

Mais revenons à nos moutons, mon cher professeur von Klatsch, car je ne voudrais pas trop m'écarter du sujet des jumeaux Grim, dont les vies, que je souhaite percer à jour, ont fini par devenir pour moi une obsession d'ordre artistique. Et si quelque chose dans tout cela me fait grand plaisir, c'est bien de vérifier que nos hypothèses de travail et nos recherches sur le terrain s'emboîtent parfois avec la perfection d'une collision de trains chargés de bétail en pleine Patagonie. Voici donc une nouvelle pièce au dossier, cher professeur acharné. Je veux parler de l'étape synchronique vécue par les jumeaux Grim lorsque, séparées par le destin, ces extravagantes créatures musicales trouvèrent le moyen de continuer à jouer ensemble et de perpétuer l'art des payadores sans se laisser apeurer par aucun des obstacles apparus sur leur chemin.

Vous évoquez de façon astucieuse le lien entre Abel Grim et l'imposteur Humberto de las Mercedes Bogart, et vous vous livrez à des spéculations à partir de son étonnante ressemblance physique avec le malheureux Caïn errant fou de rancune dans les environs de Tacuarembó, après la fuite vers le Río Grande do Sul de Zino le Frisé qui emportait son cachet du mois de janvier 1927.

Je vais vous étonner, cher docteur von Klatsch guetté par l'épuisement, en vous disant que de son côté aussi Caïn Grim trouva un moyen de remplacer son jumeau Abel, et je suppose – car je n'ai pas encore eu entre les mains la totalité des documents se référant à cette période – qu'il s'agit même de l'apogée de sa légende, grâce à la notable augmentation de l'estime de soi que lui apporta son compagnon de circonstance, le payador Cachengo Braga.

Je crois bien que ce fut ce même tourment mal canalisé, ce dépit qui l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours, qui incita Caïn Grim à se raccrocher à Cachengo Braga et à initier une trajectoire différente, qui bien que plus sinueuse, plus risquée et plus polyrythmique était pour lui-même plus facile à maîtriser et plus authentique. Et j'avance cela, cher professeur, car il existe encore dans une vitrine du Musée du Charango de Gualeguaychú. Une lettre jaunie et pratiquement illisible envoyée par erreur, écrite par la petite main tremblante de la naine noire et poilue que vous mentionnez, qui porte le classique cachet de la poste de Mosquitos, près de trente ans avant la naissance maudite du batracien fasciste, le Gros Provisorio.

En un probable lapsus de quelques centimètres, la naine poilue envoya par erreur l'enveloppe à Caïn Grim, alors qu'en réalité elle aurait dû l'envoyer à son frère, car dans cette furieuse missive, elle reprochait à Abel son laxisme face à la tendance effrénée au protagonisme manifestée par Humberto de Las Mercedes Bogart. Reproche fort justifié car l'une des manifestations les plus éclatantes d'égolatrie se produisit lors du bouillant spectacle offert à une expédition de huit explorateurs dans un secteur du glacier Perito Moreno, où Humberto de L. M. Bogart passa si longtemps à laisser l'empreinte de ses doigts sur les journaux de voyage de ces jeunes gens que la glace finit par se briser et qu'ils furent tous précipités dans les eaux glacées de la mer, sans que la naine noire et poilue raconte dans ces deux feuillets jaunies ce qui arriva par la suite. Auriez-vous eu vent de cet incident, professeur ?

Mais ce que je souhaite avant tout souligner, c'est qu'à travers cette lettre de la fébrile naine noire et poilue, Caïn Grim comprit deux choses ; premièrement que son frère Abel semblait l'avoir joyeusement oublié, et deuxièmement qu'il était parfaitement à l'aise avec le salopard qui avait pris sa place. Et c'est ainsi qu'en lisant El Heraldo de Mosquitos à une table isolée du bar Euzkalduna, le jumeau Caïn eut l'idée de sa vengeance en tombant par chance sur une réclame très voyante qui proclamait “Vente de vêtements de toutes sortes *Cachengo Braga* Payador de souche, conteur rural, sérieuses références / Palmitas et environs”.

Sans hésiter une seconde, Caïn Grim sella sa jument Aluminium – la terrible crise qui s'était emparée de la région l'avait dissuadé de donner à sa monture le nom de la défunte Silver – et il partit au grand galop en direction de la boutique de vêtements d'occasion que Cachengo Braga possédait à Palmitas, une localité proche de la rivière Uruguay.

Caïn Grim arriva pour le lever du jour, à l'heure où le soleil pointait déjà au-dessus des haies d'ajonc entourant les fermes endormies, et il s'arrêta comme mû par une décision soudaine pour acheter un poncho en poil de lama et des lunettes de soleil Ray Ban qui devaient lui permettre de passer inaperçu parmi tous les gauchos de vingt villages à la ronde.

C'était un anonymat désiré et nécessaire, surtout s'il voulait se promener tranquillement dans les immenses pâturages faiblement ondulés sans que personne ne s'avise de lui poser la maudite question : “Ne me dites pas que vous êtes le frère d'Abel Grim ?” Fort heureusement, Caïn économisa la salive des présentations car dès qu'il le vit, Cachengo Braga renversa le maté par terre,

lança son chapeau en l’air puis tira de sa poche de derrière un mouchoir à carreaux plutôt crasseux pour éponger l’émotion qui le submergeait. Et c’est alors seulement qu’il demanda, abasourdi : “Vous n’êtes pas Caïn Grim, le jumeau créole, le Farinelli de la Patagonie ? Dans mes bras, vieux frère !” Et à l’instant, dans ce petit recoin oublié du village de Palmitas, naquit la profonde amitié entre le petit Caïn et cet homme à multiples facettes, grand comme une perche à dégommer les figues, si semblable par certains aspects au lointain et infidèle Abel, qui le prit immédiatement pour frère de lait en poudre.

C’est à cette période, à la fin de l’année 1928, cher professeur von Klatsch, que Cachengo Braga imagina les premiers arrangements qui devaient immortaliser Caïn Grim, qui n’eut d’autre remède que de baisser les yeux vers le sol en terre battue de la pulpería de Cerro Chato, où ils se présentèrent pour la première fois tandis que Cachengo Braga chantait :

Non, messieurs, il n’est pas en deuil,

Ceci est la couleur du crin,

De notre terre il est l’orgueil

Grim de son prénom Caïn.

Bleu et blanc marchent au pas,

En Uruguay ils encadrent

Le soleil d’or de la Pampa.

Mais pour lui c’est un sabre

Qu’Abel son frère lui donna.

De frère aussi je me targue

Même si son allure je n’ai pas.

Ainsi débuta, merveilleux professeur von Klatsch, l’aventure artistique de Caïn Grim et Cachengo Braga, dont nous avons forcément une vision restreinte, mais qui nous servira pour huiler les gonds entre le discours de la vie et le discours des idées de ces extraordinaires jumeaux clonés par le destin, dans la mesure où nous accordons une valeur artistique X à Humberto de L. M. Bogart et à Cachengo Braga de Palmitas, les véritables martyrs de la survie du duo.

Pour finir, très cher docteur, il ne me reste plus qu’à transmettre la demande de mon ami Roswell Aldao qui, avec les yeux larmoyants d’un tatou quirquincho en plein dîner de fourmis, m’a demandé de vous dire de transmettre à son collègue Miguel Strogoff sa profonde consternation face à l’accident maritime qui l’a frappé et l’encourage en même temps à faire face, comme un véritable Patagon, afin qu’il profite intensément d’une vie saine et sans soucis.

Sans autre message particulier, je vous laisse réfléchir tranquillement à tous les sujets qui pourraient nous embrouiller sans toutefois jamais nous confondre et je vous envoie les salutations les plus dévouées de votre collègue et ami,

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 11

Honorable professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Mon très cher et savant ami,

J’ai dû attendre plus de quarante jours dans la fadeur de l’incertitude et la salinité à laquelle m’a condamné Emerson Miteux. En effet, pour la bagatelle de trente jours de retard dans le paiement du sac de paille qui abrite mes rêves et de quelques portions d’agneau grillé, cet ignoble individu m’a obligé à broyer du sel sur une des petites plages idylliques du golfe de Penas, accompagné par les paisibles vagues de sept mètres de haut et les cris des naufragés de l’American Dream, un vapeur qui transporte le fumier depuis le pénitencier d’Ushuaïa jusqu’à Baltimore à des fins scientifiques. La mer a englouti l’équipage sans que personne ne lève le petit doigt car marins et officiers criaient dans une langue inconnue, ce qui a amené les stupides gauchos présents sur les lieux à confondre agonie et extase.

Là, dans ce paysage hospitalier, j’ai broyé du sel à l’aide d’une pierre que ce même Emerson Miteux, dans un élan d’amabilité, avait bien voulu me donner, en méditant sur le bonheur de pouvoir correspondre avec vous, cher maître, lumière de la banda oriental. Mes réflexions portaient également sur le genre humain, si difficile à cerner, et les limites de son aptitude à comprendre les détails de la vie actuelle, comme j’ai pu le vérifier en essayant d’expliquer à Emerson Miteux que mes mécènes, la Coopérative des apiculteurs du Baker, faisaient preuve d’un retard naturel et explicable dans l’expédition du tonnelet de miel et des deux sacs de luzerne sèche qui constituent la bourse généreusement accordée à votre modeste serviteur pour lui permettre de poursuivre ses recherches et d’écrire un essai sur la vie et l’œuvre des jumeaux Grim. De plus, Emerson Miteux me soupçonne, semble-t-il, de n’être pas étranger à la disparition de sa flûte. Il a remplacé le celtique instrument par un autre, parfaitement semblable, fabriqué avec une peau de guanaco et des tiges de colihue, comme on appelle ici le bambou si cher aux pandas.

Je suppose aussi que ses soupçons mal fondés – le responsable de ce larcin légitime est Moule de la Pampa, vous vous en souvenez certainement – l’ont conduit à me faire broyer du sel avec une emphase toute particulière mais j’ai purgé ma peine avec stoïcisme et c’est la tête haute que j’ai dignement retrouvé mon petit coin bien chaud près de la salamandre.

Pendant que je broyais du sel, j’ai eu également l’occasion de pratiquer les arts de la cynégétique et du stylisme. C’est ainsi qu’après avoir tué à coups de pierre sept chingues*, c’est le nom donné à la moufette par ces gauchos entêtés, j’ai confectionné un béret avec leurs peaux odorantes et je l’ai offert à Emerson Miteux en signe d’amitié. Il s’en est coiffé sans tarder et c’était un vrai plaisir de

le voir transformé en David Crockett hydrocéphale.

Une fois récupéré mon statut d'homme de science, sans pour autant m'éloigner de la pulpería, je me suis mis à attendre les bonnes nouvelles. La première a été justement l'arrivée du miel et de la luzerne qui, si je ne parviens pas à les vendre, constitueront pour moi, je le crains, une alimentation saine et écologique à moins que ne se produise un miracle. À ma grande surprise, éminent professeur, les victuailles qui justifient l'existence de la pulpería étaient transportées, comme toujours, à dos de mule mais, cette fois, le conducteur de l'attelage n'était autre que Fajardo le Démoniaque que tout le monde croyait disparu dans un de ces tristes pénitenciers des Caraïbes. En effet, après ses échecs retentissants comme lanceur de couteaux dans le cirque Les Aigles humains à cause d'un Parkinson et comme circonciseur de quakers, il avait annoncé aux quatre vents qu'il s'en allait tenter sa chance dans l'île de la Tortue, destination prometteuse, nostalgique et stevensonienne qui, nous l'avons appris en sirotant quelques matés, ne se trouvait pas dans la mer lumineuse des Caraïbes mais à Punta Arenas. Là-bas, dans l'île de la Tortue, un établissement de respectabilité disons douteuse, Fajardo le Démoniaque s'est adonné aux tours de passe-passe du bonneteau et les tremblements de Parkinson l'ont, semble-t-il, bien aidé à brouiller les cartes pendant que les ludopathes du coin pariaient jusqu'à leur chiripá*.

Pendant plusieurs jours, nous avons apprécié la compagnie de Fajardo le Démoniaque ; il m'a dépouillé du tonnelet de miel et a subtilisé à Miteux le béret que j'avais confectionné de mes mains jusqu'à ce que le Gros Concertado nous mette dehors sans ménagement en annonçant que le Comodoro Brisemenu se pointait à l'horizon placide du golfe de Penas et, avec lui, le courrier tant attendu.

“The postman, the postman !” a crié le triste individu, émule de la sale bête qui jette votre correspondance dans le dépôt d'ordures de la noble et célèbre ville de Mosquitos.

Quel spectacle, illustre professeur ! Face aux eaux sereines et diaphanes du golfe, nous, habitants de cette bourgade australe. Au milieu des vagues, phoques, éléphants de mer et morses savouraient les chairs pâles des derniers naufragés de l'American Dream et, nageant à toute vitesse parmi ces fauves indolents, oui, mon cher ami, vous l'avez deviné, Miguel Strogoff, sa sacoche de facteur entre les dents, et derrière lui, le sillage argenté de ses prothèses natatoires

spécialement fabriquées à son intention par Noé Azpegoitía.

Sur l’ordre du Gros Concertado, nous lui avons crié de mettre le cap cinq degrés à tribord pour lui permettre d’atteindre la petite plage de galets où nous avons coutume de l’attendre mais l’abnégation et la diligence natatoire de cet héroïque fonctionnaire des postes sont telles qu’il s’est engagé dans les eaux du Baker et a continué à nager jusqu’à ce qu’on le perde de vue, à la grande surprise des castors.

Par bonheur, Fajardo le Démoniaque et son attelage de mules étaient encore au village. En échange d’une somme modique, il a accepté de les mettre à notre disposition pour organiser les recherches. Au bout de trois jours au petit trot, nous avons retrouvé le facteur, la partie avant du corps – je ne dis pas supérieure car il était à l’horizontale – prise dans les glaces de la Pena Grande, prodige de la nature et exemple de la beauté toponymique de nos contrées. Nous avons cassé la glace à coups de pioche pendant deux heures avant de le tirer de là mais le plus difficile a été de chasser les centaines d’oiseaux de proie indignés qui picoraient ses prothèses natatoires.

Comme toujours, Miguel Strogoff a joui de l’hospitalité de la pulpería et, près du feu, dans son tonneau qui lui permet de ne pas mouiller le sol, il a décongelé peu à peu jusqu’à ce que la sacoche tombe de sa bouche pour notre plus grand soulagement.

Quand il a réussi à cesser de grelotter, quand son visage s’est couvert de cloques, cette brute épaisse d’Emerson Miteux s’étant entêté à le ranimer avec du bouillon de mouton bouillant, je lui ai transmis les touchantes salutations de votre protégé, Roswell Aldao, cette invitation fraternelle à savourer la vie saine et sans soucis qui, grâce à vous, généreux et excellent professeur, est arrivée aux oreilles gelées de notre émissaire. Miguel Strogoff a murmuré un viril “putain de sa mère” sans rien ajouter car, vous le savez mieux que moi, mon très cher ami, les hommes de ces terres bénies par les éléments savent dominer leurs émotions et se contentent de serrer les poings dans les moments de joie ou d’humiliation. À ce propos, je me dois de citer quelques vers bien tournés de Caïn Grim :

Il n’a rien dit du tout.

Je lui ai offert un coupe-chou,

un bijou, un caillou, une canne en acajou

un joli chapeau andalou

Et il n’a rien dit du tout.

Ô poésie ! Ô douleur des gauchos ! En vous rappelant ces vers du célèbre nabot, vous ne manquerez pas, je le sais, Athénien des terres orientales, de vous laisser emporter par l’émotion qui me fait tressaillir chaque fois que je cite cet artiste sublime.

J’ai déplié avec le plus grand soin les fragiles feuillets de papier kraft que vous utilisez pour écrire vos judicieuses et éblouissantes missives. J’ai souri avec une indulgence complice en y découvrant de petites taches et, en les humant, j’ai pu encore une fois constater l’excellence de vos talents culinaires. Malgré les conditions du voyage, ces taches sentaient le poisson, mais pas n’importe lequel ; aviez-vous pêché un superbe surubí* en compagnie de votre protégé Roswell Aldao ou étiez-vous allé dîner dans le célèbre bar Euzkalduna, une institution où j’espère me rendre un jour pour permettre à mes papilles (si la persistance de mes rations de luzerne ne les a pas définitivement gâtées) de se délecter des saveurs de votre région.

C’est donc avec une émotion sereine et trépidante que je me suis éloigné de la populace pour lire, ô maître admirable et vénéré, votre lumineuse et éclairante missive. Les autres, les cruels gauchos, s’adonnaient à leurs méprisables habitudes ludopathes, stimulés par les cartes de Fajardo le Démoniaque et les tours de passe-passe de son acolyte Yolando de Heriz, un gaucho à l’air terrible qui a dompté les mules de Fajardo le Démoniaque et participe de surcroît au cirque Les Aigles humains en faisant sortir d’un béret toutes sortes d’objets absurdes. Cet homme est, dit-on, responsable de la ruine définitive de Pancho Lancaster car, au cours d’une représentation donnée dans l’estancia de don Benigno Mengele, pour rendre son numéro plus spectaculaire, le gaucho Yolando de Heriz avait annoncé qu’il renonçait à se servir d’un béret comme boîte à malices et ferait sortir colombes, fleurs, almanachs ou n’importe quoi d’autre de la bouche prodigieuse de Pancho Lancaster. Et ainsi fut fait, dit-on. Du cadre formé par l’impeccable dentition de l’ancien trapéziste, il fit jaillir de sa bouche sept colombes qui prirent leur envol et se perdirent dans la nuit australe mais certains affirment qu’elles finirent dans la marmite d’Emerson Miteux, cuisinier dans l’estancia de don Benigno Mengele à l’époque des faits. Il en fit sortir également neuf mètres de tissu aux coloris efféminés, quatorze

mètres de cordage de marine, un exemplaire du Kama Sutra qu'il vendit sur-le-champ et un lièvre qui se laissa docilement tirer par les oreilles mais, aussitôt posé par terre, se mit à courir vers la pampa infinie. Il ne partait pas seul : accroché à sa queue, il emportait avec lui le sourire mythique de Pancho Lancaster.

Pendant que la plèbe inculte se laissait plumer par Fajardo le Démoniaque et son acolyte Yolando de Heriz, j'ai retrouvé mon réconfort habituel, celui de me cultiver l'esprit, de le nourrir de votre généreux savoir.

Ma première réflexion me conduit à vous exprimer ma sollicitude et ma solidarité sans réserves devant l'audace de votre éditeur italien. Curieusement, cher maître et ami, je suis victime de la même grossièreté de la part de mon éditeur nord-américain, Mr George Bushtamante, de Bushtamante & Bushtamante Books, une misérable imprimerie texane à laquelle j'ai eu le malheur d'envoyer le manuscrit de mon recueil de poèmes intitulé Suspendus à la lumière[23] dans lequel je célébrais en vers émouvants l'art de se brancher sur un réseau public pour obtenir gratuitement du courant électrique. Sans même me demander si j'étais d'accord, la première édition a été publiée sous le titre de Précis d'économie d'énergie dans les interrogatoires militaires et la suivante sous celui de La chaise électrique Black & Decker est plus économique qu'un grille-pain made in Germany. Ce qui m'indigne le plus, ô maître tolérant et circonspect, c'est que les vils plagiaires de Bushtamante & Bushtamante – il s'agit du père et du fils car la symbiose est une des caractéristiques de l'ordure – m'ont non seulement volé mes droits d'auteur mais me demandent aussi des royalties sur l'invention de Benjamin Franklin, l'individu qui a électrifié un cerf-volant et la clé de son cellier.

Ce que vous me racontez à propos des Indiens Sansécrit est vraiment prodigieux. Leurs stupéfiantes techniques de guerre et leurs armes, les noires et redoutables AK-Remington-X15 portables sont comparables aux non moins efficaces UZIvettis à double ruban qui dans leur version portative étaient l'arme favorite des terribles Ecri-Ches, une ethnie totalement différente des MapuChes, de mapu, terre, et Che, gens, les gens de la terre, comme vous le savez, bien sûr, mon illustre ami.

Les Ecri-Ches ou gens de l'écrit étaient un peuple guerrier qui attaquait les enclaves de colons venus s'installer dans ces contrées du bout du monde. Ils les occupaient en poussant des cris effrayants vite transformés en sifflements grâce

auxquels ils interprétaient la symphonie numéro 4 de Gustav Mahler ou la sixième symphonie inachevée de Rivera Letelier, très populaire (chez eux) appelée aussi “abstème” par les mélomanes.

Rivera Letelier, un compositeur savoureux, n’a pas écrit cette symphonie inachevée avec quelques chansons d’amour bien enlevées pour la reine Isabel, elle n’est pas non plus restée inachevée pour cause de non-paiement de la part de la souveraine, il l’a composée précisément pour les Ecri-Ches. Peut-être était-il tombé sous le charme de Melle Anne-Marie, une dame qui, au cours d’une soirée à laquelle assistait le célèbre compositeur pendant sa retraite spirituelle à Paris, lui avait signalé l’existence de cette ethnie si singulière car il leur fallait bien trouver un sujet de conversation.

L’important, ce qui est vraiment remarquable, ami et professeur vénéré, c’est que les Ecri-Ches occupaient les villages et les avant-postes, terrorisaient les colons en exhibant leurs UZIvettis à double ruban et dépliaient tables et chaises de camping. Après quoi, la moitié de la tribu se mettait à taper à la machine – en utilisant une technique monodigitale semblable à celle des Indiens Sansécrit – tandis que l’autre moitié sifflait la quatrième symphonie de Mahler ou la sixième symphonie inachevée de Rivera Letelier.

Pour une meilleure compréhension, je me permets de citer le Docteur Güiliam Gwendolyn Giardinelli, seul savant à avoir longuement étudié les Ecri-Ches :

“Au bout d’une semaine ils changeaient de rôle : les siffleurs écrivaient et les scribes se mettaient à siffler. Après un mois de changements successifs, ils obligeaient leurs otages à écouter d’interminables récitals de poésie ou des lectures de convocations à des prix littéraires, et ce dans le plus grand désordre. C’est pourquoi de nombreux villages firent désertés : les Croates s’enfuyaient en Croatie, les Gallois au Pays de Galles, les Italiens retournaient en Argentine et les Galiciens on ne sait trop où. Beaucoup de ces survivants devinrent plus tard critiques littéraires et c’est peut-être là l’unique vengeance légitime connue dans l’histoire[24].”

Les Ecri-Ches s’éteignirent avec l’avènement de la technologie. La pénurie de ruban condamna les redoutables UZIvettis au triste et même espace réservé aujourd’hui aux lances dans les musées et ces fiers guerriers ne sont plus aujourd’hui que mélancolie d’ethnologues ou de spécialistes en indiscrétions ethnologiques. Les Indiens Sansécrit ont-ils connu le même sort ? Éclairez-moi,

ô mon sage et illustre confident.

Mais oublions un instant l'histoire de l'Amérique et ses stupéfiantes coïncidences et entrons dans la matière qui unit et nous intéresse, cher maître, collègue et ami. La pire époque dans la vie d'Humberto de las Mercedes Bogart est effectivement celle où, bien malgré lui, il dut supplanter Caïn Grim et accompagner l'art dilettante d'Abel Grim, le jumeau impudent qui n'hésita pas à utiliser les services d'un imposteur. Cela s'était déjà produit avant les événements de Tacuarembó survenus en 1927, pour être plus précis le 19 juillet, journée mondiale du Rimmel selon l'éphéméride de l'almanach Bristol de cette année-là.

Exactement trois ans plus tôt, le 19 juillet 1924, don Juan de Dios Wayne veuf Silver avait organisé une kermesse de bienfaisance au bénéfice de ses trois cent cinquante cochons privés du confort de leur porcherie par une imprévisible tempête. Gentiment drivés par le gaucho Carloto Heston, les déjà célèbres payadores connus sous le nom de jumeaux Grim arrivèrent dans l'estancia. Ils s'approchèrent alors du brasier fraternel des gauchos pour se décongeler, se jetèrent sur des restes d'empanadas et se préparèrent à user de leur art de l'interprétation pour charmer le public. À l'époque, Abel Grim utilisait pour s'accompagner une contrebasse sans cordes dont il tirait néanmoins d'intéressantes résonances en grattant le bois avec un éperon, et Caïn, le silencieux, le méditatif, l'extatique, “l'abruti” comme l'appelaient les cruels gauchos dans leur suprême ignorance, plongeait les moutons dans l'extase avec ses récitals de peineta et papier cellophane.

Tout était prévu pour que la populace obtuse consacre ses plus belles bouses, ses pierres les plus acérées, ses coutelas les mieux aiguisés à l'art interprétatif des deux bardes itinérants mais, ô surprise, notre incomparable Caïn Grim se trouvait à cette heure-là à plusieurs kilomètres de ce lieu caritatif, à Villa Conchita, une adorable station balnéaire dont l'unique maison de bois se dressait face aux eaux gelées du lac San Rafael. Il se livrait à des exercices spirituels, à des méditations transcendantales et à l'observation minutieuse de la région lombaire de Conchita de la Fente Helder de Wayne, mère de don Juan de Dios Wayne veuf Silver. Il lui dédia plus tard des vers émouvants dans son recueil Poèmes fendus[25] :

À mes assauts tu réponds

Avec tant de luxure

Qu’aussitôt je te pardonne

Ton goût pour les ordures.

En pieuse femme, Conchita de la Fente Helder de Wayne prit en main l’éducation sentimentale du jeune Caïn et son zèle pédagogique entraîna un état d’extrême faiblesse chez son élève très appliqué. Pourtant, un beau matin, il se libéra des liens qui l’enchaînaient au lit de sa préceptrice, enfila sa bombacha, noua son chiripá, chaussa ses bottes légendaires en vernis blanc et partit sur le chemin incertain des artistes qui, toujours, tournent le dos aux écoles.

Avant de quitter la maison de Villa Conchita, il emporta un souvenir qui devint son premier instrument à cordes, un coucou fabriqué dans la Forêt Noire dont le sympathique oiseau chanteur ne parvint jamais à donner l’heure : il passa à la casserole dès la première halte décidée par le valeureux artiste. Pendant ce temps, vénérable maître, digne héritier d’Artigas, la fête de bienfaisance battait son plein dans l’estancia de don Juan de Dios Wayne veuf Silver. Abel Grim murmurait n’importe quoi en grattant la contrebasse avec un éperon pour les trois cent cinquante porcs et autant de gauchos qui l’écoutaient et Humberto de las Mercedes Bogart tentait vainement d’obtenir une note de la peineta fournie, comble d’imposture, par Emerson Miteux. Cette abominable trahison fonctionna jusqu’au moment où cet idiot de Carloto Heston remarqua que Caïn n’était pas le nabot que tout le monde attendait, détail qui compromettait gravement le massacre prévu pour être le meilleur moment de la kermesse.

Humberto de las Mercedes Bogart réussit à quitter les lieux grâce à la présence opportune d’Esteban Mac Cuín et de sa motocyclette. Par contre, Abel Grim fut roué de sopapos*, juste châtiment réservé aux imposteurs par les gauchos. Jamais il ne pardonna cette absence à son frère. Ce fait a peut-être contribué à attiser la rancœur qu’il ne cessa jamais de lui manifester, même quand les liens du sang se renforcèrent, c’est-à-dire quand ils travaillèrent dans l’usine de boudins pendant leur séjour à Concepción del Uruguay.

La rencontre entre Caïn Grim et Cachengo Braga est assurément émouvante et vous la décrivez en prosateur élégant ; elle me rappelle une rencontre similaire entre notre vénéré nabot et le fadiste lusitanien Manuel das Valentes Roubignoles Vermelhas, internationalement connu sous le nom de “Terreur du

fado”. Elle eut lieu pendant sa tournée en Patagonie, dans deux villages situés de part et d’autre du Baker. Mais c’est là un des nombreux sujets d’intérêt général dont nous parlerons dans nos lettres futures, mon sage et illustre ami. Je dois maintenant, non sans crainte, remettre cette lettre à Miguel Strogoff car un front de mauvais temps arrive sur l’idyllique Antartide et le garde-côte Comodoro Brisemenu menace de lever l’ancre, obligeant ainsi le facteur à nager jusqu’à Valparaíso. Le Gros Concertado a déjà décidé de le faire jeter par quatre hommes dans les eaux calmes du golfe de Penas en essayant, bien sûr, de lui éviter de se cogner la tête contre un des icebergs flottant doucement à la dérive, ce qui risquerait de lui faire perdre la sacoche du courrier.

Je vous assure de ma plus haute considération et reste dans l’attente de votre réponse, toujours agréable et éclairante.

Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 12

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Bien cher et téméraire professeur,

Aujourd'hui, j'ai souffert. Qui plus est, je n'ai pas honte de vous l'avouer, à vous, un homme aussi sensible aux effets retardés de la douleur, d'après ce que je peux déduire de vos lettres. Cet après-midi, j'ai versé quelques larmes – deux pour être exact – lorsque j'ai compris combien de destins pouvaient être impliqués dans une seule tragédie.

Vous ne le savez peut-être pas, mais à une dizaine de kilomètres de Mosquitos se trouvent les rives du "fleuve aussi large que la mer", ainsi que l'appelaient les Indiens du Río de la Plata, en un temps où personne n'était là pour contredire les noms qu'ils donnaient aux choses. Là donc, entre les rochers des blanches plages de l'Atlantide, est restée échouée deux jours durant une gigantesque orque de six tonnes, qui n'avait rien d'autre à faire qu'observer les baigneurs alanguis, la bouche démesurément ouverte, en une espèce de déconcertant bâillement océanique inachevé.

Finalement, sûrement perturbé ou peut-être préoccupé par l'expression ébahie du cétacé, un vagabond allemand qui fait partie des amis de Roswell Aldao s'approcha en compagnie de Heidegger, son chien venu des lointaines plaines du pays de Bade, et s'aperçut que ce n'était pas l'étonnement qui lui faisait ouvrir les mandibules mais un gros morceau de bois coincé entre les dents de la dernière rangée, si gênant qu'il avait dû être la cause de la perte de son sens de l'orientation et de sa dérive jusque vers nos rivages.

Or il se trouve, mon cher et si cultivé docteur von Klatsch, que le jour de cette découverte, mon ami Roswell Aldao avait justement décidé de parcourir à pied les dix kilomètres du sinueux chemin menant aux plages de l'Atlantide, avec l'idée de passer trois jours de vacances bien mérités en compagnie d'autres rigolos de ses amis, dont l'énigmatique vagabond allemand dont je vous parlais et que tous appellent le "Viking Clip", mais dont le véritable nom est Ray Gambre von Clips. Nonobstant le halo de mystère qui l'entoure, les aimables conversations que tiennent à l'heure du thé ces garçons autour des flammes bienfaisantes produites par les pneus enflammés ont révélé que Ray Gambre est un ancien chercheur d'un certain prestige à Berlin Est, spécialisé dans le calcul

de l’extension des tunnels et des coutures invisibles du protoplasma cellulaire.

Il semble que sa triste condition de scientifique au chômage à la fin de la guerre froide ait rendu fou Ray Gambre qui s’est lancé dans de condamnables expériences génétiques dans une cave de la place Kate Kollwitz, où il a eu le mérite douteux d’être le premier à réussir le croisement entre une race de puces tchèques dissidentes et un pou ukrainien léniniste, qui a résisté jusqu’à la fin courageusement mais inutilement à cette immorale hybridation.

Le résultat d’une aussi terrible altération des lois de la génétique fut, comme vous pourrez facilement l’imaginer, cher professeur, l’apparition de la terrible et lente orthodoxe des steppes, variété atypique du ptirius vergonzantis que de façon aussi téméraire que négligente Ray Gambre amena jusqu’au Río de la Plata comme passager clandestin accroché par ses vingt-deux paires de pattes à son testicule gauche, ce qui introduisit dans les motels, bordels et temples mormons du Septième Jour un fléau totalement inconnu avant l’apparition du Viking Clip.

Ce fut précisément le vagabond Ray Gambre von Clips qui après avoir observé avec un œil d’agent du fisc l’énigmatique morceau de bois, en tira l’intelligente conclusion qu’il s’agissait d’une jambe de bois humaine, rongée par les dents de la gigantesque orcinus orca, qui n’avait pu avaler cet élément étrange qui était resté fiché comme un poteau dans son gosier, l’empêchant de refermer cette bouche biblique qui servit un jour de garage au légendaire Jonas.

Ce ne fut pas la seule conclusion qu’en tira le perspicace Germain. Il constata aussi que le pilon avait été sculpté par un artisan patagon certainement influencé par les ébénistes normands du XVIe siècle, et que de plus, comme un clin d’œil amical, l’artiste avait gravé en grandes lettres sur la partie supérieure les initiales filetées de l’infortuné propriétaire : “M. S.”

Quatre des compères de Roswell Aldao, le Turc Mohamed Lal-Mohada Burel – permanente victime de la police, en raison de sa manie de dormir jusqu’à très tard derrière la porte du bureau du gérant de la Banque commerciale de Mosquitos, ou de ronfler assis au milieu des femmes qui patientent dans la salle d’attente du docteur Delamoule, le gynécologue qui tient ici consultation le dernier mardi de chaque mois –, le barbu Dolores de Alcides, Julius Torterolo, connu comme le Baron de Paso de los toros pour la distinction avec laquelle il porte sa veste noire rapiécée en cachemire, et Tortelio Braga Rosa, le seul clodo*

gay de ce groupe électrogène – pardon, hétérogène –, passèrent tout l’après-midi à émettre des hypothèses sur l’identité du pirate de la côte atlantique propriétaire de cette magnifique prothèse en bois. Jusqu’au moment où Roswell en personne, les yeux noyés de larmes et tout hoquetant de consternation, la leur arracha furieusement d’entre les mains et leur dit qu’elle appartenait à un ami légendaire et lointain nommé Miguel Strogoff, qui l’avait sûrement perdue durant l’une de ses audacieuses traversées du golfe de Penas à seule fin que la correspondance qui m’était destinée arrive en temps et heure.

Sachez, docteur von Klatsch, qu’une fois remis de la douleur, en un geste admirable de loyauté et d’admiration, Roswell Aldao restaura de ses propres mains le pilon abîmé, y apposa de discrètes et complexes incrustations en bois de rose aux endroits où les dents de l’orque avaient été les plus cruelles et, après l’avoir laissée comme neuve, se lança dans une pittoresque campagne régionale pour transformer la prothèse martyre en relique vénérée, avec l’intention finale d’en faire le symbole de l’Union postale universelle.

Cette belle croisade se heurta cependant à l’imbécile et rancunière opposition du Gros Provisorio, qui avant que ne se produise la tragédie connue de tous au village, accusa Roswell Aldao au journal de 21 heures sur CW43 Radio Mosquitos d’être un “droit de l’hommiste noctambule” et un usurpateur de fonctions que les pouvoirs publics devaient châtier sévèrement.

C’est alors que le tragique événement est survenu. Jamais le trouble et détestable batracien n’aurait pu imaginer qu’à la sortie de la station de radio pouvaient l’attendre, l’air féroces et menaçants, tous les amis de Roswell Aldao. Croyez-moi, honorable professeur et docteur, mais loin de se démonter devant ce ridicule arsenal de bouteilles cassées tenues par le goulot, de tronçonneuses rouillées à moteur deux temps, de ressorts de matelas et de chalumeaux, le Gros Provisorio se mit en colère et, avec des cris de fausset dignes d’un ténor sous les huées, refusa totalement l’échange d’idées dans la dignité proposé par les pouilleux de la décharge. Comme il fallait s’y attendre, pareille attitude ne fit qu’irriter Heidegger, le chien de Ray Gambre von Clips, un Budweiser aussi féroce qu’astucieux qui, ivre de rage, avec des yeux de loup exorbités, s’élança la gueule ouverte dans l’intention évidente de mordre au cerveau le batracien fasciste employé de la Poste centrale.

Malheureusement, le pauvre animal ignorait – comme l’aurait-il su ? – que ce porc hitlérien est en fait dépourvu de masse encéphalique et qu’il possède en

revanche un étrange entrelacs cellulaire venimeux, mortel pour les mammifères domestiques.

De sorte que le Viking von Clips a perdu pour toujours cette précieuse mascotte ramenée des plaines lointaines du pays de Bade, car le malheureux Heidegger, après avoir mordu le cerveau ténébreux du Gros Provisorio, est mort quelques heures plus tard, empoisonné par les pensées réactionnaires qui ont bloqué son appareil digestif, sans que quiconque puisse faire quelque chose pour le sauver.

Laissez-moi vous dire cependant, professeur, que ni la mort de Heidegger ni l'opposition du détestable chef de la Poste qui se promène toujours dans le village la tête bandée telle une momie bolivienne n'ont empêché les libres camarades de Roswell, à savoir le Turc Mohamed Lal-Mohada Burel, Tortelio Braga Rosa, Ray Gambre von Clips en personne et le barbu Dolores de Alcides, de rendre hommage à la merveilleuse jambe de bois de Miguel Strogoff.

De fait, honorable docteur von Klatsch, le malheur ne fit que redoubler l'esprit de révolte et une foule spontanée de fainéants circonspects se jeta dans l'avenue Fabini où elle promena la dépouille de bois jusqu'à la sortie du village, endroit où la procession s'arrêta pour entendre les paroles d'hommage lancées par Roswell Aldao au vent d'été.

Je dois reconnaître, cher professeur, que j'ai été franchement admiratif en entendant la justesse des remarques de Roswell à propos de tout ce que l'on perd dans cette vie en perdant une jambe de bois et de tout ce qu'y gagne l'existence d'un homme quand il trouve une prothèse de cette nature. Surtout quand il est, comme Miguel Strogoff, deux fois unijambiste.

“Nous, village de Mosquitos et Union postale universelle, a déclaré Roswell Aldao, rendons les honneurs et offrons cet hommage sincère à Miguel Strogoff, mais nous ne nous contenterons pas de ce geste significatif. Nous renverrons à notre frère de la Patagonie rebelle, contre vents et marées, cet appendice sacré propre aux existences boiteuses, pour que, si j'en crois le professeur Orson Castellanos, il poursuive le chemin tracé par lui dès le jour où il se proposa, tout comme moi, d'être le messager des échanges scientifiques avec le célèbre chercheur Segismundo Ramiro von Klatsch, qui en cet instant même travaille pour le bénéfice de l'humanité, tout là-bas, à Tortitas, en Patagonie.”

Et après avoir remercié cette masse de vagabonds fringants d'origines les plus

diverses qui applaudissaient, les mains de Roswell dévoilèrent une belle plaque de bronze où l'on pouvait lire en grands caractères cyrilliques le nom de Miguel Strogoff, et une inscription disposée en demi-cercle autour d'une artistique jambe de bois semblable à un as de trèfle flottant au-dessus de l'univers, où l'orfèvre avait apposé sa touche finale en gravant tout en bas le vers célèbre d'Antonio Machado : "Au voyageur point de chemin tracé, son chemin il tracera."

Puis, pour préserver l'intimité de la cérémonie finale, la foule laissa Roswell Aldao et ses amis parcourir tout seuls les dix kilomètres du chemin de retour vers les plages de l'Atlantide, portant la jambe de bois sculptée, qui pour l'occasion reposait sur un lit de velours rouge, dans un étui soigneusement confectionné à l'aide d'un cageot et d'un couvercle de malle récupéré dans la décharge, pour la protéger du dévorant soleil de janvier.

Détail significatif à ne pas oublier, très cher professeur, après avoir cherché en vain auprès des habitants du village un drapeau chilien pour recouvrir cette espèce de cercueil de l'amitié, le barbu Dolores de Alcides souligna que si l'on voulait donner à l'hommage un caractère véritablement international, on ne pouvait sous aucun prétexte se passer de drapeau. Finalement, en un geste non exempt d'une certaine tendresse, la caisse fut portée vers la mer sur les épaules des va-nu-pieds, recouverte de la bannière rouge et noire de l'Ovéhu Football Club, la glorieuse équipe de Mosquitos, trois fois championne de la Ligue des betteraviers de Montes, Migues et El Tala, fondée en 1955 par le Syndicat des travailleurs anarchistes des Œufs et Volailles d'Uruguay.

Comme le cœur de l'homme est ingénieux lorsqu'il s'agit de trouver des solutions pacifiques aux batailles de l'âme, admirable professeur des solitudes glacées du Sud ! J'aurais donné deux années de recherche pour que vous puissiez faire partie de la foule agglutinée sur les sables blancs de l'Atlantide, pour dire adieu à la caisse entourée de la bannière de l'invincible Ovéhu, avant d'entreprendre son voyage en direction des rivages inhospitaliers qu'arpente jour après jour votre cher ami Miguel Strogoff.

J'imagine que vous vous demanderez, en toute logique, de quelle manière elle parviendra jusque là-bas. Élémentaire, professeur von Klatsch : ils ont tous ensemble poussé l'immense orque de six tonnes d'une dizaine de mètres pour la remettre en pleine mer, non sans avoir auparavant pris soin d'attacher à l'une de ses dents une corde tressée de trente mètres de long.

Comme vous pouvez déjà l'imaginer en lisant cette lettre, renommé docteur, les garçons ont accroché à l'autre bout de la corde le cageot qui contient la précieuse extrémité de Miguel Strogoff et ont planté au-dessus un mât sur lequel le drapeau de l'Ovéhu F.C., ondulant sous le vent du Río de la Plata, a disparu à l'horizon derrière l'orque.

Debout sur les sables immaculés du rivage, agitant leurs mouchoirs crasseux en guise d'au-revoir et fredonnant une des dernières compositions des Enfants chanteurs de Vienne (on dit que le plus jeune d'entre eux vient de fêter son quatre-vingt-quatrième anniversaire), les chers va-nu-pieds sont restés un long moment le regard perdu au-delà de l'horizon maritime, remplis du logique espoir que le cétacé retournera chez lui par où il est venu et retrouvera un jour sur son chemin l'héroïque facteur de la poste chilienne.

Miguel pourra-t-il à présent rechausser sa jambe à l'endroit adéquat et se débarrasser ainsi des humiliants et ridicules accessoires qu'on lui a mis pour se déplacer d'un endroit à l'autre ?

Vous seul, subtil et hyperbolique professeur von Klatsch, pourrez nous donner le fin mot de cette histoire et nous faire savoir que les garçons n'ont pas travaillé en vain pour l'intégrité physique de cet homme si précieux.

De reste, en guise de clin d'œil entre collègues, Roswell Aldao pense que si la jambe d'acajou reprend sa place dans le corps de Miguel Strogoff, celui-ci connaîtra une agréable surprise au printemps prochain car il est bien possible que les incrustations de bois de rose à la hauteur du genou génèrent l'éclosion de trois ou quatre roses jaunes. En un mot, nous espérons tous que dans le meilleur style du légendaire pirate hollandais Leander van Rijht sur l'île de Curaçao, le cher facteur des glaces du Sud puisse se promener et se faire admirer dans les rues de Tortitas avec sa belle jambe de bois toute fleurie.

Mais trêve de sensiblerie et de chroniques édifiantes de la vie quotidienne de Mosquitos, il me faut à présent en venir au sujet qui provoque en nous un enthousiasme si grand que Darwin en personne en perdrait ses culottes de jalousie : l'histoire des jumeaux Grim.

Et laissez-moi ici exprimer, cher et vénéré professeur, ma surprise, car le sort, le hasard ou le destin (je me demande parfois si les trois ne sont pas intimement liés) sont si imprévisibles qu'il leur arrive de nous rapprocher magiquement de

bien des choses que nous pensions lointaines ou inaccessibles. Je n’aurais en effet jamais pensé que grâce à cette malheureuse baleine échouée sur la plage, je ferais la connaissance des pittoresques et crasseux amis de Roswell Aldao. Et moins encore que je ferais bon ménage avec l’homme à la démarche équivoque et au poignet cassé qui s’appelle Tortelio Braga Rosa, insoupçonné unique petit-fils de Cachengo Braga, ce payador qui ne se contenta pas d’accompagner Caïn Grim au cours de la saison artistique de l’année 1928, mais eut encore sur lui une telle influence qu’il parvint certaines fois à le transformer en chanteur de boléros larmoyants et sucrés, fort éloignés des chansons viriles et rudes chères au petit égaré.

Pourtant, même ainsi, avec leur lamentable musique bâtarde et quasiment efféminée, ce malheureux duo composé de Braga l’imposteur et de Caïn Grim, par une grise et déprimante fin de semaine, parvint à charmer le grand Carlitos Gardel en personne, le glorieux magicien né à Tacuarembó, n’en déplaise à ces pédés de Français qui osent encore affirmer que le rossignol criollo est né à Toulouse, allez savoir pourquoi.

D’après ce que j’ai pu apprendre, durant les trois derniers jours de juin 1928, le magicien séjourna à Mosquitos, victime d’un refroidissement si brutal que chaque éternuement le dépeignait si violemment qu’il sombra dans une insondable dépression, dont il put miraculeusement sortir lorsqu’à son grand ravissement il entendit à l’aube du dimanche matin le terrible duo de payadores dans le bar Euzkalduna qui venait d’être fondé.

Inutile de vous avouer que, même si j’ai flairé un piège diabolique tel que peut en ourdir un vétéran gay du Viêt-Nam, j’ai fait semblant de ne pas remarquer son ton scabreux et de ma plus sévère voix de basse (que l’on peut situer, pour vous donner une idée, entre les registres de Goyeneche et d’Alfredo Zitarrosa), j’ai averti Tortelio Braga que pour le bien de la recherche que nous réalisons avec le prestigieux professeur von Klatsch, j’acceptais l’invitation à condition que Roswell Aldao soit présent en personne, car je fais entièrement confiance à sa probité virile.

En bougonnant et à contrecœur, Torelio Braga a réfléchi un instant avant d’accepter l’idée de la rencontre, tout en disant qu’il devait auparavant consulter son agenda, car il était très occupé à visiter les décharges de plusieurs villages voisins à la recherche d’articles pour enfants, car l’époque des naissances approchait et il se considérait comme l’un des meilleurs restaurateurs de

poussettes de bébés à cent kilomètres à la ronde, les plus vieilles surtout, celles en fer forgé avec moustiquaire incorporée.

Comme j'avais l'intuition que la période en compagnie de Cachengo Braga avait marqué une importante inflexion dans l'existence des jumeaux Grim, j'ai attendu vingt jours avec une anxiété aussi secrète qu'évidente la date du rendez-vous que déciderait le capricieux Tortelio. En même temps, je dois reconnaître que si je suis d'ordinaire un homme aussi tranquille qu'affable, en cette circonstance, je ne fais pas autre chose que contenir de la façon la plus civilisée possible mon irrépressible envie d'envoyer Tortelio Braga se faire foutre, car en deux occasions, alors que j'étais en train de boire le maté sous mon porche à l'heure du thé, il est passé devant chez moi en poussant une poussette déglinguée aux roues voilées remplie de hochets, de poupées qui parlent et de petites voitures, sans qu'il daigne me jeter un regard ou s'arrêter pour m'informer du jour et de l'heure où il serait possible de nous voir pour échanger des idées.

Ce qui m'agace le plus, grand professeur, c'est de constater à quelles extrémités sont capables d'arriver de tels êtres quand ils sont mus par le dépit primitif et qu'ils se fichent pas mal de savoir si avec leurs douteuses conduites dilatoires, ils entravent l'irréversible évolution de la science. Et, dans ce cas précis, de l'anthropologie musicale, qui est le domaine qui nous tient tous deux en éveil à un coût spirituel que nul autour de nous ne saurait imaginer.

De toute façon, ma patience se transformera en or et j'attendrai le temps qu'il faudra ce furieux au cœur maniéré, dont les manœuvres et stratagèmes ne parviendront pas à me décourager.

En attendant, après l'envoi de cette lettre (malheureusement dépourvue d'informations nouvelles, comme vous avez pu le voir, hormis l'émouvante histoire de la baleine et de la jambe de bois qui lui a rendu la vie), je laisserai mes pas me pousser jusqu'à la bibliothèque municipale dès que le bouillant soleil qui paralyse ce village sera descendu, pour y consulter un étrange volume trouvé sur l'étagère la plus basse par la bibliothécaire Pelusa Yáñez Pinzón, dont le titre, m'a-t-elle raconté hier, est Boléro, chamamé et démocratie dans les années folles, mais dont elle n'a pas retenu le nom de l'auteur. D'après l'année de publication, 1949, je suppose qu'il doit s'agir des mémoires, oubliées sous le chapiteau des Démons de Sibérie, durant l'ouragan de 1932, par Rosita Hepaminondas, la belle écuyère, qui grimpait sur les épaules d'Abel Grim très absorbé par sa guitare et monté sur un cheval au galop, et qui au moment de la

publication du livre devait avoir déjà bien mérité sa retraite et recevoir la pension prévue par la loi uruguayenne de protection des acteurs de second rôle. Je vous tiendrai au courant, en temps opportun, de cette découverte de bon augure, stoïque professeur et docteur von Klatsch.

En attendant, recevez la marque de mon incroyable affection ainsi que d'avance mes remerciements pour votre patience face à des événements que je suis moi aussi bien obligé d'attendre en contenant l'irritation naturelle qui me dérange.

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 13

Professeur Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Cher maître,

J'ai, moi aussi, pleuré comme une Madeleine australe en découvrant la noblesse de votre protégé, Roswell Aldao, et son amitié à toute épreuve pour le diligent Miguel Strogoff, ce martyr en lambeaux de la cause postale américaine. Comme vous vous en souvenez, ami illustre et bienveillant, je vous racontai dans ma dernière missive l'instant précis où, le cœur affligé, je regardais en compagnie des cruels gauchos le vaillant fonctionnaire des Postes du Chili nager à toute vitesse vers le garde-côte Comodoro Brisemenu dont le capitaine, un individu atrabilaire répondant au nom de Buenos Días Eterovic, menaçait de l'obliger à nager jusqu'à Valparaíso s'il ne se dépêchait pas de monter à bord.

Buenos Días Eterovic est le fils d'un étrange Croate venu dans ces terres australes pour construire la première voie ferrée reliant Tortitas à la Louisiane, un caprice enfanté par l'esprit sénile de don Juan de Dios Wayne veuf Silver qui, dans ses vieux jours, s'était amouraché de la photographie d'une chanteuse de blues découverte dans un catalogue de produits vétérinaires. Cet amour, ce noble sentiment qui honore la mémoire du vieil estanciero, vient confirmer la similitude des destins continentaux, ou pour être plus précis, l'enchevêtrement des faits et des événements qui font de notre histoire une sorte de galimatias labyrinthique où la ruse de Thésée, c'est-à-dire le fait d'utiliser une pelote de laine pour retrouver son chemin, ne servirait à rien car il est probable que le Minotaure s'en serait servi pour se tisser un poncho ou de jolies pantoufles à

pompons. Votre perspicacité proverbiale doit, je suppose, vous faire sourire, très cher ami, car la chanteuse de la Little Big Blues Band of Louisiana n’était autre que Rosita Hepaminondas, la lilliputienne – à une certaine époque, elle avait exercé, ne l’oublions pas, le métier de courtisane sous le nom de Lili – une diva paraguayenne arrivée sur les rives du Mississippi dans les bagages d’Humberto de las Mercedes Bogart, douillettement installée entre deux pantalons de gaucho de cet énigmatique personnage et les manuscrits et partitions dérobés avant leur fugue à Caïn Grim, cet homme aussi fécond qu’infortuné. Devant de tels exemples de bel canto, il convient de distinguer le Chamarré de l’ego, une remarquable rhapsodie où il décrit sa fascination pour son premier yo-yo, et la Guaracha des absences, une canzonetta consacrée aux vaines tentatives de Panchito Feres pour se faire payer les caleçons de flanelle irrétrécissable et autres sous-vêtements que les irresponsables du coin lui devaient.

Si grande était la passion de don Juan de Dios Wayne veuf Silver pour la photographie de Rosita Hepaminondas, qu’il la fit mettre dans un cadre en peau de vipère et décida de faire construire une voie ferrée pour relier les deux grands fleuves d’Amérique, le paisible Baker et l’irascible Mississippi. Aveuglé par l’amour et la frénésie ferroviaire, il engagea dans cette intention le Croate Doverdán Eterovic, un intrépide pionnier qui abandonna l’installation d’un chemin de fer à Kaboul et partit pour ces terres australes où on connaissait à peine le fil à couper le beurre afin de construire un réseau ferroviaire qui ne fut jamais réalisé car, pendant son voyage entre Port-Saïd et Valparaíso, Juan de Dios Wayne veuf Silver oublia Rosita Hepaminondas et ses effluves de “Folie de Chèvre” et tomba en adoration devant Jacobeo Lemmon, un artiste abominé par les gauchos obtus qui ne lui laissèrent jamais terminer son numéro de travesti dans le cirque Les Aigles humains. Il en arriva même à lui proposer les liens sacrés du mariage avec, en dot, une cuvette neuve pour se laver les pieds et une éponge végétale de la meilleure qualité. Quand Jacobeo Lemmon lui avoua, tout angoissé, qu’il n’était pas une femme mais un gaucho de San Esteban Acoquinado, le romantique estanciero lui répliqua : “personne n’est parfait.”

Doverdán Eterovic se retrouva donc sans travail et s’employa à faire des enfants aux femmes qui tenaient les pulperías dans lesquelles il égrenait ses malheurs. Son premier né fut Buenos Días ; pour être précis, il nous faut reconnaître à ce propos qu’il souhaitait lui donner son propre prénom mais, quand il alla le déclarer à l’état civil, le fonctionnaire n’était autre qu’Emerson Miteux et ce puriste traduisit littéralement le mot Doverdán en espagnol et enregistra le rejeton sous le sympathique patronyme de Buenos Días Eterovic.

Buenos Días Eterovic grandit dans les solitudes infinies du bout du monde et exerça son premier métier dans le cirque Les Aigles humains. Il se présentait vêtu d'un costume d'explorateur anglais, coiffé d'un casque colonial fabriqué par Abel Grim avec une carcasse de tatou et accompagné d'un chat. Il l'obligeait à lire les romans de Georges Simenon sans prendre en considération ni le préjudice optique que cette activité pouvait entraîner chez le félin ni le fait que la populace primitive venait au cirque dans la seule intention de voir un des trapézistes s'écraser sur le sol une bonne fois pour toutes. Il passa de cette mer d'incompréhension à la mer de Wedel et, deux ans plus tard, fut nommé capitaine du garde-côte qui nous relie au vaste monde.

Mais trêve de souvenirs historiques, digne gardien des lettres nationales. Comme je vous le disais en vous avouant mon émotion lacrymale, nous étions tous là à admirer le talent natatoire et la diligence du fonctionnaire Miguel Strogoff qui, imperturbable, inébranlable et la sacoche entre les dents, évitait les icebergs, la malicieuse inertie des phoques, la vile voracité des éléphants de mer et le flegme des pingouins pour atteindre son noble but et monter à bord. Soudain, on entendit Emerson Miteux hurler : cachalot ! Cachalot ! Ces cris détournèrent l'attention de la joyeuse populace qui se mit aussitôt à abattre des arbres sur les paisibles rives du Baker et à dresser un échafaud où fut conduit le Gros Concertado qui ne fut pas sans leur opposer une incompréhensible résistance.

J'avais, moi aussi, aperçu le cétacé, illustre professeur, mais quand j'ai réussi à faire accepter aux cruels gauchos d'abord puis à Emerson Miteux mes arguments pédagogiques démontrant qu'ils étaient victimes d'un lapsus auditif et avaient confondu cachalot et échafaud, la tragédie était déjà consommée et Noé Azpegoitía, notre sobre fabricant de cercueils, sanglotait près de moi.

“Pourvu qu'il ne lui ai pas arraché la jambe de bois de style Louis XIV, c'est une pièce unique, irremplaçable”, répétait inlassablement l'artisan dans son désespoir.

Quand nous avons décroché le Gros Concertado de la potence, nous avons remarqué une certaine rancœur dans son regard et c'est en nous interrogeant sur la raison d'un sentiment aussi immérité que nous sommes revenus à la pulpería. Nous étions touchés par le récent malheur de Miguel Strogoff mais confiants en la force de caractère proverbiale et la volonté nietzschéenne du fonctionnaire des Postes.

À notre grande surprise, Emerson Miteux nous a offert une tournée de maté à la condition d'assister à son concert de flûte champêtre et nous avons été obligés d'écouter le récital car l'astucieux Asturien avait pris la précaution de nous enfermer à clef. Ainsi, pendant qu'à Tortitas se déroulait cette scène de la paisible vie locale, face aux récifs paradisiaques du golfe de Penas et près des eaux du Baker charriant les blocs de glace des premières débâcles, le destin poussait le cétacé vers le bleu des eaux uruguayennes pour que votre protégé Roswell Aldao et les illustres membres de votre cercle d'amis puissent rendre hommage à l'homme qui abandonne des portions de son être pour mettre en relation deux savants bien décidés à sauver les jumeaux Grim de l'oubli.

Quarante-cinq jours s'écoulèrent, et je tiens à le souligner car mes mécènes de la Coopérative des apiculteurs du Baker avaient oublié une fois de plus de m'envoyer ma provision de miel et de luzerne, m'obligeant à faire face à l'incompréhension d'Emerson Miteux, et cet individu matérialiste imperméable aux valeurs spirituelles qui guident mes travaux n'avait pas hésité à me priver du morceau d'agneau de mes quatre repas quotidiens et des peaux de ce même animal laineux sur lesquelles mon corps fatigué trouve son repos. Donc, comme je vous le disais, au bout de quarante-cinq jours les cris de “The Postman, the Postman !” hurlés par le Gros Concertado entraînèrent de façon providentielle les gauchos atrabilaires jusqu'à la paisible plage de galets, me permettant ainsi de plonger la main dans la marmite du pot-au-feu.

Fajardo le Démoniaque fut le seul témoin de ce petit larcin commis sans remords. J'entretiens avec ce digne représentant de l'Homo Patagonicus une certaine complicité silencieuse, une sorte d'omerta équitable, car je l'ai vu coudre des étiquettes Lacoste sur les chiripás en peau de guanaco qu'il vend aux plus snobs des gauchos. Pour essayer de se justifier, il m'a assuré que les étiquettes étaient authentiques et m'a montré avec orgueil les marques Nike ou Ray Ban collées par ses soins sur les boleadoras ou les œillères des mules. Fajardo le Démoniaque s'est maintenant associé avec Moule de la Pampa et, ensemble, ils se livrent à la traite des Blanches dans les estancias et les pulperías. Ils y vendent des jeux de dominos confectionnés avec des os de baleine mais les points disparaissent rapidement et les pièces redeviennent toutes blanches dès la seconde partie.

Malgré leur rudesse, ces deux hommes me sont sympathiques, je ne peux le nier, surtout quand ils arrivent à l'heure du repas en récitant pour s'annoncer ces vers inoubliables de Caïn Grim :

Je ne suis qu’un humble barde

mais je voudrais de la moutarde

et du soda pour faire descendre

ce triste hamburger

le ketchup, voyez-vous, m’écœure

et je n’en veux pas sur ma viande[26].

Quel bijou de la poésie gauchesque, cher ami et conseiller ! Comme je vous le disais, après avoir repris des forces grâce au demi-gigot d’agneau involontairement offert par Emerson Miteux, je suis descendu avec Fajardo le Démoniaque jusqu’à la petite plage de galets dont les arêtes resplendissaient sous le soleil au début de son déclin. Le garde-côte Comodoro Brisemenu avait jeté l’ancre sur la ligne d’horizon toute proche et, sur un ordre du capitaine Buenos Días Eterovic, l’équipage a jeté à l’eau le héros des Communications. La nature, dans sa sagesse, avait éloigné les blocs de glace qu’Emerson Miteux avec l’entêtement propre aux puissants s’obstine à appeler des “izebers”. Phoques, éléphants de mer et morses s’adonnaient à des ébats amoureux inévitables chez des mammifères aussi assommants et, au milieu de ce panorama, disons, originel, Miguel Strogoff nageait en donnant de la bande à bâbord du fait de l’absence de sa prothèse Louis XIV pour les raisons que nous connaissons. C’était une vision épique et il ne manquait que Caïn Grim pour chanter les hauts faits de ce héros postal.

Il serrait bien fort entre ses dents la sacoche verte du courrier et les publicités fluorescentes “Bière australe”, “La vie est douce, Coopérative des apiculteurs du Baker” et “Venez cuisiner à la Pulpería Miteux” qui ornent son uniforme bleu depuis que ses départs et ses arrivées sont devenus un spectacle unique en son genre brillaient de joie à la perspective du retour au bercail. C’était un vrai bonheur de voir les battements énergiques de son unique palme natatoire solidement fixée à sa prothèse de style Louis XIV en un tout épique, postal et athlétique qui ferait gonfler d’orgueil filial la noble poitrine de votre protégé Roswell Aldao.

Ce si bel effort fut à peine interrompu par la brutalité inopportune de deux morses affamés et myopes selon toute apparence, qui le prenaient pour un hareng certes démesurément gros mais non moins savoureux pour autant.

Miguel Strogoff leur opposa une fois de plus l’inflexible sentiment du devoir qui caractérise les Postes du Chili et réussit à atteindre la plage de galets pour la plus grande consternation des ridicules castors du Baker qui s’apprêtaient à en faire

l’objet de leurs railleries mordantes et incisives, et le plus grand bonheur de ceux qui, comme votre humble serviteur, attendaient avec impatience leur correspondance.

Trois heures plus tard, quand il reprit connaissance dans le tonneau mis si aimablement à sa disposition par Emerson Miteux pour qu’il puisse décongeler et s’égoutter sans mouiller le sol de la pulpería, son premier soin fut de regarder le moignon qui précédait l’espace vide antérieurement occupé par sa main droite, probablement digérée à cette heure par le morse infâme qui la lui avait arrachée. Il eut alors un geste de résignation héroïque qui arracha des larmes à toute l’assistance, et particulièrement au gaucho Yolando de Heriz qui, à cet instant précis, se battait avec un lièvre qui refusait obstinément de prendre sa place dans le béret consacré aux tours de magie. Une rayure de plus ou de moins n’enlève rien à la férocité du tigre, semblait dire Miguel Strogoff en exhibant son moignon parfaitement cautérisé par Emerson Miteux qui mit immédiatement à chauffer sur les braises le disque d’acier qui nous sert de gril dès qu’il entendit le Gros Concertado crier “The postman, the postman”.

Et la vie a suivi son cours inexorable, mon cher et savant ami, Yolando de Heriz a pris son coutelas et, d’un geste précis, a coupé les oreilles du lièvre rebelle. Après une discussion fraternelle qui l’a conduit dans les eaux cristallines du Baker, nous avons réussi à le convaincre de ne pas utiliser la sacoche du courrier pour exercer son art de l’illusionnisme sans nous verser d’abord une compensation raisonnable. Miguel Strogoff est tombé dans une léthargie que nous avons interprétée comme un repos du guerrier bien nécessaire et nous l’avons donc laissé tranquille au fond de son tonneau pour nous consacrer aux innombrables activités récréatives qui rendent possible notre existence difficile dans ces terres australes.

Emerson Miteux a égorgé quelques agneaux, Fajardo le Démoniaque a châtré un veau, les gauchos cruels et malveillants, suivant leur pernicieuse habitude, ont fait du crochet tout en sifflant la marche si conformiste des sept nains partant sur le chemin de la mine et moi, mon très cher conseiller, j’ai pleuré à chaudes larmes en lisant votre lettre car il semblerait que la redoutable lente orthodoxe des steppes se soit installée dans mes fosses nasales après s’être glissée au milieu de vos délicats feuillets de papier kraft.

Vous ne pouvez imaginer la joie de Noé Azpegoitía quand je lui ai appris que sa magnifique jambe de style Louis XVI avait été retrouvée dans les molaires de

l’orque échouée sur les plages de l’Atlantide et qu’elle nous reviendrait, sûrement enrichie de greffes de bois de rose. Ce noble menuisier de la Parque m’a juré avec des hoquets et des moues de bonheur sincère qu’il allait acheter les meilleurs sécateurs pour qu’au fil des années la prolifération des roses ne constitue pas un obstacle à la mobilité de la jambe fleurie de Miguel Strogoff et qu’elle devienne le symbole de nos courts printemps australs.

Dans votre lettre et dans la mienne, nous nous sommes éloignés, ô maître éminent, du sujet qui nous occupe : la vie et l’œuvre des jumeaux Grim mais les hommes de science peuvent, je crois, se permettre quelques licences sentimentales comme Giordano Bruno l’a si bien dit quand on lui a demandé si, après avoir été brûlé à Campo di Fiori, il craignait d’aller en enfer.

Malgré l’émotion qui nous submerge, je me permets quelques remarques sur le sujet qui nous unit grâce aux courageux efforts de Roswell Aldao et de Miguel Strogoff. L’admiration sans gomina professée par Carlitos Gardel envers les jumeaux Grim, et particulièrement envers Caïn, est remarquable. Tout comme le fils extraordinaire de Tacuarembó assistait aux récitals de l’Euzkalduna, ce bar prestigieux, quelques amateurs de tangos se réunissaient régulièrement dans la non moins célèbre Taberna del Guanaco pour apprendre l’art interprétatif de Caïn Grim qui, à l’époque, et je vous parle de 1947, avait coutume de dialoguer avec son frère Abel en d’émouvantes improvisations chantées qui ont eu une influence décisive sur de grandes figures de l’art lyrique comme les Churumbeles de España, Juanito Valderrama, le groupe Mocedades ou le fameux duo Sepúlveda-Delgado. Ils étaient deux, professeur, et n’allez surtout pas croire que Sepúlveda était delgado, c’est-à-dire mince. Ce tandem composé d’un Chilien et d’un Uruguayen a popularisé de nombreuses compositions de Caïn Grim sans jamais lui verser un centavo de royalties, n’ayant eux-mêmes jamais reçu le moindre peso. Silvinha Fernández, l’extraordinaire soliste des Spice Girls of Tortitas and Puchuncaví, unique étoile capable de calmer les esprits de la populace grossière qui assiste aux spectacles du cirque Les Aigles humains grâce à ses mini-jupes qui couvrent pudiquement sa gorge, les évoque dans un tango-calypso dont voici le refrain : “Sepúlveda était le basané et Delgado l’oriental.”

À ce cirque itinérant qui réjouit les solitudes patagoniques s’est ajoutée la présence du Lusitanien Manuel das Valentes Roubignoles Vermelhas, individu mélancolique qui m’a appris certains détails inconnus concernant les jumeaux Grim pendant leur voyage dans l’est du pays. Savez-vous, illustre maître, qu’il a été sur le point de devenir le fils de son frère ? Voilà comment les choses se sont

passées d'après la Terreur du fado : comme c'est de notoriété publique, les jumeaux Grim entamèrent un périple à travers l'Amérique qui, selon leurs désirs et leurs projets, devait les conduire jusqu'à Yokpanhoham, en Alaska, où ils étaient invités à participer au premier festival de musique ethnique organisé par un collectif d'Esquimaux. Il s'avéra par la suite qu'il s'agissait d'une bande d'escrocs domiciliés dans les îles Georgia du Sud. Comme ils étaient jeunes et avaient tout leur temps, ils décidèrent de faire le voyage par voie de terre pour entrer en contact avec d'autres peuples et enrichir ainsi leur répertoire. En un certain point du Minas dont la Terreur du fado refuse de se souvenir sans l'obtention d'une récompense, scandaleuse à mon avis, ils furent les hôtes d'une très belle jeune fille guaraní, Kohemé Nené Lizarraga-Kaltwasser-Dupont, et de sa mère Mamaré. La donzelle portait ces trois patronymes car Mamaré, sa mère, avait oublié qui du Basque, de l'Allemand ou du Français était son père. Naturellement, Kohemé Nené Lizarraga-Kaltwasser-Dupont tomba follement amoureuse de Grim le nabot. Mamaré, sa mère, avait une autre fille qui s'appelait Yopatí Nené Lizarraga-Kaltwasser-Dupont-das-Valentes Roubignoles Vermelhas à cause de ce fameux problème de mémoire et qui décida à son tour de s'amouracher d'Abel Grim. Mais, pour consommer le lien conjugal qui aurait fait des jumeaux Grim les maîtres d'une propriété de douze mille acres dans les marécages du Pantanal sans compter un certain nombre de caïmans, ils devaient suivre un rite particulier qui faisait d'elle la mère du mari de sa fille et de lui le père de la fille de sa femme et du mari de celle-ci, à savoir son propre frère.

Abel Grim, individu fuyant toujours enclin à l'imposture, considéra que le nouveau lien de parenté qu'il pensait exercer avec un autoritarisme tout paternel lui permettrait de s'approprier sans recours possible le talent de Caïn en exerçant son droit paternel. Mais, fort heureusement pour nous, défenseurs inconditionnels du legs impérissable du nabot, celui-ci se dit qu'être le fils d'une mère affligée d'aussi nombreux problèmes de mémoire pouvait entraîner un discrédit incompatible avec son avenir artistique. Il déroba donc une pirogue et, une nuit de pleine lune, quitta l'État du Minas où il ne devait revenir que bien des années plus tard en compagnie du barde Cachengo Braga qui le présentait fraternellement comme le Farinelli de la Patagonie.

La jeune Kohemé Nené Lizarraga-Kaltwasser-Dupont pleura cet abandon pendant de longues nuits et, après avoir soupiré neuf mois durant, donna naissance à une fille qu'elle appela Amané Nené Delambert-Cacucci-Vázquez-Rial-Grim, prouvant ainsi que l'amnésie était un mal endémique chez les Guaranís.

Que savez-vous de cette période de la vie des jumeaux Grim, très cher et très admirable ami ?

Je déplore sincèrement le décès du chien Heidegger et je vous supplie de transmettre mes condoléances à Ray Gambre von Clips. Si cela peut lui servir de consolation, dites-lui que j'ai adopté une petite chienne après l'avoir sauvée des intentions charcutières d'Emerson Miteux. C'est un joli petit animal, fruit du croisement entre un chihuahua et un énorme danois, dont l'échine ne dépasse pas mes tibias, doté d'une grosse tête chauve. Je l'appellerai Heidigger en hommage à votre inoubliable Heidegger.

Le temps passe, inexorable et cruel, et je dois mettre fin à cette lettre, cher maître et ami, car le capitaine Buenos Días Eterovic fait sonner la sirène du garde-côte Comodoro Brisemenu. Fajardo le Démoniaque, Emerson Miteux, Yolando de Heriz et autres oisifs s'activent à fixer un crochet de boucher sur le moignon du bras droit de Miguel Strogoff et je préfère ne pas assister aux adieux de ce cher héros des Communications. Partir, c'est mourir un peu, illustre professeur.

Je reste dans l'attente de votre réponse toujours éclairante et je vous adresse mes salutations ainsi que l'expression de ma plus haute considération.

Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

LETTRE N° 14

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Illustre et toujours cher professeur,

Votre dernière lettre m’est parvenue avec une extrême promptitude, ce qui provoque en moi une fierté légitime, puisque bénéficiaire de l’efficacité du courrier, j’en déduis non sans dédain que nous n’avons rien à envier à la présumée efficacité de la Wells Fargo ou d’une autre de ces petites entreprises postales d’Amérique du Nord, dont la notoriété doit plus à la mode qu’à l’efficacité, du moins si je prends l’exemple de Mosquitos qui n’a jamais vu l’ombre du chapeau de l’un de ces cow-boys et ne la verra sans doute jamais.

Bien entendu, notre efficacité, cher professeur, est cher payée, car plus vite arrivent vos lettres, plus je dois prendre de précautions pour les lire, car le froid qui émane du papier kraft que vous utilisez pour vos envois est d’une telle intensité qu’aujourd’hui j’ai dû courir sur une bonne centaine de mètres pour aller porter assistance à Roswell Aldao.

Jugez-en, professeur : de ma fenêtre, je l’ai aperçu qui vacillait dangereusement en se dirigeant vers ma demeure, avant de s’écrouler raide au beau milieu de la rue, où il serait resté ainsi plusieurs heures si je n’avais pas été là pour l’aider, car pas une seule âme ne hantait les rues à cette heure par crainte de la grosse gifle du soleil de janvier.

Roswell Aldao était étendu raide, tel un poulet transi de froid, des glaçons dans la barbe, des stalactites sur les paupières, les yeux rougis et les ongles des doigts bleuis et serrés comme pour attraper des bonbons dans un flacon de pharmacie.

Lorsque je suis parvenu à extraire l’enveloppe de sa poche, j’ai décidé de le laisser tel qu’il était, étendu par terre sous le feu du soleil, afin que l’astre-roi fasse son travail et le rende à son état normal. Le pauvre Roswell ne sait plus à présent comment me remercier de ce que j’ai fait pour lui, un geste auquel pour ma part je ne donne aucune signification, car la seule chose qui compte pour moi est de me plonger dans la lecture des épopées qu’avec tant de plaisir et même d’euphorie, cher professeur, vous me racontez.

J’en viendrais même parfois à prétendre avec une certaine assurance, cher

docteur von Klatsch, que notre intérêt pour l’anthropologie musicale et l’histoire des jumeaux Grim est le fruit, plus que d’un choix conscient, du besoin impérieux d’obtenir des réponses certaines aux exigences de nos tempéraments.

Je crois que plus qu’une période de la musique patagonne ou que l’époque de la notoire prééminence du charango et du clavecin à trois touches dans les spectacles du chapiteau des Démons de Sibérie[27], ce qui nous intéresse ou nous plaît le plus, j’imagine, est de nous introduire dans cette espèce particulière de société héroïque des terres sauvages du sud du continent où, plus que les compositions musicales de Caïn et Abel Grim nous fascinent les aventures et les grossièretés de Juan de Dios Wayne veuf Silver ou les sensationnels scandales de Rosita Hepaminondas durant sa visite au Vatican main dans la main avec Benito Mussolini, où elle portait son superbe costume écarlate avec lequel elle avait chevauché les jumeaux, ou les galops effrénés de Caïn Grim sur les chemins de terre rouge des Mines de Cuñapirú, monté sur sa jument Aluminium, véritable hommage vivant, en pleine crise de 1929, à la légendaire jument Silver.

Si j’en passe, professeur émérite, par toutes ces digressions, c’est que je ne sais que vous raconter d’abord. Mais commençons par l’étrange livre intitulé Boléro, chamamé et démocratie dans les années folles[28], retrouvé voici un mois par Pelusa Yáñez Pinzón. Lorsque la belle bibliothécaire a remis entre mes mains l’étrange exemplaire repéré sur l’étagère du bas de la bibliothèque municipale, un coup d’œil superficiel m’a suffi pour comprendre que son auteur n’était pas Rosita Hepaminondas ainsi que je l’avais d’abord supposé.

Plus précisément, si elle est bien la protagoniste du livre, l’auteur en est le prestigieux chercheur italien Catch Arpaia, assesseur du Prince Agonia de Naples et technicien de pointe du Vatican, où sa fonction auprès du Saint-Père consiste à détecter les faux ex-votos. Et c’est ce Catch Arpaia qui raconte ici – ou plutôt analyse avec une particulière minutie – les aventures amoureuses de l’écuyère Rosita Hepaminondas, ses espoirs frustrés, ses nobles idéaux et même ses facettes les plus sombres.

Parmi elles, je relève par exemple que Catch Arpaia mentionne l’insoupçonnable horreur du vide de Rosita, à partir d’un après-midi où Caïn Grim la tint dix minutes durant accrochée par la cheville au-dessus d’un ravin, à cinq mètres de hauteur des eaux tumultueuses du Río Caraguatá, tout cela à cause de la douleur et de la désillusion qu’il avait ressenties en apprenant qu’elle et Cachengo Braga faisaient la sieste ensemble dans l’une des pimpantes roulottes des Démons de

Sibérie.

Ce détail, apparemment frivole et sans importance, cher professeur, nous intéresse en fait directement. En effet, cette infidélité présumée date de 1928, année où Caïn Grim s’est entêté à prendre deux fois par semaine le train pour Montevideo, afin de se renseigner sur certains aspects commerciaux de la musique et de pouvoir réaliser un vieux rêve secret le jour où il se retirerait de la vie artistique : installer à Mosquitos un magasin moderne de pièces de rechange pour charangos.

Il était si obsédé par le sujet qu’il semble avoir passé des heures à imaginer les enseignes lumineuses du magasin, d’immenses lettres de couleur en néon signalant à des milliers d’étrangers à la ville qu’ils étaient devant “l’Empire du charango” ou “le Tatou musical” ou le “Charango Shopping” de Mosquitos.

En fait et à dire vrai, Caïn Grim ne décida jamais comment il baptiserait ce projet qu’il ne réalisa pas. Mais son extrême frustration fut le détonateur de l’un des moments les plus positifs et fructueux en matière de création pour celui que nous pouvons appeler le plus négatif des deux Grim.

Selon ce que raconte Catch Arpaia dans son essai plein de mesure, le drame se produisit un jour où le jumeau Caïn Grim manqua son train et, de retour de la gare, découvrit le triste spectacle des deux traîtres enlacés nus dans la roulotte, ce qui eut pour effet de les paralyser et de les rendre pareillement muets tous trois jusqu’à minuit car, tandis que Caïn Grim se montrait incapable de la moindre initiative, y compris d’aller jusqu’à la malle aux couteaux pour en choisir un et les poignarder comme il est d’usage dans ce genre de situation, Cachengo et Rosita ne purent se lever de leur couchette pour se laver, se peigner, aller dîner et s’excuser auprès de Caïn d’un tel manquement à la moralité.

Rosita Hepaminondas cédant aux sauvages demandes de Cachengo Braga, les deux payadores adoptèrent durant près de trois ans une conduite aussi schizophrène qu’incompréhensible.

En effet, professeur, cela ne fait pour moi pas de doutes : sur scène et face au public, les deux musiciens chantaient, riaient à la première bêtise de l’autre, faisaient admirer leur remarquable sens de l’humour et lorsque arrivait le moment du couplet et du contrepoint entre la guitare de Cachengo Braga et le charango de Caïn Grim, chacun était capable de tirer des larmes d’émotion de

l’autre et même d’enflammer le public de gauchos mal léchés qui remplissait le chapiteau des Démons de Sibérie. Et cependant, dès qu’ils quittaient la scène, c’était une autre chanson.

N’importe qui pouvait se rendre compte que ces deux hommes ne se regardaient pas, ne se parlaient pas, ne se prêtaient pas un centime. Tout au plus, Caïn Grim avait-il la déférence de flanquer à Cachengo Braga un formidable coup de pied aux fesses quand ce dernier prenait du retard durant une marche de six kilomètres où il devait porter le barda et les instruments, ou lorsqu’il lambinait trop avant de grimper à l’échelle qu’il empruntait pour monter en scène.

Et le moins que pouvaient faire deux payadores rancuniers et mesquins effectuant une tournée artistique en ces lointaines années désolées autour de 1928 était de cracher sur la pointe des bottes de l’autre, de se relayer entre deux verres de caña pour éteindre sa cigarette sur le genou de l’autre et de se détester cordialement jusqu’à l’aube du lendemain.

Eh oui, même si la vérité est brutale, tel était bien le cas. Et il y avait même des occasions où, si on leur prêtait attention, dans leur contrepoint jusqu’alors hybride entre le boléro et la milonga, il était possible de percevoir l’obscur aveuglement qui les éloignait sans remède, ainsi que cela fut perceptible durant le choc célèbre survenu au bordel Le Paradis et dont Catch Arpaia conserve ces deux improvisations des musiciens controversés où, serais-je tenté de dire, on visualise clairement certaines clés de la sourde tension régnant entre eux.

(Caïn)

Je sens que mon âme supporte

Une peine trop forte

Que le traître sorte

Cachengo Braga est le nom qu’il porte

Du mou pour chat à la place du cœur

Bon pour la lame quand viendra l’heure

(Cachengo)

Sur son cheval ébène dont il tient la crinière

Il réclame à grands cris que je sorte

De l’ex-ami Caïn voilà bien la manière

Mais de sa peine trop forte

Eût-il voulu que je m’inondasse ?

Celle qui de dépit le rend ivre

S’appelle Rosita Hepaminondas

Rose qui près de moi veut vivre…

Inutile de dire qu’aussitôt ce dernier vers (“Rose qui près de moi veut vivre”) prononcé par le faux jumeau, Caïn Grim balança un brutal coup de charango sur la tempe droite de Cachengo Braga, ce qui lui fit perdre connaissance et mit un terme à la vie artistique, du moins publique, de Cachengo, puisqu’on n’en relève plus de traces dans les années suivantes.

Pareil emportement provoqua la légitime indignation des pensionnaires du bordel, qui d’un coup de bouteille bien senti obligèrent le jumeau irascible à descendre de l’estrade puis, rassemblées au sein d’un sévère tribunal du péché présidé par la voluptueuse Encarnación de Rigatoni Pardiez, déterminèrent l’expulsion définitive de Caïn Grim du Paradis.

Curieusement, inestimable professeur, ce triste événement de villageois fut utilisé par de nombreux rénovateurs en sciences sociales de ces années-là pour confirmer le caractère cyclique de l'histoire, car ils établirent un certain lien entre l'incident du bordel de Mosquitos et la première expulsion du paradis dont fut victime Adam et dont l'Ancien Testament livre le récit sous la forme d'une bande dessinée érotique.

En tout état de cause, cher professeur, cela me semble une hypothèse indéfendable, à moins qu'à travers la Genèse on prétende confirmer l'audacieuse théorie, à partir d'une piste très ténue, que le mythique Adam aurait été aussi le premier Grim de l'Univers, chose dont, en l'état actuel, je doute fortement. De toutes façons, pour en avoir le cœur net et ne pas vous inquiéter inutilement, j'essaierai de consulter à ce propos le chercheur Misericordio de Mattos, qui a passé plusieurs années à effectuer une étude[29] sur les effets secondaires de la pomme verte chez les jeunes femmes rurales (sans avoir, à ma connaissance, rien trouvé de consistant) et qui de façon tangente s'est intéressé à l'histoire de l'expulsion d'Adam du paradis en raison de son comportement douteux à l'heure du dessert.

Il est certain en revanche que l'épisode marquant qui scella la séparation entre Cachengo Braga et Caïn Grim fut suffisamment scandaleusement épique pour figurer dans l'édition du soir de El Heraldo de Mosquitos du 23 septembre 1928.

En effet, fouillant dans les archives du prestigieux journal local, respectable docteur von Klatsch, j'ai appris qu'aux portes du Paradis le petit Grim hors de lui n'était pas seulement attendu par sa formidable jument Aluminium, mais aussi par toute une bande d'amis qui furent empêchés d'assister au procès présidé par la voluptueuse, et pour certains aussi arbitraire que lâche, Encarnación de Rigatoni Pardiez.

Au-dehors, huant l'assemblée féminine vengeresse et réclamant à grands cris "justice pour tous ou pour personne !", se trouvaient Pancho Lancaster avec un jeu de sourires flambant neufs, Esteban Mac Cuín sur son explosive Harley modèle 1922 et le funambule Garicouper Liscano, qui deviendrait célèbre quelques mois plus tard à cause de l'étonnant enlèvement et demande de rançon de la controversée écuyère Rosita Hepaminondas.

Au passage, docteur von Klatsch, il faut que je vous raconte que cet acte de délinquance se solda par un échec retentissant puisque personne n'offrit le

moindre centime pour la guillerette Rosita et que de plus, pour son malheur, Garicouper Liscano fut obligé de la trimballer durant deux années de tournée au Brésil, sans jamais pouvoir s'en débarrasser, même pour faire la sieste. Jusqu'à ce que, enfin, au grand soulagement du malheureux Garicouper, il advint ce dont vous parlez dans votre lettre : le voyage aux États-Unis de l'infatigable Rosita Hepaminondas, dans la valise de Juan de Dios Wayne veuf Silver.

Mais pour en revenir au mort, comme il est d'usage de dire par ici, professeur, après avoir été expulsé du bordel le Paradis, Caïn Grim, recueilli par ses frères en expressions artistiques marginales, retourna avec un sérieux et un professionnalisme redoublés sous le chapiteau des Démons de Sibérie, mais cette fois en qualité de soliste mélancolique, payador solitaire allongé sur un lit, se répondant à lui-même en une sorte de maïeutique socratique pour charango primaire, tristement mais avec une sorte de joie circonspecte, au point d'illustrer la fameuse théorie du musicologue français Jean Blue Aragon, spécialiste de l'évolution du peigne monocorde, qui prétend que “les beautés simples de la musique découvertes par ceux qui ont saccagé l'art sont d'autant plus authentiques que leurs exécutants ne cherchent en réalité à être écoutés par personne”.

Mais ceci est une autre étape qui mériterait une réflexion particulière ; source pour nous deux de grand plaisir si nous lui consacrions une matinée entière.

Pour l'heure, avant de prendre congé avec l'inconditionnelle affection qui nous unit, cher docteur et professeur, je voudrais vous raconter à titre d'anecdote que, tandis que j'écris, je vois par la fenêtre de ma pièce de travail que s'approchent de ma maison Roswell Aldao et Tortelio Braga, sans doute pour m'informer de la date fixée pour la réunion tant attendue dans le collecteur d'égout, où habite Roswell. Mais à présent, professeur, c'est moi qui fais le difficile, et je ne sais pas si en réalité la réunion et son objectif sont toujours aussi essentiels que nous le pensions voici un mois. De toute façon, je les recevrai comme il se doit, en hommage à tout ce qu'ils ont fait pour notre enquête.

Tout en vous souhaitant que les vents qui souffleront sur la mer de Wedel n'entament pas votre précieuse capacité à penser, je vous envoie mon salut le plus cordial,

Orson C. Castellanos

LETTRE N° 15

Cher Prof. Dr Orson C. Castellanos

Mosquitos, Uruguay

Mon prestigieux ami,

Il y a exactement deux heures que nous avons réussi à sauver le martyr des Communications, le valeureux Miguel Strogoff, des mâchoires d'un morse à l'appétit aussi démesuré que les moustaches videlesques de sa gueule lippue. Je dois faire remarquer pour la défense de l'animal – noblesse oblige – que la faute en revient à une manœuvre malencontreuse du capitaine Buenos Días Eterovic, l'officier de marine qui, dans un élan de miséricorde, avait jeté l'ancre à seulement deux milles de la pittoresque plage de galets où la populace infâme et votre serviteur s'étaient, une fois de plus, donné rendez-vous pour assister à l'arrivée du dévoué fonctionnaire et de la sacoche verte du courrier. Buenos Días Eterovic avait, semble-t-il, décidé d'atténuer la fatigue et les efforts natatoires du héros et ordonné à ses hommes de le jeter dans les eaux calmes du golfe de Penas sans se rendre compte que les phoques, les loups de mer et une colonie de morses sûrement venus des Malouines* à en juger par la grossièreté de leurs manières de kelpers s'offraient un joyeux festin avec les restes des quelques naufragés du M. S. Rumsfeld flottant encore négligemment sur les eaux. Le bateau en question, un vapeur chargé de mormons, avait rompu ses amarres et pour nous tous, habitants de ces solitudes australes, c'était un véritable soulagement, un baume contre les aigreurs du froid, de les voir flotter, s'enfoncer puis flotter encore dans leurs chemisettes blanches à manches courtes, impeccables malgré leurs corps boursouflés.

Par malheur, Miguel Strogoff est arrivé directement sur le dos d'un morse qui, à ce moment précis, savourait une bible méthodiste en guise d'amuse-gueule tandis que sur la plage de galets la populace cruelle et votre serviteur écoutaient Emerson Miteux offrir, avec une passion d'ornithologue, sincère mais quelque peu ostentatoire, une conférence sur deux oiseaux bizarres de ses Asturies natales : l'un très viril appelé uromec et l'autre, moins viril, dénommé urogay.

Comme toujours, nous avions été alertés par les cris de “The postman, the postman”, prononcés par le Gros Concertado et nous avons vu le corps en uniforme de Miguel Strogoff rebondir sur le dos du morse. Notre première

réaction a été de faire taire Emerson Miteux à coups de pierre pour ne pas perdre un seul détail des efforts de notre héros. Celui-ci, la sacoche du courrier entre les dents, coincé en travers de la gueule abyssale du monstre flasque, agitait son unique main, le crochet de son bras droit et sa prothèse natatoire avec une rapidité telle qu'il a réussi à remorquer l'animal jusqu'à la petite plage de galets où la populace, qui n'a jamais respecté les espèces protégées, l'a lacéré de coups de couteau sans écouter les protestations écologiques de Fajardo le Démoniaque, Yolando de Heriz et Moule de la Pampa, de froids individus plus intéressés par la peau de l'animal que par la disparition de la fesse gauche de Miguel Strogoff dans les profondeurs de l'estomac du morse.

Une fois arrivés à la pulpería, tandis que nous nous consacrions à la cautérisation, désormais traditionnelle, des plaies dues au devoir accompli avec le disque chauffé au rouge des grillades, Fajardo le Démoniaque et Yolando de Heriz se sont mis à beugler des chansons d'amour de Tony Sarabia et de la banda de Moebius, indifférents à la douleur du dévoué fonctionnaire. Celui-ci luttait pour ne pas tomber dans un évanouissement réparateur et bien mérité en se bouchant les oreilles et la bouche pour ne pas entendre les romances monotones et empêcher Emerson Miteux de lui donner le bouillon de viande brûlant que cet individu croit capable de guérir tous les maux.

Quant à moi, votre humble mais néanmoins digne serviteur, je dois vous dire, ô maître admirable et vénéré, que votre long silence épistolaire de presque trois mois m'a considérablement affecté. Je me sentais, d'une part, victime du syndrome de l'aisselle abandonnée par le stick Rexona et, d'autre part, vexé, offusqué, offensé, maltraité, objet d'une certaine violence de nature non identifiable, sensation qui s'est douloureusement accrue quand, après avoir parlé à Moule de la Pampa de l'angoissante préoccupation causée par votre silence, le triste individu s'est contenté de murmurer : “Ce sont des histoires de vieilles biques.”

À ce niveau de sincérité sans fissures ni fistules, je dois vous avouer que j'ai également confié mon étonnement à Fajardo le Démoniaque et à son acolyte, le cruel gaucho Yolando de Heriz. Ces deux individus, après m'avoir proposé une réponse en échange d'un de mes deux sacs de luzerne, me l'ont donnée : “Des histoires de pédés”, a craché Fajardo le Démoniaque ; quant à Yolando de Heriz, il a dit : “Zoé est la seule à pouvoir fournir une réponse à ce genre de problème.”

S'il y a bien une chose qui m'indigne chez ces gens-là, c'est ce damné

positivisme qui les conduit à des manifestations cryptiques du langage mais, comme je ne suis pas homme à me laisser rouler dans la farine, je me suis aussitôt rendu dans l'enclos réservé aux mules pour y chercher Zoé, la mule albinos qui transporte les instruments paraphernaux de ce gaucho prestidigitateur qui se prend pour Mandrake.

Avant que j'aie pu formuler le tiers de mes préoccupations, cette diablesse de Zoé s'est mise à ruer des deux sabots en plein sur le crâne chauve d'Emerson Miteux car le malheureux commerçant ramassait des pissenlits dans l'enclos pour améliorer son ordinaire.

Emerson Miteux a maintenant un épais bandage qui lui donne un air terrible de corsaire malais ; quant à moi, je n'ai pas eu de réponse à mes incertitudes, plus grandes encore si cela est possible. Heureusement, votre missive tant attendue est arrivée et j'ai de nouveau respiré dans les limites de mes possibilités car l'atmosphère de la pulpería est polluée par les fumées celtiques des Celtas qu'Emerson Miteux fume sans arrêt et celles des crottes de mouton que, faute d'amandes, Fajardo le Démoniaque s'obstine à faire griller, considérant qu'elles sont indispensables à la préparation de sa fameuse fricassée de morse à la sauce poulette.

Comme vous me le racontez en détail, votre protégé Roswell Aldao a bien de la chance. La résidence de cet autre héros des Communications est une sorte de bungalow d'une seule pièce, bien ventilée, comme l'exigent les règles de l'architecture tropicale. Quand cette lettre vous parviendra, transmettez-lui, je vous prie, mes salutations, offrez-lui, comme vous avez coutume de le faire, une de vos merveilles gastronomiques et, pendant que votre courageux d'Artagnan mastique et déglutit, dites-lui que Miguel Strogoff, malgré la perte récente de sa fesse gauche, garde toute sa rectitude, certes non dépourvue d'une certaine déviance due à d'évidents problèmes d'équilibre. Plus important encore, dites-lui qu'une photographie a immortalisé la prouesse de son collègue chilien car les arts visuels sont eux aussi parvenus jusque dans nos terres australes avec l'arrivée providentielle de Danielinsky. Cet unique survivant du naufrage du M. S. Rumsfeld est aveugle, et phoques, morses, loups et éléphants de mer ont dédaigné le trouver trop décharné et trop osseux.

Il est émouvant de voir cet homme, avec ses lunettes noires, son écusson de non-voyant frappé de trois cercles noirs, sa canne blanche et son appareil photo à caisson sur l'épaule, avancer en se heurtant aux mélèzes et autres arbres

centenaires, toujours en quête d’images comme il le répète aux moutons impavides qu’il prend pour des gauchos par pure ignorance olfactive.

Après avoir vaincu la fureur, la jalousie et le dépit, je me suis mis à déplier les feuillets délicats de papier kraft et j’ai lu votre lettre si attendue et si éclairante, mon cher maître et ami, dans cette atmosphère champêtre et authentique qui, une fois de plus, aurait fait les délices de don Ricardo Palma. Miguel Strogoff ruisselait dans son tonneau devenu maintenant sa seconde demeure, Emerson Miteux jouait de la flûte, Yolando de Heriz offrait un numéro de magie à Danielinsky, l’aveugle, son seul public depuis le jour où il a inexplicablement sorti du béret d’Emerson Miteux non pas un lapin mais la plus puante des moufettes, ce qui lui a aussitôt valu les critiques de la populace obtuse et un nouveau bain dans les eaux paisibles du Baker.

Je me suis dit in petto que c’était là un juste châtiment car il y a quelques jours, grâce à un de ses tours de magie, il a fait disparaître mon tonnelet de miel si aimablement envoyé par mes mécènes, la Coopérative des apiculteurs du Baker. Pendant ce temps, Fajardo le Démoniaque préparait sa fricassée de morse à la sauce poulette pour notre plus grande émotion et moi, je m’abandonnais aux plaisirs de la connaissance en lisant votre lettre.

Cher maître et conseiller, d’après vos informations, cette voluptueuse Encarnación de Rigatoni Pardiez semble être Alicia Santísima Martínez, une chiromancienne très amoureuse de Caïn Grim qu’elle a suivi à travers toute la Patagonie en se joignant à la troupe du cirque Les Aigles humains. Elle plantait sa tente et installait ses tarots et sa boule de cristal près du grand chapiteau, et tout le monde se rappelle l’écriteau accroché à l’entrée de sa tente : “Entrez au Pays des Merveilles”, un texte élémentaire et lascif, cause définitive du malheur de don Genaro Kelly. Un après-midi, le vieil estanciero entra chez la chiromancienne et lui demanda de regarder sa boule. Aussitôt, Alicia Santísima Martínez se mit à faire des passes incantatoires au-dessus de sa boule de cristal mais don Genaro Kelly lui dit qu’il ne parlait pas de cette boule-là mais de l’autre, la sienne (après une altercation fatale avec Rosita Hepaminondas, il avait perdu un testicule et l’autre avait été aperçu sur la pointe du coutelas brandi par la gracieuse écuyère). La chiromancienne eut alors une réaction disproportionnée et écrasa d’un coup de pied les restes sous-jacents de sa virilité. Après cet incident, don Genaro Kelly vendit son estancia, brûla ses vêtements de gaucho, renia la pampa et mit à profit sa voix de contralto toute récente pour faire le bonheur des foules qui, une fois l’an, après avoir touché leur salaire et pris un

bain, se rendaient au fameux bordel La Guanaca, à Alto Palena.

Dans les solitudes de la cordillère, il se rendit célèbre sous le pseudonyme de la Vache Laurencia et reçut en gage d'admiration des peaux de loutres et de chulengos* qu'il vendit plus tard pour payer son voyage jusqu'à Baltimore. Là-bas, un officier de l'émigration traduisit la Vache Laurencia par Laurence Bacall car, c'est bien connu, les gringos sont plutôt brouillés avec l'orthographe. Un jour, il retrouva Humberto de las Mercedes Bogart avec lequel il vécut jusqu'à la fin de ses jours dans un climat d'admiration et de respect mutuels, unis par le souvenir impérissable de la naine noire et poilue.

Cette union était possible car Rosita Hepaminondas avait abandonné Humberto de las Mercedes Bogart et, à la faveur d'une nuit sans lune, s'était enfuie avec le professeur Güiliam Gwendolyn Giardinelli qui se trouvait par hasard à Baltimore pour y donner une conférence sur les "influences de l'architecture du Chaco sur le Bauhaus"[30]. Ils revinrent tous deux dans le Chaco – cette fois, Rosita Hepaminondas fit le voyage dans la valise du professeur – et, à Paso de los Tigres, fondèrent une école de natation qu'ils appelèrent "Nager, c'est Résister" en hommage à Rosa, un gaucho dont je crois vous avoir déjà parlé. D'après mes recherches, l'affaire périclita car ils eurent pour seuls clients un bagre de trois cents kilos qui finit sur le gril de Güiliam Gwendolyn Giardinelli et un yacaré* qui insista pour s'inscrire sous le nom, faux de toute évidence, d'Esther Güiliams, demande rejetée catégoriquement par le professeur pour des raisons de rigueur institutionnelle.

Alicia Santísima Martínez rejoignit Caïn Grim au moment où commençait son exode vers les régions de l'Est. Suspendus à ses flancs, il transportait bombos, charango, ponchos de vigogne*, trois paires de ses bottes légendaires en vernis blanc, sans parler d'une quantité d'ustensiles de cuisine. Sur ses épaules, il portait également son frère Abel et, malgré tout ce poids, parvenait à garder un petit trot élégant et alerte qui émut immédiatement la chiromancienne et la poussa à donner son cœur au cavalier sans la moindre hésitation.

Ce serait vraiment merveilleux si la bibliothécaire Pelusa Yáñez Pinzón pouvait chercher dans l'hémérothèque de Mosquitos des publications sur ce sujet ; vous pourriez peut-être également visiter la bibliothèque de votre protégé Roswell Aldao car, nous le savons, Caïn Grim a laissé un texte relatif à la tragédie de don Genaro Kelly que les ignorants s'obstinent à attribuer à Lewis Carroll sans se demander d'où ce dernier tenait ses sources :

Pour une valseuse transpercée

et une autre écrabouillée

le cœur du pauvre gaucho saigne

La belle Alicia a refusé

de toucher à ses merveilles

Et le voilà désespéré.[31]

À partir de là, illustre et savant ami, je perds toute objectivité scientifique, ce rigor magister qui nous caractérise, et me laisse emporter par des élucubrations irresponsables mais justes : à en juger par le résultat de nos investigations, Alicia Santísima Martínez aimait les grandes commotions. Avant de connaître les jumeaux Grim, elle s'était donnée à Pancho Lancaster après la commotion grippale dont il avait été victime, puis à Esteban Mac Cuín après la commotion cérébrale consécutive à son accident de motocyclette et enfin à plusieurs gauchos anonymes souffrant de commotion gastro-intestinales après avoir mangé un cassoulet, appelé ici fabada préparée par Emerson Miteux, lequel confondait souvent les haricots, nos fabas, avec les boules de naphtaline utilisées pour traiter les peaux de loutre. Alors, je me dis, ô maître éminent et sage conseiller, puisque telle était la vocation de cette pionnière, je me demande si elle n'aurait pas pu une fois, au petit matin, dans la faible clarté de l'aurore, être touchée par le talent de Caïn Grim et se donner commotionnellement à lui ?

Un jour, on le sait, elle disparut de la vie d'Abel Grim. Celui-ci jura de se venger et, quand il voulut raconter ses peines à son frère, celui-ci s'était également volatilisé. Il est donc tout à fait probable qu'Alicia Santísima Martínez ait alors changé de nom pour échapper aux désirs de vengeance de l'ignoble Abel.

J'aurais encore beaucoup d'autres inquiétudes à vous faire partager, mon très cher ami, mais le capitaine Buenos Días Eterovic fait sonner la sirène pour annoncer que le garde-côte Comodoro Brisemenu doit lever l'ancre et mettre le cap au nord, et les cruels gauchos, sous la houlette de Fajardo le Démoniaque, préparent notre héroïque facteur à entrer dans les eaux originelles du golfe de Penas. Emerson Miteux se trouve déjà sur la paisible plage de galets où il joue de la flûte champêtre en hommage au postman comme l'appelle ce crétin de Concertado et nous, nous assistons à l'incroyable spectacle des mammifères

marins se retirant, consternés, vers la mer de Wedel et des castors malveillants remontant le cours du Baker.

Notre héros est prêt, il a déjà sa sacoche entre les dents ; il ne lui manque plus que cette missive que je m'empresse de lui confier.

Recevez mes salutations émues et l'expression de ma plus haute considération.

Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch

P.-S. : Très cher professeur Castellanos. Je suis sous le coup de l'émotion. Je viens d'arracher cette lettre des mains de notre héros de la Communication dont Emerson Miteux a fait taire les justes protestations d'un coup de poêle à paella car je me dois de partager avec vous et avec Roswell Aldao la bonne nouvelle que vient de nous apporter cette ruine humaine de Carloto Heston. Ce pionnier sénile se promenait aux alentours du détroit de Magellan en proie à ses délires historiques au cours desquels il donne des conférences à un public de pingouins flegmatiques qui, impassibles, l'écoutent faire l'éloge de la Winchester modèle 73 en insistant sur son efficacité pour mener à bien l'extermination des Indiens. Carloto Heston est entré au galop dans la pulpería, non sans causer quelque dommage au mobilier et à la collection de poêles à paella d'Emerson Miteux, lequel a noté les dégâts avant de jeter dehors à grands coups de pied cheval et cavalier. Après quoi, j'ai dû interrompre l'inévitable rossée qui suit chacune des apparitions de cette ruine humaine en indiquant qu'il s'agissait là d'une courte parenthèse car le déchet humain voulait nous dire quelque chose. C'est ce qu'il a fait : il a réclamé à grands cris la grosse Bertha, un terrible canon récupéré parmi les restes d'un bateau allemand chargé d'outils nécessaires au développement de Colonia Dignidad, une enclave de pédérastes germaniques, et utilisé en guise de mortier par Emerson Miteux quand il lui prend la fantaisie de préparer un gazpacho.

À la question pourquoi diable voulait-il la grosse Bertha, il a répondu que, dans le détroit de Magellan, une orque avançait en traînant derrière elle une chaloupe portant le pavillon rouge et noir de l'anarchie et qu'il ne permettrait pas une honteuse répétition du jour J.

LETTRE N° 16

Professeur Segismundo Ramiro von Klatsch

Tortitas, Patagonie

Indulgent et méritant docteur,

Hier soir, au cours de la traditionnelle conversation d'après-dîner qui se déroule tous les trente et un jours chez moi qu'il pleuve ou qu'il tonne, Roswell Aldao m'a demandé avec une saine suspicion comment vous avez fait pour vous assurer le soutien de mécènes tels que ces apiculteurs du Baker qui prennent en charge vos besoins quotidiens en miel et en luzerne et vous permettent de vous déplacer à huit cents kilomètres à la ronde et plus pour mener à bien vos recherches.

En réalité, je soupçonne que derrière cette délicate question formulée tandis que nous prenions notre petit café de fin de repas, pointe une forme de reproche ou de subtil mépris face à mes possibilités limitées de dénicher un mécène équivalent, de mener une vie aisée et d'être, par conséquent, le brillant amphitryon dont certains rêvent.

Peut-être la remarque de Roswell découle-t-elle de ce que hier soir, quand je l'ai invité à dîner avec cet enthousiasme débridé provoqué par les dernières lettres, j'ai allumé un candélabre à deux branches, revêtu la toque blanche de cuisinier et mis à réchauffer une grosse quantité d'huile de friture qui me restait de la semaine dernière pour lui faire un formidable et spectaculaire œuf au plat que j'ai décoré d'une pincée de sel et d'une feuille de persil.

Or il a dû se l'avaler en moins de temps que n'en a mis le coq pour monter la poule qui avait pondu l'œuf en question. Après quoi Roswell Aldao est resté à me regarder avec cette expression de fureur voilée mais inquisitrice propre de ceux qui ont l'air de vouloir dire : "Écoute, imbécile, tu pourrais bien me faire cuire encore une demi-douzaine de tes fichus œufs, si tu veux vraiment que je sois content et que je continue à t'apporter ces saloperie d'enveloppes diaboliques de Patagonie qui, si tu n'y prends garde, sont fichues de te transformer en glaçon de la tête au berbeyete*."

Dans l'hypothèse où ce que j'ai cru lire dans son regard est vrai, et si au lieu de l'insinuer il m'avait demandé avec franchise, qualité que je valorise au plus haut point dans mon évaluation des individus, je vous avoue, professeur, que je

n’aurais pas été fichu de lui répondre. Quoi qu’il en soit, le dîner s’est déroulé de façon amicale et il a même laissé poindre une émotion visible lorsque je lui ai raconté en détail, et à sa demande, le terrifiant incident marin au cours duquel le martyr de la correspondance scientifique Miguel Strogoff a perdu la fesse gauche entre les mâchoires hystériques d’un morse.

Indigné par les inhumaines conditions de travail de son collègue postal, Roswell Aldao a juré, d’un crachat précis sur la flamme de l’une des bougies, qu’il se chargerait lui-même en personne de chercher dans la décharge une vieille chambre à air provenant de la roue d’une Ford 8 ou d’un autre véhicule équivalent, afin de modeler de ses propres mains deux fesses gonflables pour Miguel Strogoff, l’une pour l’usage quotidien et l’autre comme fesse de secours, car il n’est pas exclu qu’un autre morse tout aussi abject s’attaque à nouveau à son arrière-garde durant l’une de ses traversées maritimes. Mais s’il le désire, cette seconde prothèse pourrait aussi lui permettre d’arborer un fessier parfait les jours de fête à Tortitas.

Je dois vous avouer que pareil altruisme n’a fait que redoubler mon désir de poursuivre la recherche que vous et moi tenons à bout de bras et que, pour répondre comme il se doit à l’éclatante franchise de votre critique concernant mon retard épistolaire, je ne puis que l’accepter – tout involontaire qu’il soit, mon retard est sans excuse –, même si je tiens néanmoins à l’enjoliver de quelques détails.

Moi aussi, respecté collègue von Klatsch, je me suis retrouvé dans la délicate situation de devoir subir les féroces injures que, croyant que je ne l’entends pas, Roswell Aldao profère quand il se réfère à vos lettres, au cours des conversations avec ses compagnons d’insalubrité de la décharge. Rien d’étonnant à ce qu’une canaille de l’acabit de ce Moule de la Pampa, qui vous sert malheureusement de stagiaire en se prenant pour un boursier de la Maison Blanche, avec tout ce que cela peut impliquer, n’hésite pas à me traiter de vieux bouc*. Je ne suis pas non plus surpris qu’un raté de la circoncision tel que ce tordu de Fajardo insinue une odieuse “histoire de pédés” comme cause et origine de mon retard épistolaire. Pour aller encore plus loin, distingué collègue von Klatsch, je ne peux éviter de soupçonner que les paroles injurieuses de ce gaucho brutal ne peuvent venir que d’une indiscrétion de votre part, et c’est peut-être là l’un des effets du miel ou de la luzerne qui constituent votre saine alimentation, qui vous a fait évoquer, devant un individu incapable à tout point de vue de comprendre quoi que ce soit à la méthodologie d’une enquête, l’engagement pris avec Tortelio Braga et la

coquetterie de son invitation à venir dîner à la lueur des bougies sur une nappe en serpillière brodée.

Plus grave, je crains que vous-même n'ayez oublié, peut-être parce que l'implacable cours des ans commence à émousser le fil de votre sagacité, que j'ai accepté de me rendre à ce dîner seulement à condition qu'y fût présent Roswell Aldao, dont la probité virile est au-dessus de tout soupçon.

Sachez, apprécié collègue, que mon silence épistolaire n'a d'autre explication qu'un indispensable besoin de méditer et de mettre de l'ordre dans mes idées, une courte trêve afin de m'éloigner pour quelques jours et de façon salutaire de l'accumulation d'informations à propos de ces deux payadores et musiciens qui nous tiennent en éveil. Ce faisant, je veux vous dire que j'ai une fois de plus escaladé le vertigineux Aconcagua uruguayen et que là-haut, sans autres compagnons que l'insistant sifflement du vent, le chant des noctiluques et les deux cents ouvriers en train d'installer des antennes de téléphone mobile, j'ai pensé, docteur, pensé pour pouvoir dire : je suis.

De plus, et ceci fait partie du champ purement anecdotique qui accompagne toujours le devenir scientifique, je dois souligner que comme pour ma part, je ne bénéficie pas d'un quelconque mécénat de la Coopérative des apiculteurs de Baker, ni des travailleurs des Œufs et Volailles d'Uruguay, qui ont insisté pour m'offrir une douzaine d'œufs de calibre L, offre généreuse que j'ai rejetée, comme une façon de préserver mon indépendance, j'ai dû effectuer à pied les douze lieues qui mènent de Mosquitos à las Animas et, bien entendu, tout autant pour le retour. Mais ce malentendu enfin dépassé, vu que je ne suis pas un vieux bouc, ni vous un vieux sycophante, comme on dit chez nous, laissez-moi vous dire que j'en suis revenu plein de nouvelles forces, plus méthodique et disposé à poursuivre notre recherche jusqu'à ses ultimes conséquences.

De sorte qu'aujourd'hui, dès l'aube, j'étais déjà en chemin dans la campagne environnante, en train de siffler énergiquement cette vieille chansonnette des îles du Pacifique, connue sous le nom du Pont de la rivière Kwaï, me dirigeant vers la cave empierrée où réside Tortelio Braga. Et il ne me fut point facile d'y arriver, car ses voisins, qui ont pour habitude de dormir jusqu'à midi, n'ont pas apprécié mon sifflement et ont réagi, selon moi, de façon excessivement viscérale. Tout particulièrement le viking Ray Gambre von Clips qui, mal réveillé et au bord de l'énervement, n'a pas hésité à lancer sur moi une vieille porte de poulailler qui n'a pas atteint son but, après quoi le belliqueux Alcides

“Ballena” Franca a aussi réagi à sa façon, empoignant la machette qui lui sert à couper la canne à sucre qui dormait sous son oreiller et me la jetant avec une fureur et une précision telles qu’elle a coupé mon sifflement en deux et réduit en miettes la chansonnette, juste devant le portail de la cave de Tortelio Braga, où durant un bon moment une triste et inexplicable atmosphère de capitulation anglaise a flotté dans l’air.

Une fois les choses éclaircies avec les insalubres habitants de la décharge, le reste de la matinée s’est heureusement déroulé de façon harmonieuse et nous avons pu parler en toute tranquillité, tandis que Tortelio Braga me servait des jarres remplies de sa fameuse tisane d’ortie sylvestre de la sierra de Las Animas, ce qui m’a aidé à mettre à jour certains mystères insondables liés à la relation entre son ancêtre Cachengo Braga et l’irascible jumeau Caïn Grim. Par exemple, valeureux docteur von Klatsch, lorsque j’ai demandé au guilleret Tortelio quel chemin énigmatique avait suivi le payador Cachengo Braga en décembre 1928, après l’épisode terrible des vers empoisonnés se référant à Rosita Hepaminondas, ma surprise a été sans limites.

Des larmes de douleur ont obscurci les yeux de l’insalubre Tortelio dont les doigts s’agitaient nerveusement sur les genoux, il a hoqueté une, deux, trois fois et à la fin m’a dit que je méritais, pour l’hommage forcé que je rendais à la mémoire familiale, de connaître la vérité à propos du mystère de Cachengo Braga, qui semblait avoir disparu de la face de la terre suite au douloureux incident.

C’est ainsi que j’ai fait ce que cet homme à la démarche équivoque me demandait. C’est-à-dire que nous sommes sortis de sa cave et que nous avons marché huit jours jusqu’au village de Palmitas d’où le payador disparu était originaire.

En arrivant, pas rasés et en proie à une certaine fatigue qui nous faisait traîner les pieds de manière compulsive, nous nous sommes arrêtés face aux ruines d’une ancienne maison en torchis devant laquelle poussait un robuste eucalyptus de treize mètres de haut.

“Voici la maison où Cachengo Braga a passé ses derniers jours…” m’a dit Tortelio, visiblement ému par le spectacle de la vieille ruine.

Il m’a ensuite dévoilé le mystère. Lorsque le belliqueux jumeau Caïn Grim lui

balança le brutal coup de charango sur la tempe droite, Cachengo Braga perdit connaissance et ne revint jamais à lui. Quatre clients le ramassèrent, le hissèrent sur une charrette et l'amenèrent jusqu'à la maison de son village natal où ils l'allongèrent sur un lit, sur lequel il resta à jamais, transformé en plante verte.

Incroyable mais vrai, professeur, quand je lui ai demandé où était enterré Cachengo Braga, Tortelio m'a répondu que nulle part. Qu'en réalité, je l'avais devant moi, car le coup de charango avait été si puissant et l'avait à ce point réduit à l'état végétatif que le payador était devenu cet imposant eucalyptus de treize mètres de haut qui avait poussé dans le patio. Et tandis qu'il serrait avec émotion l'arbre contre lui, Tortelio m'a assuré que les nuits de grand vent, le feuillage de ses branches résonnait clairement des mêmes chansons polémiques que sur la scène du bordel le Paradis Cachengo Braga avait dédiées à l'ingrate Rosita Hepaminondas.

Le plus curieux, cher docteur von Klatsch, c'est que selon lui, quiconque écoute le vent à proximité du patio de la petite ferme éprouve un besoin irrépressible de trouver un instrument de musique et de le lancer ensuite violemment contre l'arbre, sans aucune explication raisonnable.

Et pour preuve de ce qu'il affirmait, Tortelio m'a montré les nombreuses cicatrices qu'arborait en effet l'arbre tout autour du tronc, dont plusieurs étaient les traces évidentes d'une carapace de tatou lancée furieusement contre l'écorce.

Quant au destin de Caïn Grim, le sort se montra pour lui plus généreux après cette funeste et oubliable soirée du 13 décembre 1928. Une date où, comble de malheur, s'il avait été aux côtés d'Abel, Caïn aurait pu participer dans l'État du Río Grande do Sul, au Festival mondial des jumeaux de Porto Alegre. Et je dirais même avec de sérieuses possibilités de victoire, car les gens de l'époque se montraient si ambitieux que la fête de cette année-là s'acheva sur le scandale de la disqualification des participants, en raison de la quantité massive de triplés et même de quintuplés qui aspiraient à la Feijoada d'or constituant traditionnellement le prix décerné à l'heureux gagnant du festival.

De toute façon, cher professeur, la vie du jumeau conflictuel atteignit une dimension vertigineuse dans les temps qui suivirent.

Après l'expulsion du Paradis, Caïn Grim fut abandonné par sa jument Aluminium lors de sa rencontre avec le légendaire bandit maigre et blond

Wenceslao Caillabet, qui selon toute apparence était un obscur anarchiste fabricant de bombes au gaz hilarant qu’il lançait dans les veillées funèbres de patrons et aux domiciles des mères d’hommes politiques. Le jumeau fut fasciné par l’homme et sa motocyclette qui non seulement pétaradait mais était munie d’un side-car. Et sa fascination enthousiaste fut telle que la noble Aluminium, folle de jalousie face à cette préférence mécanique, s’enfuit en un triple galop furieux en direction de nulle part.

Quoi qu’il en soit, après avoir entamé leur fulgurante amitié à L’Enfer tant Redouté, vieil établissement des Mines de Cuñapirú, ils établirent un programme de bringues et de spectacles qu’ils se jurèrent de réaliser au pied de la lettre, en riant comme deux nonnettes libertines dans les couloirs du Vatican.

Soûls comme des cochons dans ce vieux repaire de mineurs ratés, on raconte qu’ils firent fureur auprès des habitués somnolents en chantant en portuñol jusqu’à l’aube, si l’on croit La Vanguardia de Cuñapirú du 7 janvier 1929 où le chroniqueur a relevé deux couplets évidemment épiques qu’il cite dans le texte :

Mil Tres centos brasileiros

En ruta por la campanha

Tudus com torchas

Pra matar uma aranha

A aranha a tudu velocitaó

Se fugó a Tacuarembó

Os brasileiros diseron :

“A aranha nos merdaó”.

Il est possible d’affirmer sans crainte de se tromper, maître de la Patagonie rebelle, que l’incroyable odyssée des deux hommes commence le 8 janvier 1929, jour férié dans nos contrées où l’on célèbre la journée internationale du maté amer. Ce matin-là, le bandit Wenceslao Caillabet, après avoir protégé ses yeux derrière des binocles filmées, fit asseoir Caïn Grim dans son side-car et ils entreprirent ensemble un hasardeux voyage qui les mena au-delà du Brésil. Bien entendu, il leur fallut d’abord traverser le dangereux territoire des Indiens Sansécrit, où ils échappèrent de justesse à la sévère admonestation d’un gigantesque guerrier nu, le visage caché sous le typique passe-montagne en laine noire qui les caractérise, qui les arrêta par la ruse au milieu d’un chemin poussiéreux des environs de Alegrete.

L’incident était directement lié au refus définitif, de la part du bandit Wenceslao Caillabet, de prêter au cacique sansécrit Tu-perds-rien-pour-attendre la précieuse motocyclette et son side-car pour trois jours, le temps que devait mettre le leader indigène pour lancer une attaque surprise contre le quartier général de Uruguayana, opération militaire où le cacique Tu-perds-rien-pour-attendre devait être accompagné de sa chère épouse et de soixante guerriers armés de sarbacanes avec des dards empoisonnés et d’une cinquantaine de redoutables Remington X15 portables noires.

Heureusement, les deux hommes se tirèrent sans dommage de ce mauvais pas. Lorsque le gigantesque guerrier nu au visage caché sous le typique passe-montagne en laine noire qui les caractérise leur déclara que le MSR (Mouvement sansécrit révolutionnaire) leur confisquait la moto pour quelques jours, le bandit Wenceslao Caillabet le regarda droit dans les yeux et après avoir levé le poing droit l’annulaire dressé en signe de mission impossible, il tourna à fond la poignée des gaz de la motocyclette et ils disparurent en direction des républiques bananières des Caraïbes, laissant certainement le gigantesque guerrier nu au

visage caché sous le typique passe-montagne en laine noire qui les caractérise immobile au milieu du chemin et aussi perplexe qu'Adam le jour de la fête des mères.

Le plus curieux fut que personne ne les arrêta durant leur course effrénée vers le succès. Même la police militaire du canal de Panama ne put éviter que Wenceslao Caillabet, en proie à l'insondable mélancolie qui étreint les anarchistes lorsqu'ils sont loin de chez eux, coulât deux cargos britanniques et un remorqueur américain, uniquement pour se démontrer à lui-même qu'il était encore capable de fabriquer une bombe de ses propres mains et de faire mordre la poussière à ses ennemis pour une broutille.

Pendant ce temps, selon la version qu'en donne dans un livre récent le prestigieux philologue Chago Nuñez de Gamboa, dans l'une des rares études réalisées hors frontières[32], une foule de citoyens curieux rassemblés de l'autre côté du canal écoutaient avec émotion le jumeau Caïn Grim qui, assis dans le side-car, entonnait sur la rive d'en face sa version andine pour charango et maracas de Plus près de toi, mon Dieu…, tandis que les cargos britanniques en flammes étaient en train de couler au milieu d'un spectaculaire crépitement multicolore dans la douce nuit panaméenne du 4 juillet 1929.

À partir de là, cher professeur von Klatsch, j'ai eu beaucoup de mal à déchiffrer la route suivie par ces aventuriers. Surtout parce qu'il est très difficile pour moi, qui ne dispose pas d'un mécène du genre des apiculteurs du Baker, de mobiliser les ressources pour une recherche au long cours du genre de celle que nous avons entreprise.

Les deux amis réunis par leur soif d'aventures poursuivirent leur voyage vers le nord, comme le démontre une vieille facture jamais payée et conservée aujourd'hui encore au musée de Gualeguaychú. Elle confirme qu'aussi bien Caïn Grim que Wenceslao Caillabet descendirent au Waldorf Astoria de New York où ils assistèrent, sous l'insistance du bandit errant, à la conférence d'Albert Einstein sur la théorie du champ unitaire et de la transmigration du hamburger, pendant qu'assis sur son fauteuil de velours rouge, Caïn Grim s'efforçait de déchiffrer la première édition de Contrepoint d'Aldous Huxley, supposant de manière erronée qu'il s'agissait d'un manuel à l'usage des payadores yankees.

D'après ce que j'ai pu comprendre dans l'océan de désinformation auquel j'ai dû faire face en abordant cette étape de la vie du jumeau, le départ précipité du

Waldorf sans honorer la facture jaunie qui est toujours conservée dans le musée ne trouve pas son explication dans la coutume typiquement latino du “Je mets les bouts et pour te faire payer, tu peux toujours te brosser”. À dire vrai, la fuite se produisit apparemment suite à la nouvelle imprévue que deux vieux potes qui venaient d’arriver de l’autre bout du monde – Humberto de las Mercedes Bogart et Güilliam Gwendolyn Giardinelli se trouvaient, pour les différentes raisons que vous énumérez vous-même fort justement, estimé professeur, dans la ville de Baltimore. Et comme vous pourrez facilement le deviner, professeur, pour aller de New York à Baltimore sur une motocyclette avec side-car avant le début d’une conférence programmée quarante-huit heures plus tard, il est nécessaire de partir sans plus attendre.

Et c’est ce que firent ces garçons infatigables, en laissant derrière eux le Waldorf Astoria, une ardoise, source de polémiques, représentant vingt-quatre jours de demi-pension, et une paire d’éperons en argent abandonnée sur le guéridon de la suite. Je mentionne au passage que les étonnants éperons de Caïn Grim sont eux aussi accrochés à l’heure qu’il est et pour qui voudrait les admirer dans le musée de Gualeguaychú, après avoir été cédés courtoisement par le général Electric Forrester, neveu de celui qui était alors le meilleur concierge du prestigieux hôtel, troisième au classement général du meilleur concierge d’hôtel de tous les temps, derrière Pepe Bentos de l’hôtel Begoña de Gijón, Asturies, et Sirena Figueira Neto de l’hôtel Povoa de Varzin au Portugal.

Mais il nous reste encore à évoquer le retour dans leurs patries respectives de ces deux vagabonds endurcis du side-car, respecté et si érudit docteur von Klatsch, si du moins je n’ai pas de nouveau à subir les offenses de ces détestables gauchos qui gênent votre propre recherche mais que vous laissez avec une coupable négligence faire de moi la cible des médisances de la communauté scientifique. Pour l’heure, je me dépêche de profiter du départ de Roswell Aldao et de ses amis insalubres pour les plages de l’Atlantide, pour envoyer, par son intermédiaire puis par celui d’un bateau pirate de pêcheurs coréens qui doit franchir le détroit de Magellan, cette lettre.

Avec l’humilité et l’affection de celui qui continue de vous suivre et de vous admirer,

Prof. Orson C. Castellanos

Épilogue

de José Sarajevo

Ému par le bouquet de roses blanches dans un vase de cristal de roche que les éditeurs de cette œuvre ont tenu à m’envoyer, je m’éloigne provisoirement de l’effort intellectuel qui m’occupe : l’analyse de la correspondance par courrier électronique entre José María Aznar et Georges W. Bush au cours des trois dernières années. Le lecteur comprendra toute la concentration dont j’ai besoin pour passer au crible et examiner en toute justice les douze mots échangés par ces deux hommes qui ont consterné le monde par la réussite de leur réappropriation historique de la morale de Pinocchio. Cependant, c’est avec plaisir que j’accepte le sacrifice de délivrer l’épilogue des Pires Contes des frères Grim, pas tant en raison de la fascination qu’ont éveillée en moi ces deux jongleurs des terres australes, mais pour aider le lecteur à supporter sans traumatismes les conséquences de l’interruption de la correspondance entre Orson C. Castellanos et Segismundo Ramiro von Klatsch.

Chronologiquement, c’est Orson C. Castellanos qui s’avère être l’auteur de la dernière des lettres écrites par les perspicaces chercheurs sud-américains. Malheureusement, ce bijou épistolaire ne parvint jamais entre les mains de son destinataire, et non parce que la fatalité s’était une nouvelle fois acharnée contre le facteur chilien Miguel Strogoff, mais par la faute d’un changement de cap bien calculé du garde-côte Comodoro Brisemenu, navire qui, ainsi que le lecteur doit s’en souvenir, assurait la liaison entre les lointaines terres australes et le reste du monde.

Si l’on en croit les témoignages d’Emerson Miteux, Yolando de Heriz, Fajardo le Démoniaque et Misericordio de Mattos, que j’ai pu recueillir à l’issue de bien des efforts, tandis qu’ils réchauffaient au soleil leur grand âge dans un coin du poulailler du Centre gériatrique de Port-Stanley, aux Malouines, où leur principale occupation, outre insulter les insulaires anglophones, consistait en de violentes parties de domino qui se terminaient sans coup férir par de formidables coups de pied assénés au malheureux inoffensif mais néanmoins tricheur Emerson Miteux.

Dans les brefs moments d’apaisement obtenus grâce aux jets d’eau de mer glacée utilisés pour calmer les esprits des vieillards irascibles par les gardiens de l’endroit – tous Gurkhas méditatifs adoptés par Margaret Thatcher à l’occasion de la fête des mères ayant coïncidé avec la fin de la guerre pour le contrôle des îles Malouines –, je suis parvenu à élaborer certaines hypothèses qui peuvent fort

bien contribues à une meilleure compréhension des raisons pour lesquelles ce passionnant et instructif échange épistolaire a dû s'interrompre.

En premier lieu, si l'on en croit l'étrange article qui fait référence aux liens existant entre élevage et religion en Uruguay, où l'on trouve le témoignage du bandit repenti Misericordio de Mattos[33], le capitaine Buenos Días Eterovic en avait plus qu'assez de faire toujours route du nord au sud et vice versa sur les eaux chiliennes, une situation qui le plongeait de plus en plus fréquemment dans des états dépressifs qu'il ne surmontait que, lorsque la côte du golfe de Penas étant en vue, il donnait l'ordre de jeter par-dessus bord le facteur, tout en priant pour que cela fût le dernier voyage et que le fonctionnaire plein d'abnégation termine une bonne fois pour toutes entre les mâchoires de l'un des nobles justiciers marins qui arpentaient les parages.

Cet état, connu sous le nom de “mélancolie de l'ascenseur” qui affectait le capitaine Buenos Días Eterovic, s'accompagnait de perte d'appétit, de nausées, de sautes d'humeur intempestives, de perte continue des cheveux et de crises subites de pleurs hystériques qui le surprenaient sans coup férir dans sa cabine chaque fois qu'il contemplait le billet d'entrée pour deux personnes au premier rang avec champagne inclus au Moulin Rouge, un lot inutile gagné lors de la dernière tombola de charité du Roland Bar de Valparaíso.

Et c'est ainsi que, victime de l'un de ses violents changements de conduite, ce loup de mer serein et juste jusqu'à l'ennui sentit couler dans ses veines le terrible mal de Pigafetta dont sont fréquemment victimes les navigateurs hésitants. Cette infirmité l'incita à se rebeller, à passer au large de Tortitas sous les yeux stupéfaits de la population et à poursuivre à travers le détroit de Magellan jusqu'à l'Atlantique.

La route du Comodoro Brisemenu se poursuivit, lente et calme, jusqu'à ce que Miguel Strogoff en personne, en proie à une joie contradictoire, dressé sur la seule jambe de bois qui le soutenait et avec laquelle il clopinait sur le pont, propose d'enlever à coups de masse la sur-quille d'acier qui servait de brise-glace ; libéré de ce lest inutile, le navire atteignit une surprenante vitesse de croisière qui le mena rapidement à la latitude de Montevideo. C'est alors que, soit en raison de la maladresse d'un capitaine habitué aux manœuvres à 180 degrés, soit par désir légitime de faire un peu de tourisme, il vira vers l'estuaire du Río de la Plata pour le remonter. Enfin, après avoir longuement salué les baigneurs sur le rivage avec cette surprenante élégance latine propre aux

amiraux boliviens, le capitaine Buenos Días Eterovic se vit forcé de faire face à l'épuisement du carburant et d'ancrer le bateau face aux lumineuses côtes de l'Atlantide, à une matinée de marche à peine du village méditerranéen de Mosquitos, situation dont profita Miguel Strogoff pour poser à terre sa jambe de bois et entreprendre certaines petites choses qu'il avait en tête.

Un témoignage pittoresque du chroniqueur Byron Fornaro Jr, arrière-petit-fils du journaliste mythique, rend compte de ce qui arriva durant les heures où le garde-côte demeura ancré dans l'attente de remplir ses réservoirs. Je veux parler de l'émouvante rencontre survenue à l'Atlantide entre l'héroïque facteur Miguel Strogoff et son crasseux mais moralement intègre collègue Roswell Aldao.

Les deux hommes se reconnurent au premier coup d'œil, sans phrases ni présentations superflues, mus peut-être par ce même sixième sens qui fait que les nains se reconnaissent entre eux, et ils se donnèrent sans plus attendre une accolade aussi intense que prolongée, tant et si bien que le maire John Dos Posos Hakenbruch dut intervenir pour rétablir le protocole de bienvenue en jouant des poings et finit par les séparer pour que se poursuive l'impromptue cérémonie de réception. Ensuite, tandis que la fanfare municipale interprétait de façon étrange et paradoxale Le Grand Con errant, l'une des dernières compositions connues de Caïn Grim, Miguel Strogoff fut déclaré Visiteur d'honneur par le maire John Dos Posos Hakenbruch, et on lui servit un exotique plat de nouilles à la graisse de ñandou*, préparé par Ray Gambre von Clips, arrosé d'eau de vie de canne Velho Barreiro étiquette jaune et dévoré par Alcides “Ballena” Franca, Tortelio Braga Rosa et Roswell Aldao entre autres, laissant pour toute option au capitaine Buenos Días Eterovic, à Miguel Strogoff et au maire lui-même le sauçage des assiettes avec du pain, seule façon pour eux de se faire une idée approximative de la philosophie du plat. Ensuite et en réponse à ces fraternelles agapes de bienvenue, le capitaine du garde-côte invita tout le monde à son bord pour une collation à base de tranches de pingouin royal, d'abats frits de mouette australe et de grandes carafes d'un pisco d'autant plus redoutable qu'il avait macéré dans la glace de l'Antarctique.

Comme le dit très bien la chanson C'est à Gijón que les soucis de digestion trouvent leur source et leur solution. Le pisco antarctique déchaîna une telle bamboche au sein de l'équipage que Miguel Strogoff, Roswell Aldao et leurs amis insalubres se mirent en tête d'appareiller immédiatement pour jouer aux pirates avec les marins. Heureusement, le capitaine Buenos Días Eterovic put rétablir l'ordre après que le Viking Clips eût obligé le maire John Dos Posos

Hakenbruch à marcher en équilibre sur le bord puis à sauter dans la mer devant l'île Gorriti, où les otaries s'amusèrent avec lui tout l'après-midi, avant de le laisser sagement sur la rive avant la tombée de la nuit, pour qu'il puisse rentrer à pied dans son village natal.

D'après Misericordio de Mattos, le professeur Orson C. Castellanos observa, avec un mélange de malaise et de surprise, comment, quand il demanda à Miguel Strogoff s'il lui apportait une correspondance de Patagonie, le facteur chilien tira de la sacoche verte du courrier rien d'autre que sa dernière missive adressée au professeur von Klatsch, et après avoir versé dessus un peu de sel, la déchira en deux, en donna la moitié à son ami et contemporain d'âme, Roswell Aldao, avant que tous deux ne dévorent les huit pages écrites sur papier kraft de cent quarante grammes, tout en entonnant la Marseillaise dans un français à la prononciation franchement lamentable.

Il n'est donc pas étonnant qu'après un événement aussi affligeant, le professeur Castellanos ait décidé de vivre le reste de son existence revêtu de hardes d'ermite, et qu'il ait fait vœu de silence perpétuel, à peine interrompu pour chanter les vieilles mélodies en guaraní qui lui rappelaient son appartenance à l'espèce des universitaires, et qu'il ait déménagé de Mosquitos pour s'installer dans une grotte sur le versant sud du Cerro de las Animas, le vertigineux Aconcagua uruguayen.

De cet ensemble de faits découle par conséquent la première de mes hypothèses expliquant l'interruption de la correspondance entre les deux chercheurs : Roswell Aldao et Miguel Strogoff, pour des motifs dont la seule justification ne peut résider que dans la nature rustique de leurs personnalités, ont renié leur vocation postale de manière radicale, mais, comme on le verra plus tard, circonstancielle, car nul ne peut échapper à son destin.

Un second détail à prendre en compte est l'apparition d'une orque face aux côtes du golfe de Penas, cétacé qui, sans prétendre usurper les fonctions postales de Miguel Strogoff – on sait que les baleines sont tout à fait opposées aux licenciements en masse et aux retraites anticipées – transportait cependant un colis surmonté d'un emblème rouge et noir, qui fut d'abord confondu avec les couleurs de la Wells Fargo, de Western Union, de DHL, jusqu'à ce que, finalement, la plus haute autorité de Tortitas, le tristement célèbre Gros Concertado, assume la responsabilité de s'approcher de l'orque tandis qu'elle bâillait sur la plage de galets et réalisait une intéressante série d'exercices de

concentration et de dilatation des muscles faciaux en essayant, sans succès, de recracher la corde par lequel l'étrange chargement était attaché à l'une de ses molaires.

Le Gros Concertado – qui en réalité s'appelait Logofredo Alwyn –, s'avança à pas prudents au milieu d'un océan d'injures et d'objets divers lancés par les habitants, mais ne put éviter face aux mimiques de l'orque un intempestif et cruel sentiment de joie qui le fit éclater de rire, tandis qu'il montrait du doigt l'assassin gesticulateur des mers et lui appliquait toutes sortes d'épithètes que la décence m'empêche de rapporter ici.

Ce rire franchement agressif de Logofredo Alwyn n'échappa pas à la petite bête, qui d'abord se sentit triste, victime d'une injuste dérision, et d'un mauvais traitement verbal réprouvé par n'importe quelle société protectrice des animaux ou spectateur de Libérez Willy. Cependant, son esprit d'animal invincible fut envahi par ce que la psychiatrie ichtyologique moderne nomme "effet Pinochet" et qui consiste basiquement à jouer un dernier sale tour avant de casser sa pipe, ou son aileron dorsal dans ce cas précis.

C'est ainsi que – je le tiens d'Emerson Miteux qui me l'a raconté en pleurant, en proie au même mal qui fit des ravages dans le poulailler du Centre gériatrique de Port-Stanley –, sans le quitter de l'œil, l'orque attendit que le Gros Concertado brandisse comme un trophée la jambe de bois qu'il avait gratuitement et sans formalités douanières transportée sur plus de deux mille milles. Alors, après un énorme, gigantesque et terrible effort qui brisa en six sa colonne vertébrale de cétacé kamikaze, elle se plia sur elle-même comme seule peut le faire une baleine désespérée, jusqu'à se transformer en une gigantesque imitation de boa constrictor. Puis elle détendit à nouveau son corps avec la violence d'un fouet dirigé contre les flottes baleinières japonaise et norvégienne réunies, qui retomba sur Logofredo Alwyn, l'envoyant dans un voyage sans retour terminé par un féroce atterrissage deux cent cinquante miles plus au sud, au beau milieu de la salle de répétition de l'orchestre symphonique de Isla Dawson qui, paradoxe de l'existence ! était en train de jouer Il se passe quelque chose, ballade country pour charango et fifres, composée par Caïn Grim à la toute fin de sa vie errante.

On n'eut plus jamais de nouvelles de Logofredo Alwyn, plus connu sous le nom du Gros Concertado dans la saga patagonne, car les habitants d'Isla Dawson, des pingouins dans leur majorité, sont particulièrement irascibles envers toute personne, animal ou élément venant perturber leurs veillées culturelles et

l'atmosphère détendue dans laquelle elles se déroulent, atmosphère par ailleurs froide, très froide, si froide qu'elle oblige à toujours garder le sourire, même devant la pire des plaisanteries.

Le suicide vengeur de l'orque fut la cause du dépeuplement de Tortitas, car à peine eut-elle fermé les yeux qu'Emerson Miteux se précipita sur elle, essayant en vain de l'incorporer à la casserole de ses légendaires fabadas. Fajardo le Démoniaque expérimenta une chose similaire ; l'ex-châtreur de moutons et quaker le plus prestigieux au sud du 42e parallèle se jeta sur Emerson Miteux avec d'évidentes envies homicides, revendiquant pour lui-même la propriété de l'orque en utilisant des arguments fébriles qui faisaient appel à la supériorité du pil-pil dans de telles circonstances.

La dispute entre ces deux amateurs de nouvelle cuisine australe* se prolongea au milieu d'injures, de disqualifications mutuelles, de coups de pied au bas-ventre, de coups de poignard et de griffures, jusqu'à ce que de l'orque commence à émaner une odeur pestilentielle, annonciatrice de la faune rampante qui envahit la plage de galets pour le délice des cormorans et qui détermina l'évacuation en urgence de cette sympathique et singulière enclave de pionniers.

Les seuls qui demeurèrent sur place, munis de masques à gaz, furent le croque-mort Noé Azpegoitía, l'informateur du professeur von Klatsch, connu sous le pseudo de Moule de la Pampa, et Zoé, la mule albinos, leader du troupeau de mules mené par Fajardo le Démoniaque et le gaucho Yolando de Heriz.

Sans que je puisse le confirmer, on dit que, gagnée par le silence de ces deux hommes qui n'avaient rien à se dire, la mule albinos apprit à parler, car ses braiments ne lui suffisaient pas pour exprimer le sentiment paranoïaque d'être victime d'une intrigue, car ni Noé Azpegoitía ni Moule de la Pampa ne lui adressaient jamais la parole ni ne l'invitaient à partager le maté avec eux.

Zoé finit par abandonner ces bipèdes taciturnes et trouva un emploi intéressant et prometteur de mule ventriloque au cirque des Aigles humains ; avec un pantin de paille monté sur sa croupe, elle galopait autour du cercle tout en chantant à deux voix le texte que Caïn Grim avait écrit pour être chanté sur la musique de Caballería rusticana :

Le voyant venir ils le laissèrent passer

Et lui mirent un manche dans le cul

Aie, quelle douleur ! Aie, quelle douleur

Impossible, impossible de l'ôter…

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, l'incorporation de Zoé dans la troupe du cirque des Aigles humains entraîna la dissolution du troupeau, car les autres mules ne restaient unies que sous l'effet de la farouche volonté digne d'une gouvernante anglaise qui caractérisait la mule albinos et je me base sur ce détail d'apparence dérisoire pour formuler la seconde hypothèse : le professeur Segismundo Ramiro von Klatsch n'est pas devenu fou, ainsi qu'on l'affirme de façon irresponsable, en voyant que le garde-côte Comodoro Brisemenu poursuivait sa route sans lui laisser la missive tant attendue du professeur Orson C. Castellanos. Fidèle à ses ancêtres germaniques, von Klatsch était un homme coutumier de l'adversité, moins disciple de Schopenhauer que de Beckenbauer, il savait que le bonheur est éphémère et que le vent emporte les lauriers. De plus, il ne s'agissait pas de la première altération à la fluidité de sa correspondance avec le sage Uruguayen. Il suffit de relever qu'entre les lettres 14 et 15 on remarque un certain déphasage que le lecteur aura interprété comme un manque de concentration de l'un des deux chercheurs, tout à fait justifiable si l'on réfléchit à la précarité de leurs conditions de travail. Cependant, pour une meilleure compréhension de la force de caractère de von Klatsch et de son admirable organisation cérébrale, je dois mentionner un détail de ce passionnant échange épistolaire qui m'a été rapporté par Sweet Suárez, présidente de la Coopérative d'apiculteurs du Baker, connue aussi sous le sympathique surnom de La Cubanita, en raison de la façon dont elle assurait la promotion de son produit en criant "Fidèles au miel, fidèles au miel !" sur les places de villages où elle venait le vendre, et que von Klatsch ne mentionna jamais pour ne pas angoisser Orson C. Castellanos.

Selon La Cubanita, lorsque Miguel Strogoff fut projeté par-dessus bord depuis le garde-côte Comodoro Brisemenu avec la mission de remettre la lettre numéro 15, alors qu'il nageait avec un rythme parfait en direction du rivage, dans une mer lisse et à demi gelée, il fut victime des virevoltes espiègles d'une pieuvre du Pacifique, céphalopode irrésistiblement sympathique qui s'amusa à jongler avec lui, non sans l'avoir préalablement immergé dans un pittoresque fond marin. Je me permets de rappeler que le style natatoire du facteur chilien, qu'il fit aidé de la prothèse Louis XIV, de la Louis XVI, ou des deux, avec leurs très commodes prolongements palmés, consistait à progresser en tenant toujours entre les dents la sacoche verte de la Poste chilienne. Or, suite à la deuxième immersion dans les profondeurs marines, où l'amicale mais en même temps trop confiante

pieuvre manifestait son affection et sa joie en lui projetant des jets d’encre au visage et en lui assénant des coups de tentacule sur la tête, la sacoche verte du courrier finit par ressembler à un ridicule sac à main, du genre du sinistre porte-monnaie noir efféminé en peau de chauve-souris Aberdeen Angus du prince de Valachie, à l’intérieur duquel nul n’aurait plus pu déchiffrer le tourbillon de caractères obscurs qu’était devenue la sage érudition d’Orson C. Castellanos.

En remontant à la surface pour recharger d’air ses poumons, Miguel Strogoff fut victime d’un manque de coordination bien compréhensible vu son état de facteur en service en train d’être pris pour un jouet par une pieuvre libidineuse et, en respirant, il avala la petite sacoche verte du courrier.

Mais cette tragédie ne découragea pas von Klatsch. Ce qui sapa, démoralisa, pulvérisa et déconstruisit la volonté du savant chilien, ce fut de constater que la vanité de Zoé, la mule albinos, qui avait préféré troquer son leadership sur le troupeau et la douceur des braiments au crépuscule contre les applaudissements du cirque, n’était pas seulement un fait pathétique à ses yeux, mais avait donné le coup de grâce à la discipline et à l’unité de ces courageux quadrupèdes, et qu’il avait ainsi perdu la dernière possibilité de communiquer avec le professeur Castellanos.

Segismundo Ramiro von Klatsch abandonna Tortitas sans un regard en arrière. Sur la table de la pulpería vide demeura son cahier sur tranche dorée et une demi-ramette de papier kraft qui, sans le moindre doute, lui aurait été fort utile pour écrire à Miguel Strogoff de lumineuses lettres, s’il avait su que le dévoué postman créole, en collaboration avec Roswell Aldao, dirigeait – jusqu’à aujourd’hui avec succès –, une entreprise postale sous-traitante de Halliburton, dont Dick Cheney encaisse à titre personnel 90 % des bénéfices et qui a obtenu le contrat pour le service postal entre les prisonniers de Guantánamo et leurs proches en Afghanistan. Aucune lettre n’entre ni ne sort, mais les zélés spécialistes en communication et self made men touchent 10 % des bénéfices, ce qui leur permet de vivre dignement et sans soucis.

En ce qui concerne le sort du professeur von Klatsch et selon ce que j’ai pu découvrir, il se consacre, en compagnie de sa petite chienne Heidigger, à parcourir sans but apparent le désert d’Atacama en professant une haine irrationnelle vis-à-vis du miel et en se qualifiant lui-même de “dernier apologiste de l’amertume”.

C’est par un beau jour de printemps que j’ai quitté Tortitas dans le petit avion Piper à deux portes qui m’a conduit jusqu’à Mosquitos. Je l’ai fait en compagnie d’un curieux sujet qui, plus qu’un homme, était un mélange de rides et de phrases dénuées de sens. Il s’agissait du gaucho Carloto Heston, qui venait d’être engagé par l’administration américaine pour superviser le désarmement du Proche-Orient.

Il est évident que l’interruption de la correspondance entre nos deux savants, à ce que je sache les deux seuls êtres au monde à s’intéresser à la vie des frères Grim, nous prive d’une passionnante double biographie – n’oublions pas qu’il s’agit de jumeaux – de ces musiciens, payadores, poètes à la rime sûre et amants hétérodoxes. C’est évidemment regrettable mais j’ai bon espoir que la publication de ce livre incitera de nouveau la Coopérative d’apiculteurs du Baker à proposer une bourse de recherche qu’en dépit de mes exténuantes obligations, j’accepterais volontiers.

Avant de terminer, et comme une modeste contribution à l’égard des lecteurs européens, qui, avec une stupéfaction compréhensible, auront relevé qu’aussi bien Orson C. Castellanos que Segismundo Ramiro von Klatsch mentionnent systématiquement le cirque Les Démons de Sibérie, le cirque créole des frères Podestá et le cirque des Aigles humains, je me permettrai de rappeler qu’au cours des deux cents dernières années, les nations du continent américain ont été assujetties à l’arbitraire stupidité de leurs respectives forces armées, spécialisées dans l’ouverture de camps de concentration et dans la fermeture d’écoles et de parlements. Comme la vie institutionnelle devait, malgré tout, continuer, les cirques constituent une référence indispensable pour comprendre l’évolution des démocraties sur le continent américain.

Enfin, je ne peux omettre de mentionner que j’ai pu observer depuis le ciel l’accueillante plage de galets de Tortitas.

Tandis que nous prenions de l’altitude, j’ai indiqué tout en bas à mon compagnon de voyage un objet vétuste mais reconnaissable, que léchaient les blanches crêtes d’écume qui venaient mourir sur le rivage. En effet, tout au bout de l’accueillante plage de galets, une jambe de bois style Louis XVI s’ornait fièrement d’une douzaine de roses jaunes fleuries à hauteur du genou.

“Elle a donc appris la leçon…” dit avec une joie évidente ce cynique de Carloto Heston, en l’observant se déplacer par petits bonds sur le sable de plus en plus

lointain. “C’est en marchant qu’on fait son chemin.”

*

[1] Les mots suivis de ce signe renvoient au glossaire du début. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

[2] José Sarajevo (Macédoine, 1949) est, sans aucun doute, le grand maître actuel de la biographie épistolaire. Il a vendu plus de cent vingt photocopies de ses travaux et a été traduit en six jargons – dont ceux de l’Uruguay et du Chili –, en neuf dialectes et deux langues mortes, en araméen et en anglais du Missouri. Dans Les Pires Contes des frères Grim, José Sarajevo reprend le thème de la musique autochtone qu’il n’aurait jamais dû abandonner et qui a donné lieu à deux de ses livres les plus célèbres : Roméo et Juliette. Apologie d’une sérénade sifflée et La Luxure musicale des Indiens paranoïdes, dans lequel sa vie précaire et hasardeuse en fait, non sans témérité, un membre supplémentaire de cette tribu établie sur les rives du grand fleuve Paraná et dont les membres manifestent nuit et jour une terrible méfiance envers les inondations. Actuellement, Sarajevo continue d’écrire dans la ville argentine de Concordia où il vit paisiblement dans un deux pièces avec Socorro, sa femme, et les six enfants de cette dernière.

[3] “Allô ?… Allô !” Prof. Dr Orson Castellanos. Prologue à la gloire du Nouvel Annuaire téléphonique de Mosquitos. Uruguay. 1960.

[4] Héros national uruguayen.

[5] Silver, nom du cheval du héros de la série Le Dernier des fédérés.

[6] Présence dalmate en Amérique du Sud : étude comparative des annuaires téléphoniques de Santiago et Montevideo. Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch, Éditions de l’Athénée des alcooliques anonymes, “AAA”, Santiago du Chili. 1965.

[7] Les mots en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

[8] Hymne des facteurs du Chili, paroles et musique du Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch. Chœur du Centre des mères célibataires de Palena. Patagon Gramophon. 1965.

[9] Jeu de cartes.

[10] Voir glossaire : República oriental del Uruguay.

[11] Notes pour la compréhension de la poétique himalayenne. Prof. Dr Orson C. Castellanos. Éditions du Vertige, Club Alpin de Mosquitos. Uruguay. 1956.

[12] Mémoire d'un avaleur de sabres et autres indigestions formelles, de Zino Gold Berterreche, Éditions du Grand Baton, Faculté des sciences humaines de Montevideo, 1931.

[13] Le Testicule à pleines dents, d'Antonio Curtis, Éditions métaboliques de Gualeguaychú, Entre Ríos, 1948.

[14] Étude odontologique du castor de Gualeguaychú : un animal incisif. Prof. Dr Orson C. Castellanos. Éditions du Jardin zoologique de Mosquitos. Deux tomes. Mosquitos. Uruguay, 1966.

[15] Les militaires et la syntaxe : une guerre perdue, roman de guerre. Prof. Dr C. Castellanos. Édition revue par le Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch. Deux pages et demie. Éditions de l'Hintituto linguístico militar. Santiago du Chili. 1975.

[16] Critique de la loquacité dans "Martín Fierro" de Martin C. Castellanos. Édition revue et commentée par le Prof. Dr Segismundo Ramiro von Klatsch. Éditions Lilibro. Association chilienne des bègues. Putaendo. 1975.

[17] Buuut ! Supplément sportif de l'Austral News. Byron Fornaro. Chronique sportive créole. "L'écrasante victoire d'Emerson Miteux dans l'Open de taba." Édition du 19 juillet 1977. Lac Chiripas, Chili.

[18] Dr. Prof. Orson C. Castellanos, Travaillisme britannique et Fête des mères, Éditions de l'Association de psychopathes de Mosquitos, Mosquitos, Uruguay, 1985.

[19] Pluto, le tyran des chiens et son amitié anarchiste avec Pinocho de Gènes, thèse de doctorat du prince Agonia de Naples, dirigée par le professeur Catch Arpaia, Université majeure de Proscida, Italie (1968).

[20] Les ducs de Hazard et le médiéval pervers, essai de Orson C. Castellanos et Wendolin Hazard IV, Université à distance de Falkland Island. Traduction italienne de Magro Parmezano (1989).

[21] As tretas de Isabel Sarli, ou amor bruxo de Aguard Guazú Chamamé-e Kirschner e otros relatas do Matto, de Quintiliano Xico Valente Guedes. Ediçœs Capellao dos Colericos. Os morros de Laurinha de Boa Manhá, Brésil (1979).

[22] Moi, Stroessner, singe vociférant ou ermite frivole, d’Orson C. Castellanos, Ediciones del Zoo de Villa Dolores, Montevideo (1987).

[23] Suspendus à la lumière. Poèmes épiques de 40 watts. Dr Prof. Segismundo Ramiro von Klatsch. Éditions Culture du syndicat des électriciens. Santiago du Chili. 1974.

[24] Les Escri-Ches ; un peuple détestable. Essai. Dr Prof. Güiliam Gwendolyn Giardinelli. 1700 p. Éditions du Chien Fernando Forever. Chaco. Argentine. 1971.

[25] Poèmes Cavaliers de Caïn Grim. Poème. Six vers. Éditions de l’Association pour la réinsertion sociale des jeunes délinquantes tombées dans la prostitution et autres activités du même genre. Santiago du Chili. 1959.

[26] Un gaucho dans le Kansas. Poème épique. Caïn Grim. Éditions du Centre de limitation des droits civils “GeorgeWWW.Bush.com”. San Antonio, Texas. 1995.

[27] La Crise de 1929 : jouer du clavecin à trois touches, c’est résister, de Misericordio de Mattos. Éditions de la Bande orientale, Pueblo Moirones, 1930.

[28] Boléro, chamamé et démocratie dans les années folles, de Catch Arpaia. Traduction espagnole de Bárbara Mina. Éditions Aguanta, Milan (1928).

[29] La pomme de la discorde et autres fruits révolutionnaires, Misericordio de Mattos, Éditions du Liceo de Rivera, 1929.

[30] Influence de l’architecture du Chaco sur le Bauhaus. Prof. Dr Güiliam Gwendolyn Giardinelli. Éditions de la Fondation des hautes études Modesto Quesos, Resistencia. Argentine.

[31] Les merveilles d’Alicia, de Caïn Grim. Sonate pour peigne en écaille et cellophane de cigarettes. Éditions du Gualeguaychú Gramophon. 1957.

[32] Vie malheureuse d’un garçon nommé Caïn, de Chago Nuñez de Gamboa.

Éditions V de Villa Vargas Vila. Villaviciosa. 1999.

[33] Les influences de l'agneau de Dieu sur le prix international de la laine, de Rosalió Payrou. Magazine Le Poulet déchaîné, Montevideo, juin 2003.